

Bibliothèque de Philosophie scientifique

LUDOVIC NAUDEAU

Le Japon moderne

SON ÉVOLUTION

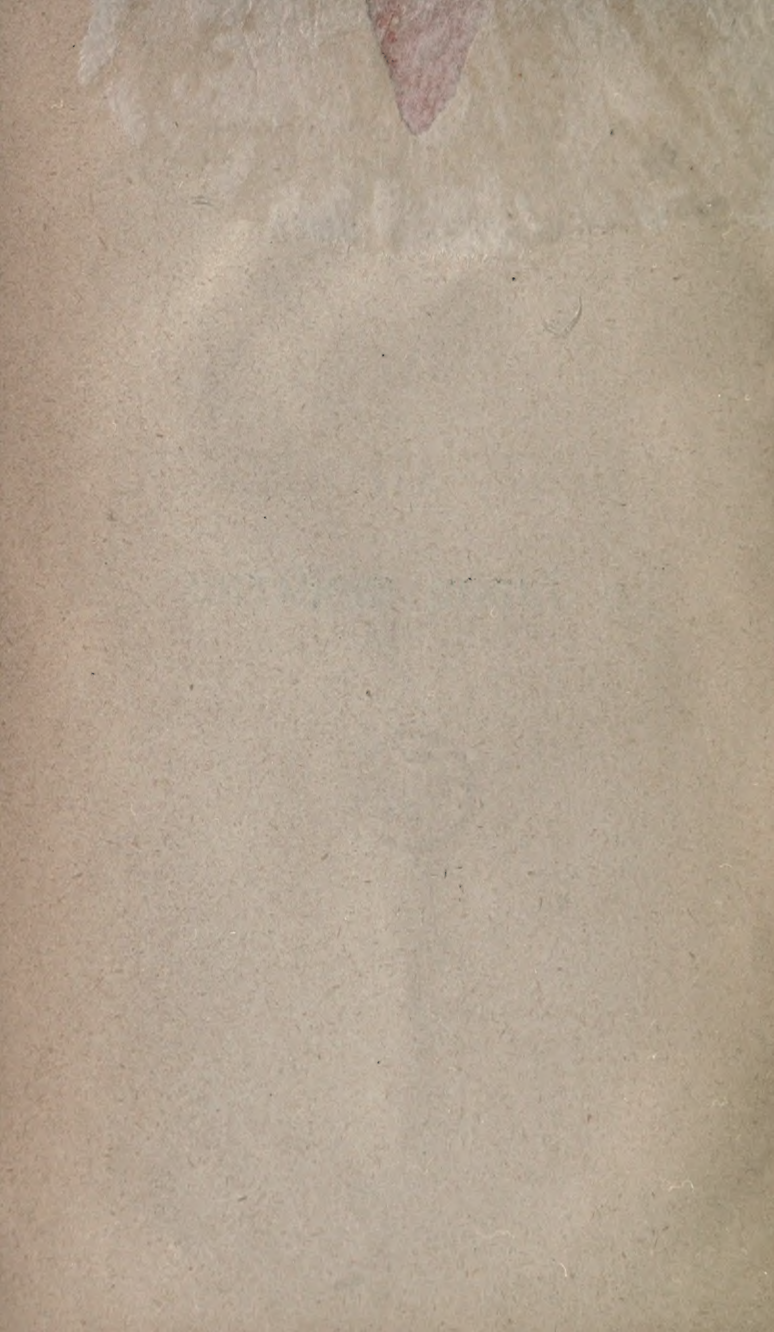


PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Le Japon moderne



Bibliothèque de Philosophie scientifique

LUDOVIC NAUDEAU

Le Japon moderne

SON ÉVOLUTION



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

1909

Le Japon moderne

INTRODUCTION

AVEC LES VAINCUS

Aussitôt que je vis le Japon, je l'aimai. Et pourtant!...

Mêlé à un flot de prisonniers russes, dans le tumulte des convois guerriers, j'y entrai par la grande porte de la Victoire, partageant l'humiliation des vaincus.

Voyageur obscur et harassé, je foulai la voie triomphale où Togo et Oyama allaient bientôt entendre les acclamations d'un peuple. Aux heures épouvantables de Moukden je n'avais point pu suivre l'armée russe ou plutôt le gros de l'armée russe dans sa retraite vers le Nord. Des soldats du général Okou m'avaient capturé et conduit à leur chef. Après quelques jours de détention à Dalny, j'avais été envoyé au Japon dans un des îlots voi-

sins du port de Moji. Là j'avais subi un nouvel interrogatoire et il avait été décidé que je serais interné à Shidzuoka.

Quelques jours plus tard, dans cette ville, un fonctionnaire du ministère de la Guerre me signifiait que j'étais libre.

Ma captivité avait été malencontreuse, mais douce. Les touristes européens paient d'importantes sommes pour obtenir d'être transportés aux îles nippones; les hasards de la guerre m'y amenèrent sans que j'eusse rien eu à débourser. Subir une contrainte peut donc être parfois plus profitable que de jouir d'une entière liberté. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

*
* *

Je venais de passer près de quinze mois dans la Mandchourie, contrée âpre en toute saison, et dont les climats violents n'ont jamais de mollesse ni de séduction. Un Moyen âge poussiéreux et nauséabond y croupit que la grande guerre d'Asie perturbait violemment, comme ferait une torpille qui éclaterait dans l'eau puante d'un marais. Être extirpé de ce cloaque m'était un charme. J'y avais souffert ; j'y avais vu des morts par milliers ; j'y avais connu de longues angoisses ; j'étais préparé à me délecter de toute douceur, à m'enthousiasmer pour toute beauté.

Quand j'étais arrivé en vue du Japon, j'avais éprouvé une sensation infiniment suave : celle d'un nageur qui, après avoir été ballotté longtemps par des vagues glacées, tordu par des courants tourbillonnants et meurtri par le choc de dures épaves, entrerait subitement dans les eaux tièdes et laiteuses d'une rivière aux berges molles comme des lits, et toutes brodées de nénuphars, sous le rideau des gros saules verts où roucouleraient des tourterelles.

Le Japon c'était l'oasis enfin rencontrée, après la marche interminable et désolée, c'était la nature radieuse s'ouvrant toute au baiser de son adorateur, c'était la beauté, la sérénité, la joie de vivre retrouvées, c'était la gaieté et la volupté.

Quand je vis ces montagnes d'émeraude trempant dans la mer leurs forêts de pins, de châtaigniers, de chênes verts, leurs cerisiers, leurs orangers, leurs érables, leurs sycomores, leurs massifs de bambous, de palmiers et de magnolias, je crus que cette apparition était trop belle pour n'être pas l'ombre d'un rêve.

Quitter à la fin de mars les plaines de l'acariâtre Mandchourie, toutes crispées encore de givre, toutes bardées et hérissées de glace et si saturées de mélancolie, sortir de la Mandchourie hargneuse aux collines de rouille et de vert de gris pour tomber dans le printemps des amoureux îlots nippons, parés de verdure et de fleurs sensuelles,

c'était une surprise trop forte, et, dans mon exaltation passagère, j'eusse voulu rendre hommage aux aimables divinités des forêts, des fontaines, des rochers, des vagues écumantes, des brouillards dorés et des vergers aux bourgeons gonflés et entr'ouverts par la caresse des dieux solaires.

Il me semblait tout d'abord que le Japon entier ne pouvait être qu'un archipel de petites îles bousculées par la mer, une infinité de montagnes chevelues émergeant verticalement des flots sonores et auxquelles se cramponnait opiniâtrément une race de gnomes rusés et jovials.

Les premières terres japonaises que je vis étaient ainsi : des îlots brillants, riants, rieurs, de gros morceaux d'olivine et de chrysoprase sertis d'argent par la mousse des vagues, des petits paradis entre lesquels se dandinaient des jonques jaunes. Des villages s'y étageaient suivant une perspective qui m'étonnait. Les maisons ? De jolies caissettes dont les murs étaient des volets mobiles faits de minces planchettes. Aucune peinture, aucun vernis ne les recouvrait, ces murs ; ils étaient frêles et roses, naturellement roses ; très frêles, presque aussi frêles que les carreaux de papier qui masquaient leurs ouvertures. Ces habitations paraissaient construites les unes sur les autres et se bousculer jusqu'à faire dégringoler dans la mer les plus basses d'entre elles. On eût dit qu'elles pesaient à peine sur le sol ; n'étaient-ce point des

constructions démontables, provisoires, posées entre les flots et les fondaisons de la forêt verte? J'éprouvais une curiosité intense; j'étais heureux de vivre; je m'efforçais de me saturer, de m'imprégner de tout ce qui tombait sous mes sens. Partout la mer s'incrustait comme un émail bleu entre de gros rochers que couronnaient des bouquets de pins. Pourtant, au lointain, j'apercevais les masses sombres de hauts promontoires, des fumées de steamers, des cheminées d'usines; il y avait évidemment là-bas de grands centres, où la vie humaine devait bruire très intense. Mais je ne voulais point le savoir encore.

Ces Vosges maritimes, ce groupe de Jerseys escarpées et forestières, dont toutes les vallées aboutissent à des baies rongées par la mer, j'appréhendais d'être trop vite soustrait aux charmes de leurs naturelles beautés.

*
* *

Un officier me montra, dans l'îlot, la maison que j'allais habiter; elle était en tout point pareille aux autres, c'est-à-dire que la partie basse de sa toiture était à peine plus élevée que ma tête. Une grille de bois, qu'un homme robuste eût brisée d'un coup de poing, glissa horizontalement dans ses rainures; j'entrai en me courbant dans la petite demeure aux nattes luisantes, j'avais l'impression de m'être introduit dans une boîte fragile, dans

1.

un grand coffret aux fraîches odeurs de menuiserie, de bois nouvellement travaillé; j'évitais instinctivement d'en heurter les parois; il me semblait que par des mouvements trop brusques j'ébranlerais la gentille cabane ou que j'y ferais brèche. Mes épaules menaçaient des cloisons de carton et de papier et je courbais ma haute taille pour passer d'une pièce à une autre. Tout, autour de moi, paraissait être si propre, si intact, si net que je me demandais si cette maison avait jamais été habitée avant que j'y vinsse. Je comprenais qu'on dût se déchausser pour entrer dans ces loges miroitantes qui n'ont pour divans que leurs fins paillassons rectangulaires juxtaposés les uns aux autres. Je subissais un enchantement, j'admirais que les Japonais pussent se passer de tous les meubles, de tous les accessoires qui nous paraissent indispensables. Quand la nuit vint, maintes lanternes multicolores s'allumèrent au dehors et les maisons, pleines de lueurs intérieures, semblaient elles-mêmes n'être que de grosses lanternes de papier jaune. Des feux coururent sur la mer...

Comment un peuple dont la vie normale s'accommode d'un aussi primitif, d'un aussi fragile appareil, a-t-il pu réunir, transporter et mettre en action le formidable outillage de la guerre moderne ?

J'étais sous le charme.



J'allais de Shidzuoka à Tokio.

C'était à la fin de mars et pendant les premiers jours d'avril. Beaucoup des trains montant du Sud du Japon vers le Nord étaient des trains remplis de prisonniers russes; beaucoup des trains descendant du Nord vers le Sud étaient des trains chargés de soldats japonais.

Parfois, à une bifurcation, dans une gare, pour permettre le passage de quelque express, un convoi de prisonniers russes et un convoi de recrues japonaises s'arrêtaient l'un à côté de l'autre, formant deux lignes parallèles entre lesquelles des centaines de regards, en une escrime silencieuse, tenaient lieu de colloques.

Nul cri, nulle manifestation, nulle parole, nul geste, sauf quelquefois le prêt d'une boîte d'allumettes d'une portière à l'autre, ou le haussement furtif d'un visage slave ou japonais, éclairé par la curiosité et animé par un besoin instinctif d'observer, de comparer et de comprendre.

La discipline peut contraindre les actes, les mouvements de notre corps, arrêter nos impulsions, elle n'a point d'action sur nos pensées. Tout un monde d'idées tourbillonnait entre ces convois d'où nulle rumeur ne montait et que la fatalité allait emporter vers des buts opposés. Les Russes

restaient muets ou ne se parlaient qu'à voix basse ; ils étaient très sages, très soumis ; ils avaient oublié leurs chansons ; leurs longues barbes incultes, leur bonnet à poil, leur large carrure, leurs grands membres musculeux, tout cela continuait à leur donner un aspect sauvage et terrible qui contrastait singulièrement avec la perplexité, la stupeur, l'angoisse morale exprimées par leurs regards.

Pour la première fois, sans doute, sous l'action de salutaires épreuves, la pensée naissait dans ces cerveaux en sommeil; ils trouvaient ici, bien mieux que dans les plaines de Mandchourie, l'explication de leur défaite, et cette explication, elle prenait la force d'une évidence.

Qu'était donc, songeaient-ils, ce peuple dont les adolescents partaient à la guerre avec des sourires de triomphe? Qu'était-ce donc que ce Japon où les hasards de la défaite les avait amenés? On les avait donc trompés? Ce petit peuple était donc un grand peuple? Que de vastes villes traversées depuis le débarquement, que de gros villages, que de monde! Toujours des foules succédant à des foules! Alors quoi?

Et quelle douceur, quelle modération, quelle délicatesse, quelle finesse chez ces vainqueurs!

A l'adresse des prisonniers, pas une injure, pas un sarcasme; à peine parfois un sourire goguenard. Les popes avaient assuré aux soldats du

Tsar autocrate que ces païens, étant des barbares féroces, ne méritaient que la destruction. Où, les barbares? On pouvait donc être païen sans être barbare? C'était à n'y rien comprendre. Quelquefois aussi, les Russes s'émerveillaient de voir aux haltes des gares des petites filles leur apporter des fleurs.

Moi aussi j'étais émerveillé! Mieux informé, je me serais contenté de sourire : j'aurais su que ces petites filles n'obéissaient point à leur propre impulsion, mais à leur institutrice, elles exécutaient une consigne, elles faisaient docilement les gestes par quoi les chefs politiques du Japon espéraient prouver aux Européens que leur pays était parfaitement civilisé.

Je lisais dans le regard de mes camarades qu'ils s'avançaient d'énigme en énigme. Où étaient-ils? Où les menait-on? Que représentaient les Japonais? Qu'était-ce que cette Chine insulaire organisée d'une façon plus moderne que certaines contrées d'Europe, et progressive, cent fois plus, que l'empire du Tsar? Habitués à mépriser et à rudoyer les Chinois, ils étaient interloqués de constater qu'un peuple semblable par tant de côtés à ceux-ci pût leur être supérieur à eux, Russes, non seulement par la force des armes, mais aussi au point de vue de l'organisation sociale, et par la gentillesse, la propreté, l'urbanité.

Ah ! quel bonheur d'être soldat !

Voilà un refrain qu'on n'a jamais chanté en Russie. Le Russe, quand il est incorporé, sait mourir avec stoïcisme et son héroïsme étonne quelquefois ses vainqueurs. Mais avant de porter l'uniforme, il a toujours considéré le service militaire comme la plus détestable des servitudes, comme une déplorable corvée. Aussi les prisonniers russes écarquillaient-ils les yeux en voyant partir avec des sourires radieux, des sourires de félicité, les petits soldats destinés à combler les vides faits dans l'armée japonaise par la bataille de Moukden.

Les prisonniers russes semblaient penser :

— Voilà des petits hommes qui ont l'air bien contents d'aller se faire tuer. Il faut que les gens de ce pays soient fous pour se réjouir aussi extrêmement d'être devenus des soldats. Cette incompréhensible allégresse les quittera sans doute très vite.

Et, de leur côté, les Japonais, en observant les Russes, raisonnaient probablement eux aussi avec des idées fausses et simplistes. Ils semblaient dire :

— Voilà donc ces Européens dont les pères assaillirent nos pères, les traitèrent comme des sauvages et, soutenus par leurs consuls et leurs navires de guerre, leur distribuèrent à tout propos des coups de pied dans le derrière. Pourtant nous

leur étions supérieurs et nous avons rapidement pris notre revanche ! Mais, comme ces Européens-là sont sales, poilus, épais et balourds, et quelle vilaine chose c'est que de se rendre à l'ennemi quand on est valide !

A leur place, nous eussions préféré mourir. Ces gens-là ne redoutent donc pas l'opinion de leurs concitoyens ? Des Japonais ainsi avilis ne pourraient jamais plus retourner dans leur village. Déshonorés, reniés par leurs proches, repoussés, bannis, ils deviendraient des parias. La mort vaut mieux que tant d'ignominie.....



Pendant une année entière, je demeurai au Japon. La bataille de Tsoushima vit l'anéantissement des escadres russes. Puis la paix de Portsmouth fut signée et une immense déception affligea les triomphateurs. Moi, mêlé à ce peuple et partageant sa vie, je l'observais de mon mieux et j'essayais de le comprendre, interrogeant sans cesse ses professeurs, ses étudiants, ses politiciens, ses artisans, ses militaires et jusqu'aux humbles servantes. Les trois grandes études qui composent le présent livre, je les ai écrites à Paris mais je les ai pensées à Tokio.

LIVRE PREMIER

PSYCHOLOGIE DE LA BRAVOURE JAPONAISE

CHAPITRE I

Si la principale caractéristique des Japonais, c'est d'être plus braves que les Européens.

Le principal produit du Japon, c'est la bravoure japonaise. Nous ne nous occuperions point présentement des Nippons, et personne ne les considérerait autrement que nous ne considérons les Philippins, les Siamois ou les Annamites, si ces insulaires n'avaient été capables d'exceller dans l'art de la guerre.

Les Japonais ont acquis le respect de l'univers par leurs victoires sur la Chine et sur la Russie. Par leurs victoires seulement ! Eussent-ils produit des artistes dix fois plus admirables que ceux

2

dont nous honorons avec eux les noms, eussent-ils été un peuple de philosophes ou de saints que toutes leurs vertus accumulées ne leur eussent point donné le quart du prestige proclamé d'un seul coup par leurs triomphes de Port-Arthur, de Moukden et de Tsoushima. Si désormais les peuples de la terre estiment les Japonais et s'efforceront de ne point les mécontenter, c'est que leurs succès d'hier font présager de leur puissance de demain. Faibles et vertueux, ils eussent été subjugués. Intrigants et puissants ils sont redoutés. Ne nous abusons point : il n'y a point d'autre morale entre les nations que celle de la force.

Les Japonais n'existent donc maintenant dans l'univers que parce qu'ils ont su employer avec une extraordinaire bravoure les engins de destruction inventés par les Européens. Leur bravoure est leur raison d'être; sans elle, il n'y aurait point une âme nationale japonaise ; ils ne seraient point des citoyens, mais des *indigènes*, des *natives*. Ce qu'il y a donc de plus intéressant à étudier, au Japon, c'est la bravoure japonaise, phénomène étonnant et dont plusieurs puissances peuvent appréhender les conséquences.

***

Au début du XXe siècle, de tous les soldats portant des armes modernes et ayant reçu l'instruction que commande la science militaire la plus

récemment conçue, les soldats japonais sont évidemment ceux qui sont le mieux disposés à bien mourir. Et, cette disposition, c'est, dans une communauté d'individus comme chez un seul individu, le plus énergique des ressorts d'action.

Qu'est-ce donc que la bravoure japonaise ? Par quoi est-elle déterminée ? Est-elle innée chez les Japonais comme la férocité du tigre ou la combativité du bouledogue ? Est-ce une caractéristique permanente, raciale, idiosyncrasique, ou bien est-ce un état psychologique transitoire, est-ce la résultante d'un certain état social, d'un certain milieu, d'une certaine phase de la civilisation japonaise ?

La race japonaise conservera-t-elle perpétuellement cette bravoure par quoi elle nous a émerveillés en Mandchourie, ou bien ladite bravoure s'altérera-t-elle comme s'est tempérée l'intrépidité des Européens au cours des siècles ?

Problème passionnant, qu'il faudra tenter d'élucider.

***

L'Europe avait forgé des armes monstrueuses. Mais cette même intelligence, qui lui avait permis d'inventer tant de moyens de détruire, lui avait aussi donné la crainte de détruire. Pendant qu'elle expérimentait ses obusiers, ses mélinites et ses

torpilles, ses sous-marins et ses ballons dirigeables ; pendant qu'elle rendait plus formidables ses forteresses, sa sensibilité s'affinait, s'exaspérait chaque jour davantage. Son imagination créatrice engendrait, en même temps que des canons, l'horreur des champs de bataille ; ses enfants parlaient de fraternité et, dans leur horreur des effusions de sang, ils entretenaient le rêve d'une paix perpétuelle ; chez les Slaves, Tolstoï prêchait la non résistance au mal.

Un peuple est survenu, un peuple incapable jusqu'alors d'inventer aucun de ces engins que le monde blanc accumulait dans ses arsenaux. Mais, parce qu'il avait moins d'imagination créatrice, il avait plus d'énergie brutale. Il a ramassé ces armes inutiles ; en quelques années, il s'est rendu capable de les manier, puis, sans hésiter, il les a tout d'abord essayées contre les troupes chinoises. Trouvant leur usage excellent, il s'en est procuré davantage et il a fait des sacrifices d'argent énormes, relativement à ses ressources, pour posséder une flotte de guerre issue de tous les chantiers d'Europe et d'Amérique. Mais cette flotte, si coûteuse, il savait qu'il ne la réunissait pas pour qu'elle paradât et tonnât dans des revues navales, dans des naumachies destinées à commémorer des visites royales, des voyages présidentiels ou des mariages impériaux. Et le Japon a frappé à l'im-

proviste sous la cuirasse encore mal jointe de l'effrayant et débonnaire colosse moscovite. Et ce furent Port-Arthur, Chemulpo et Tsoushima; ce furent Liao-Yang et Moukden.

La nation japonaise a prouvé deux fois, en 1895 et en 1903, qu'elle n'a peur d'aucune responsabilité et qu'elle ose commencer des guerres au moment choisi par elle. Depuis 1870 et depuis Plewna aucune nation européenne n'a osé montrer autant de décision, car nous passerons sous silence l'écrasement trop facile des Espagnols par les Yankees. Sans sensiblerie, sans effarement, sans s'apitoyer en supputant les inévitables hécatombes, la nation japonaise lève le glaive et frappe. On nous dira qu'elle n'a point frappé la flotte américaine de l'amiral Evans. Ce ne sont point des scrupules moraux qui l'ont décidée à arrêter son bras. Le Japon s'abstient d'agir, non point parce que l'action ne le tente plus. Mais, épuisé par des efforts trop récents, il est sans argent; il n'agit pas parce qu'il est pour l'instant incapable d'agir.

Si le Japon, au début du xxe siècle, était aussi riche en or ou en matières convertibles en or qu'il l'est en hommes, en énergies, en bravoure, il conquerrait l'Asie entière et toutes les îles du Pacifique. Dans les mers d'Asie, il pourrait défier le monde entier.

Si je louais trop la stratégie des généraux

japonais on pourrait entendre des critiques militaires déclarer que je me méprends. Mais nul contradicteur n'apparaîtra pour contester l'assertion par quoi j'ai précisé, dès la première ligne, le sujet des investigations qui composeront la présente étude.

Je ne dis point que certaines prouesses accomplies en Mandchourie par les combattants nippons aient été plus merveilleuses que les plus brillants faits d'armes dont l'histoire des peuples européens s'enorgueillit. Mais il me semble qu'au xxe siècle, avec l'armement moderne, avec des armées composées non pas de guerriers professionnels, mais de citoyens, on ne voit point de quels Occidentaux on pourrait attendre ces efforts acharnés, ce stoïcisme imperturbable et cette impassibilité devant la mort, par quoi les Japonais ont étonné l'univers.

La fille d'un général russe, jeune sœur de charité venue au Japon après la guerre pour y soigner des blessés, me disait :

— Dans l'armée russe, comme sans doute dans la plupart des armées européennes, certains officiers portent leurs galons et exercent un commandement, sans cependant avoir véritablement une âme militaire. Ils sont devenus officiers comme ils eussent pu devenir fonctionnaires, et simplement parce qu'il leur fallait bien s'adonner à une car-

rière quelconque. Mais au Japon, il semble que tous les officiers soient de vrais militaires, des guerriers-nés.

Observation profonde et qui résumait clairement maintes réflexions encore flottantes dans mon esprit. L'armée japonaise est une armée de guerriers-nés. Non seulement les Japonais du xx[e] siècle sont plus braves que les Européens du xx[e] siècle, mais, ce qui est plus grave, ils le savent. Après la bataille de Tsoushima, je m'entretenais de la reddition de l'amiral Nébogatoff avec un haut fonctionnaire du ministère de la Marine, à Tokio. Et, il me disait :

— Evidemment, suivant vos idées européennes et si l'on considère la valeur que vous attachez à la vie humaine, Nébogatoff ne pouvait rien faire de mieux que d'amener son pavillon, car toute résistance de sa part eût été inutile et eût causé la destruction immédiate des équipages survivants. Mais, placés dans une semblable situation, nous, suivant les idées de notre chevalerie japonaise (*sic*), nous ne nous serions pas rendus. Car nous ne nous rendons jamais. Pendant le siège de Port-Arthur, nombreux furent les transports japonais surpris sans protection par l'escadre des croiseurs russes de Vladivostok. Le 25 avril 1904, le *Kinshu-Maru*, qui portait une compagnie, fut poursuivi et coulé. Le 16 juin, l'*Hitachi-Maru*, à bord duquel tout un régiment de ligne avait été embarqué ; l'*Izumi-*

Maru, chargé de blessés et de malades, et le *Sado-Maru*, où avaient pris place des médecins et des infirmiers, furent coulés par la *Rossia*, le *Gromoboï*, le *Bogatyr* et le *Rurik*. Les commandants de ces transports, sommés de se rendre, refusèrent de le faire ; un grand nombre d'officiers et de soldats se suicidèrent en voyant que tout espoir de bien servir leur pays était perdu. Les troupes d'infanterie, au moment de disparaître dans les flots, tiraient encore vers les croiseurs ennemis d'inoffensifs feux de salve. Personne à bord de nos navires n'eût admis un instant l'idée d'une capitulation. Telle est la conduite qui convient à des marins japonais. Il leur faut vaincre ou mourir.

On nous objectera que le *Vengeur* lui aussi refusa d'amener son pavillon. Mais le fait même que nous exaltons constamment le nom de ce vaisseau ne prouve-t-il pas que l'acharnement de son équipage constitua une extraordinaire, une exceptionnelle prouesse ?

Dans beaucoup d'autres circonstances et à toutes les époques de l'histoire, des vaisseaux de toutes nationalités ont amené leur pavillon. Ne soyons pas hypocrites ; ne nions pas ce qui est évident. Pourquoi, d'ailleurs, le fait de rendre un navire serait-il plus infamant que celui de rendre une citadelle ?

Il suffit de lire l'histoire navale des peuples occidentaux pour constater que, fréquemment, des

officiers très braves se sont vus contraints de rendre un navire parce qu'il était écrasé par les feux de plusieurs bâtiments ennemis.

On s'en souvient, Nébogatoff s'est rendu après vingt-quatre heures d'une bataille épouvantable, après avoir vu la destruction de tous les autres cuirassés de l'escadre russe.

Si Nébogatoff eût capitulé le premier jour de la bataille, il eût été un misérable dont il eut fallu réclamer la pendaison. Mais quand cet amiral a hissé le drapeau blanc, tous les navires russes, sauf ceux qu'il commandait, avaient disparu ; il fallait opter : ou amener le pavillon russe ou sombrer corps et biens en quelques minutes, sous les attaques effroyables de toute la flotte japonaise réunie.

Nébogatoff, ses officiers et ses marins fussent entrés dans le néant, c'est-à-dire dans la gloire, si leurs navires eussent reçu dès le premier jour de la bataille le coup mortel. Mais ces infortunés eurent l'horrible chance de survivre à leurs frères d'armes. Le second jour, ces infortunés se sont trouvés seuls sur les flots. Leurs navires fracassés étaient pleins de corps saignants et hurlants; ceux de leurs marins qui étaient encore valides, affolés par une journée et une nuit infernales, s'étaient blottis sous le pont cuirassé.

Continuer à lutter ne pouvait plus servir à rien. Que faire? Sombrer? Mourir? Oui, c'eût été plus beau ! Mais?

Après Tsoushima, un journal anglais de Yokohama, qui n'était pas suspect de sympathie pour les Russes, publiait ces lignes :

« Personne, sauf peut-être une brute, n'eût pu, à la place de Nébogatoff, penser à autre chose qu'à se rendre quand il se vit entouré par une force contre laquelle aucune résistance n'était possible. Les ponts et les superstructures de l'*Orel* avaient été balayés par les obus de la proue à la poupe. On a peine à comprendre comment les matelots pouvaient encore marcher parmi tant de ruines. Si l'amiral comparaissait devant un jury composé de ses pairs, et s'il leur remettait une photographie de ses navires, montrant les effroyables avaries qu'ils avaient subies avant la reddition, il ne recevrait que des félicitations. »

Un militaire anglais de haut grade me dit, lui aussi, qu'à son avis la reddition de Nébogatoff n'avait rien eu de déshonorant ; quand elle s'accomplit, tout espoir de vaincre ou même de combattre utilement était perdu ; l'anéantissement complet des derniers navires russes et des équipages sous les coups des Japonais victorieux allait s'accomplir avec une rapidité foudroyante, avec une certitude inéluctable. A quoi cet anéantissement eût-il servi ? A sauver l'honneur ? Il l'avait été par tous les morts de la veille.

Cette capitulation russe, excusée par des Anglais et par des Français, cette capitulation européenne,

des Japonais ne s'y fussent point soumis. Sombrer plutôt que de se rendre. Oui, cela eût été plus beau. Des Japonais l'eussent décidé sans hésitation. Mais les Japonais sont les Japonais!

Quelques jours après la bataille, sur le pont du cuirassé russe *Orel*, que les triomphateurs avaient remorqué dans la baie de Maizuru, j'écrivais ces notes :

« En réalité, ce que les Occidentaux reprochent à Nébogatoff, c'est de s'être rendu à des ennemis qui, eux, s'ils se fussent trouvés dans une telle situation, eussent préféré la mort à semblable humiliation. Si la reddition de Nébogatoff se fût produite au cours d'une guerre européenne, d'une guerre germano-russe, anglo-russe ou turco-russe, l'affaire n'eût point soulevé le même scandale et on l'eût probablement trouvée assez naturelle quand on en aurait connu les causes. Ce que la race blanche ne pardonne pas à Nébogatoff, c'est précisément d'avoir, en montrant un moindre mépris de la mort que n'en eussent montré, en pareil cas, des marins nippons, rendu évidente la faiblesse des chrétiens.

Jusqu'aux événements actuels, l'instinct guerrier des Européens tendait à se tempérer de plus en plus d'un humanitarisme qui était la preuve de leur supériorité mentale. Philosophisme, sentimentalisme, tolstoïsme, charité, inquiétude de l'au delà, exaspération de la sensibilité nerveuse,

autant de signes d'une civilisation très avancée.

Mais l'entrée en lice des Japonais va modifier radicalement les idées des Occidentaux sur les grandes tueries humaines. Si une nouvelle guerre mettait aux prises les Nippons avec une des nations militaires européennes, on peut pronostiquer que les soldats de celle-ci apporteraient à la bataille une frénésie égale à celle dont ils sauraient que leurs adversaires jaunes sont animés. Car, ce que les Européens ne sont plus capables de faire par instinct, ils sont encore très capables de le faire par le raisonnement et la volonté. L'exemple des Japonais amènera fatalement une régression morale en Occident. Il va nous falloir redevenir des tueurs implacables, des êtres que la prévision de leur propre mort n'émeut en rien. Nous redeviendrons ce que nous avons été, ce que nous n'étions plus. Les Nébogatoffs d'hier, quand tout espoir était perdu, songeaient à sauver leurs hommes valides et blessés. Les Nébogatoffs de l'avenir engloutiront tout, pour ne pas se montrer inférieurs aux Japonais et être comme eux impassibles devant le néant. »

CHAPITRE II

La nature japonaise. — Influence des volcans, des tremblements de terre, des raz de marée et autres phénomènes cosmiques. — Natalité, famines et épidémies.

Les actions des hommes résultent-elles d'une collision, pour employer l'expression d'Henry-Thomas Buckle, entre deux séries de phénomènes : ceux qui se passent en eux, les phénomènes internes, et ceux qui se passent autour d'eux, les phénomènes externes? En tout cas, on ne nie plus, depuis Montesquieu [1] et depuis Taine, que la nature, avec ses éléments, ses intempéries, ses aspects, n'exerce une influence sur les générations humaines.

1. « La Macédoine était presque entourée de montagnes inaccessibles : les peuples en étaient très propres à la guerre : courageux, obéissants, industrieux, infatigables ; et il fallait bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs. » — Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains.*

Elle ajuste les hommes aux circonstances auxquelles il lui conviendra de les plier, elle les forme et elle les transforme, au physique comme au moral. Elle fait leurs muscles et elle fait leur âme. L'esprit d'une race est avant tout déterminé, au cours des siècles, par la nature au milieu de laquelle cette race a évolué.

Recherchons jusqu'à quel point les îles nippones, avec leurs volcans, leurs perturbations et l'impermanence de tout ce qui les constitue, ont pu contribuer à déterminer la bravoure japonaise.

***

Les îles où vit la race japonaise enchantent l'homme étranger ; leurs paysages sourient ; leur atmosphère est lénitive. Là, des orangers penchent, sur le sable des criques marines, leurs boules d'or ; des camélias arborescents fleurissent sous la neige. Les forêts sont couleur de ciel quand s'épanouissent les cerisiers et couleur de sang quand soupire le somptueux automne.

Mais les charmes de cette contrée séductrice nous mentent. Cette terre, où semble régner une paix infinie, est au contraire une terre de cataclysmes, une terre d'instabilité et de calamités. Des convulsions intérieures l'ébranlent, trois ou quatre fois pendant chaque journée. Le plus souvent, ces secousses sont presque imperceptibles,

mais parfois aussi elles ont une intensité effroyable, et des milliers d'existences succombent aux subites furies de la nature. Les vieilles annales du Japon abondent en récits terrifiants où des cités sont englouties, où des châteaux forts sont abattus par les bouleversements cosmiques.

Ce sol est embrasé. Partout, dans toutes les provinces, abondent les sources sulfureuses et les eaux thermales. Dans le Shinano et dans l'Echigo, des gaz inflammables s'échappent du sol et sont quelquefois, par les paysans, captés à l'aide de tubes en bambou.

Beaucoup de personnes encore vivantes ont assisté à une ou à deux de ces commotions dont nous parlons, et elles en ont gardé une épouvante, une obsession incoercibles. En 1855, 25.000 créatures humaines étaient englouties, écrasées ou brûlées, à Tokio. Dans le Tokaïdo, des voies ferrées, des tranchées ont été détruites par de subits remous de la matière. On a vu des crevasses s'ouvrir dans le sol et avaler des maisons tout entières.

En 1891, il sembla que tous les brasiers, toutes les fournaises de l'Enfer fissent à la fois explosion. Des villes entières furent changées en décombres fumants et sanglants ; des routes disparurent, des édifices furent happés par de béantes fissures. Dans la principale île, tout le territoire qui se trouve entre Kobe et le Fuji-Yama fut ébranlé par des chocs terribles. Un grand pont métallique,

construit d'après les dernières données de la science, fut réduit en miettes. Dans la seule ville d'Ogaki, cinq mille personnes furent broyées ou incinérées. Dans les deux préfectures d'Aichi et de Gifu on compta dix mille tués et vingt mille blessés. Deux cent mille constructions furent entièrement ou partiellement détruites. On eût pu croire un instant que le Japon tout entier allait s'engloutir dans les abîmes de l'Océan.

Une luxuriante végétation s'épanouit sous les cieux nippons, mais ce n'est qu'un léger tapis, un décor illusoire jeté par la nature sur un sol tragique. Ainsi le lierre croît sur des ruines hier encore parsemées de débris humains et les ronces poussent autour de quelque affût de canon oublié sur un champ de bataille. Le Fuji-Yama est l'une des plus hautes montagnes du globe ; il regarde l'immensité de l'Océan, là précisément où les ondes atteignent des profondeurs qu'on ne saurait essayer de supputer sans frissonner. Les îles nippones émergent brusquement des plus effrayantes fosses de la mer ; elles forment comme une falaise, un rebord abrupt, là où l'écorce terrestre a subi l'une des plus fortes dépressions que connaissent les géologues.

Quelquefois, dans le calme infini des flots, une vague monstrueuse roule, grandit, galope en secouant sa crinière d'écumes, et elle se rue en hurlant sur les côtes japonaises. C'est le raz de

marée qui dépeuple les baies, les criques, les terres basses; c'est le raz de marée immense, électrique, qui avale et emporte avec lui dans les gouffres dont il est issu des milliers de vies humaines.

En 1855, le port de Shimoda était détruit par un tremblement de terre auquel succédait un raz de marée; beaucoup de navires étaient brisés contre la côte; une frégate russe était projetée dans l'intérieur des terres. En 1896, un raz de marée, en Rikuchu, faisait 35.000 victimes.

D'autres périls fondent, non plus des ondes, mais du ciel; des cyclones, soudain, se précipitent, désolent toute une province et font sombrer des centaines de bateaux de pêche. Fréquemment aussi, des pluies trop prolongées causent d'immenses inondations dans certaines provinces et amènent de redoutables glissements de terrains.

Dans ces îles si luxuriantes, si adorables, tout est instabilité, tout est insécurité, tout éveille une idée d'impermanence, tout est éphémère et transitoire. Ce ne sont pas seulement des villages et des villes qui se sont trouvés ébranlés et engloutis par les convulsions intérieures. De nombreuses traditions, des légendes peut-être, parlent de montagnes qui se sont abaissées au point d'arriver à se confondre avec les plaines. Dans le peuple japonais, on cite des ravins profonds, des crevasses, qui se sont ouverts pendant les plus effrayantes

tempêtes de l'écorce terrestre. C'est le témoignage de beaucoup de vieillards japonais qu'au cours de leur existence l'aspect général de certains reliefs du sol s'est considérablement transformé.

***

Environ quatre mille îles forment l'archipel japonais, et six cents d'entre elles — les plus grandes — sont habitées. Les autres sont de simples rochers dont beaucoup ne sont visibles qu'à marée basse, et n'existent que comme pour démontrer la précarité de tout ce qui les entoure. Quelquefois, le feu intérieur fait surgir de nouveaux îlots, inconnus jusqu'alors des navigateurs. Sakura-Jima, dans le golfe de Kago-Shima, est née ainsi en 716, après un soulèvement de l'écorce terrestre. D'autres îlots sont d'origine plus récente encore. Parfois, au contraire, des îles ont été englouties dans les flots, comme celle de Tori-Sama, qui, le 9 août 1902, s'enfonça subitement. La mer noya ses cent cinquante habitants et laissa émerger quatre cratères vomissant la lave et le soufre.

La nature, ici, n'a point habitué l'homme à l'immuabilité dans la pérennité. Au Japon, il n'y a nulle part de sécurité absolue. Si Pascal était né ici, il n'aurait point écrit la célèbre phrase : « Tout le malheur des hommes leur vient de ne savoir

pas se tenir enfermés dans une chambre. » Une chambre, quand le sol est en folie, s'effondre et devient un tombeau.

Des îles surgissent, d'autres s'engloutissent. Quels cataclysmes peuvent survenir demain ? Ici, les monts, les vallées, les promontoires et la mer sont un décor presque aussi mouvant que la vie des humains ; dans cette nature trépidante, dans cette fantasmagorie meurtrière, on constate mieux la fuite effrénée, vers l'infini, du temps irréparable : tout meurt et tout renaît plus vite. La mort plane plus menaçante qu'en Occident. Le roseau pensant est ici un roseau bien frêle, et qui, s'il pensait trop, s'effraierait de sa chétivité.

La fréquence des tremblements de terre oblige les Japonais à construire en bois leurs habitations. Ainsi les incendies qui détruisent parfois des quartiers entiers de grandes villes sont, eux aussi, conséquences indirectes des phénomènes sismiques. Ils surviennent si souvent qu'on les considère comme des fléaux inévitables, au sujet desquels il serait ridicule de faire entendre des lamentations. Le 3 avril 1872, 5.000 maisons de Tokio furent anéanties par une de ces conflagrations qu'un vent violent rendit pendant quelques heures inextinguibles. A chaque instant, des groupes de maisons deviennent de crépitants bûchers. Ainsi, la propriété elle-même est moins assurée, moins

immuable et intangible au Japon que dans la plupart des autres pays civilisés. Les maisons meurent dans les flammes, mais elles renaissent aussi vite, et elles semblent surgir tout d'un coup des brasiers à peine éteints. Tout ici, dans la nature comme dans les villes élevées par les hommes, tout, sauf peut-être les murs cyclopéens des palais impériaux, éveille une idée de mobilité et d'impermanence ; tout semble galoper à la poursuite du temps dans sa fuite éperdue.

A ces fatalités d'ordre géologique, d'autres fatalités naturelles devaient s'ajouter pour influer sur la mentalité japonaise. Dans ces îles montagneuses où seules des vallées sont propres aux travaux agricoles, la superficie de la terre cultivable atteint à peine 12 °/₀ de la superficie totale du pays. Encore, toutes ces vallées ne sont-elles pas également fertiles. Pour que certaines d'entre elles donnent des graines nourricières, il faut que le paysan japonais s'acharne à des soins minutieux et incessants.

A aucune époque de son histoire le Japon n'a fourni assez de riz pour suffire à sa propre consommation. Le riz japonais est le meilleur qui soit au monde, mais, depuis des siècles et pour des raisons diverses, ce riz est en grande partie exporté, vendu et transformé en espèces.

Dans les temps féodaux, c'est-à-dire avant 1868, le riz, pour la masse de la population, était un

aliment trop coûteux. Cette population produisait le riz, mais elle n'avait pas le moyen de le consommer. Elle le remettait à ses daïmios pour acquitter ses exorbitants impôts.

Nous nous figurons que le riz a toujours été la nourriture principale des Japonais ; il n'en est rien.

Autrefois, au Japon, le peuple n'absorbait guère que de la farine d'orge. Encore cette farine faisait-elle souvent défaut et alors sévissaient d'atroces famines.

Oui, quand les mauvaises récoltes se succédaient, quand le riz et l'orge manquaient simultanément, les créatures humaines, par milliers et par milliers, mouraient d'inanition dans ces îles paradisiaques.

Avant l'ère de Meiji, il y avait au Japon 270 daïmios qui se prélassaient au milieu du luxe le plus raffiné. Environ 1.500.000 samouraï ou guerriers vivaient dans l'oisiveté à la solde de ces seigneurs. Trente millions de sujets végétaient misérablement pour entretenir ces privilégiés. En 1863, les agriculteurs produisaient 30 millions de koku de riz, et ils devaient en donner 22 millions au gouvernement comme impôts. Et ce riz était exporté aussitôt par la classe dominatrice qui l'échangeait contre des monnaies, des objets de luxe ou des armes. Ainsi, les mauvaises récoltes et les exactions des seigneurs condamnaient le peuple japo-

nais aux pires privations. Pour tous les Japonais qui n'appartenaient pas aux classes privilégiées, souffrir était chose ordinaire. La misère, c'était la règle ; la vie était lamentable et ne valait guère la peine d'être vécue; la mort était toujours menaçante, le chagrin toujours présent.

Aussi bien ceux qui survivaient aux famines n'échappaient pas toujours aux guerres civiles.

A l'époque actuelle, c'est-à-dire depuis Meiji, la consommation du riz est devenue plus générale au Japon. Mais tout le riz que les îles fournissent ne suffirait pas à nourrir plus de vingt-cinq millions de personnes par an. Aussi aujourd'hui, tout comme autrefois, les Nippons vendent à l'étranger la plus grande partie de leur riz qui est excellent et cher, mais ils achètent à bon marché en Chine et en Indo-Chine une quantité de riz dont la qualité est inférieure et dont la valeur totale en une année est à peu près de 60 millions de yens.

Toutefois, ces transformations économiques, ces améliorations sociales qui résultèrent de la révolution de 1868 n'ont point jusqu'à présent suffi à préserver certains districts des plus abominables souffrances.

A l'issue de la guerre russo-japonaise, c'est-à-dire à la fin de 1906 et pendant tout 1907, les provinces du Nord, éprouvées par des récoltes insuffisantes, subirent une effroyable disette, à laquelle des secours insuffisants, envoyés bien tardivement

de Tokio, ne furent qu'un dérisoire palliatif. Toute une partie de ce peuple de vainqueurs connut les angoisses de la faim. Je ne voudrais point être taxé d'exagération : je n'écris ici que des choses certaines. J'affirme que, dans les provinces du Nord, beaucoup de paysans se résignèrent, pour se procurer quelque argent, à d'abjects pactes, à la suite desquels maintes jeunes filles allèrent faire le sacrifice de leur virginité dans les maisons de débauche de Tokio, de Nagasaki et de la côte de Chine.

D'autres fléaux s'abattent périodiquement sur le Japon et y causent de grandes destructions d'existences humaines. Le choléra, la peste, la dysenterie et le béri-béri ont, avec régularité, anéanti le trop-plein de la population japonaise. Ecrire cela, ce n'est point non plus évoquer des choses disparues ; de nos jours encore, malgré les progrès immenses de l'hygiène publique, des épidémies ne cessent d'éprouver le Japon et y font de nombreuses victimes. Il y a deux ans, à Kobé et à Shimonosaki, je voyais flamber de nombreuses maisons que les services sanitaires incinéraient, parce que des cas de peste y avaient causé des décès.

En 1899, une simple épidémie de dysenterie atteignait 45.000 personnes et en tuait 9.000.

Observez maintenant que le Japon a, de tout temps, été un pays de grande natalité. Chaque

année une immense quantité de sujets humains naissaient et s'efforçaient de végéter. Mais, comme nous venons de le voir, ils se débattaient dans un milieu pauvre, perturbé et défavorable à la vie. Cette natalité était donc compensée par une mortalité aussi grande qu'elle. La vie humaine était précaire et à bon marché. On mourait beaucoup, mais en revanche la mort paraissait normale et n'était en rien une catastrophe. Toutes proportions gardées, il en est encore de même aujourd'hui.

Les familles japonaises sont si nombreuses, chaque homme engendre une si abondante postérité qu'il peut voir disparaître un ou deux de ses rejetons sans éprouver un accablement insurmontable. Plusieurs de ses enfants ne lui survivront-ils pas, quoi qu'il arrive? Quand s'éteint prématurément le fils unique de certaines familles françaises, ses parents atterrés perdent avec lui tous leurs espoirs. Là où beaucoup de vie se crée, là où l'espèce s'accroît sans cesse, la mort de l'individu semble moins terrible. Il y a une grande circulation de vie dans les peuples prolifiques comme il y a une grande circulation de capitaux dans les nations qui sont en plein essor commercial.

Voilà sans doute l'une des raisons pour lesquelles les Japonais attachent moins de prix que nous ne le faisons à la vie humaine.

Ils voient beaucoup mourir, la mort les environne toujours, les regarde toujours et les menace toujours : ils sont braves parce que chacun d'eux compte moins que nous ne le faisons sur une prolongation de sa propre existence; ils trépassent sans se lamenter parce qu'ils sont habitués à l'idée du trépas.

CHAPITRE III

L'homme japonais.

Les Japonais sont, en général, des hommes très petits, très fluets et moins robustes que les Européens. Cette infériorité corporelle, ils la reconnaissent eux-mêmes, et les étrangers dont les observations ont été faites avec méthode et objectivité ne la discutent pas. L'armée japonaise a montré, pendant les dernières guerres contre la Chine et contre la Russie, une exemplaire endurance. Mais il faut savoir que l'armée japonaise constitue, dans l'ensemble de la nation, *une véritable élite physique.*

En effet, les bureaux de recrutement, disposant d'infiniment plus de conscrits qu'ils ne doivent en incorporer pour former leurs classes, n'admettent l'honneur de servir que les sujets les plus vigoureux, et ceux-là sont presque tous originaires des campagnes. Pour les citadins, pour la jeunesse intellectuelle, les cas de dispense sont innom-

brables. Vers la fin de la dernière guerre contre la Russie, alors que, pour reconstituer des régiments anéantis, les bureaux de recrutement devaient forcément se montrer moins méticuleux, une diminution de la force musculaire, sinon de la valeur morale des troupes, fut remarquée par leurs adversaires eux-mêmes.

Les masses japonaises, qu'on les observe les jours de grands rassemblements populaires ou bien qu'on regarde simplement défiler un régiment de ligne, présentent une singularité dont on n'est point tout d'abord frappé, précisément parce que cette particularité collective consiste en un manque absolu de particularités individuelles. Les hommes japonais semblent tous pareils les uns aux autres, par la taille, par la corpulence et par la couleur de leurs cheveux, qui est invariablement d'un noir absolu. Dans les troupes d'infanterie, il semble que les rangs et les files aient été formés par des chefs soucieux d'éliminer les troupiers trop grands ou trop petits, tous ceux dont la spéciale conformation physique eût déparé l'absolue symétrie de l'ensemble. Mais non ! Cette symétrie, elle est naturelle, elle n'a point été obtenue par la sélection.

Cette nation est un bronze parfaitement fondu. Il est impossible de découvrir et d'isoler les métaux qui l'ont jadis composé. Les immigrants des temps préhistoriques : Mongols, Malais et

Coréens, ont si longtemps été enfermés ensemble dans les îles nippones, ils ont si longtemps bouillonné dans ce creuset séparé pendant des siècles des grands gisements humains, qu'ils ont fini par former un type neuf et différent de tous les autres.

Quand j'arrivai au Japon, mêlé aux prisonniers russes, après la bataille de Moukden, c'était, coulant perpétuellement vers le Sud, vers les ports d'embarquement, une marée d'adolescents tout fiers de servir et tout prêts à mourir, un flux d'illusions et d'enthousiasmes juvéniles. Et une observation capitale s'imposait à mes yeux attentifs : tous ces soldats japonais avaient la même taille, le même volume, les mêmes traits, leurs regards étaient les mêmes et exprimaient une même qualité de pensée. Où qu'on aille, du nord au sud de l'empire nippon, on trouve les mêmes Japonais et les mêmes Japonaises. C'est une race homogène dont tous les types sont identiques et, suivant un mot heureux qui n'est pas de moi, « interchangeables ».

***

Les Japonais s'alimentent mal, et on a vu, dans le précédent chapitre, qu'ils s'alimentent mal depuis des siècles. Aujourd'hui, ils consomment presque exclusivement du riz et du poisson ; mais en quantité très petite, si petite qu'un Européen dépérirait à leur régime, comme cela fut maintes

fois prouvé. Depuis l'introduction de la civilisation et des mœurs d'Occident, la santé publique s'améliore. Les équipages de la marine de guerre étaient autrefois ravagés par le kakké (ou béri-béri). En 1881, 231 sur 1.000 marins étaient atteints et 49 succombaient. Après l'introduction de la viande et du pain, dans l'ordinaire des marins, ce fléau a pour ainsi dire disparu. En 1898 il n'y avait plus 1 marin sur 1.000 qui payât sa dette à un fléau naguère si redouté. Il existe une exceptionnelle, mais peu nombreuse catégorie de Japonais, les *sumo tori* ou lutteurs, qui sont gigantesques. Leur corpulence étonne, leur force herculéenne peut être comparée à celle des meilleurs athlètes de l'Europe. Mais, précisément, ces Japonais anormaux appartiennent à des familles qui ne s'allient jamais qu'entre elles, et où, dans les repas, la consommation de la viande est permanente depuis de nombreuses générations. Dans ces familles de lutteurs, les jeunes hommes sont nourris, éduqués, entraînés en vue des combats qui constitueront leur profession exclusive et lucrative.

Mais, jusqu'à présent, la masse du peuple japonais est restée presque exclusivement végétarienne et ichtyophage.

L'enseignement bouddhique, dès le VII[e] siècle, semble avoir propagé dans le peuple japonais cette répugnance pour la chair des animaux. De nos jours, la classe gouvernante, soucieuse d'amé-

liorer les capacités physiques des nouvelles générations, voudrait réagir contre cette excessive sobriété du peuple. Les troupiers, dans les casernes ou en campagne, reçoivent chaque jour un petit morceau de viande, et, tout comme les marins, ils bénéficient extrêmement de cette alimentation carnée.

Si les Japonais se sustentent mal, il faut dire, en revanche, qu'ils s'abstiennent rigoureusement des poisons par quoi d'autres races se fouettent, s'éperonnent, se surexcitent ou bien obtiennent des rêveries merveilleuses, mais au détriment de leurs énergies latentes. A aucune époque de leur histoire, les Japonais n'ont fumé l'opium. Ils ne boivent point d'alcool; leur eau-de-vie de riz, le sakké, dont une très petite quantité suffit à les griser, est un breuvage si anodin que les Européens peuvent en absorber un litre sans se trouver en état d'ivresse. Ils ignorent aussi l'usage des excitants comme le café; leur thé est si faible que les Anglais, les Russes et les Chinois s'accordent à le trouver incolore, inodore et sans saveur. En fait, la grande masse du peuple japonais ne boit que de l'eau.

*
* *

Les Japonais compensent leur relative faiblesse physique par une agilité, une souplesse de petits félins. Ce sont des marcheurs et des coureurs

égaux, sinon supérieurs, aux meilleurs types produits par les races montagnardes de l'Europe. Rudyard Kipling, après les avoir entrevus, s'est persuadé à soi-même qu'ils ressemblaient physiquement aux Basques. Les kuruma-ya, c'est-à-dire les traîneurs des voiturettes qui remplacent au Japon nos fiacres, accomplissent parfois, aussi vite que le feraient nos rosses parisiennes, des trajets immenses. Toutefois, des observateurs superficiels ont trop vanté ces exploits ; ils ont conclu, après les avoir constatés, que la race tout entière des Japonais était capable de les imiter. En fait, les kuruma-ya sont des sujets de sélection et d'ailleurs beaucoup d'entre eux succombent prématurément à des maladies de cœur.

Il faut distinguer; il convient de bien préciser ce que nous entendons par vigueur physique. Relativement à leur propre poids, les Japonais sont remarquablement forts, mais aussi leur poids est inférieur, et de beaucoup, à celui des Européens. Sans aucun doute, si, au cours de la guerre de Mandchourie, les combattants n'eussent disposé que de leurs poings, les Russes eussent, à égalité de nombre, écrasé les Japonais. Il est infiniment probable aussi que dans les guerres antiques, à l'arme blanche, les Japonais n'eussent point pu, homme contre homme, supporter le choc des Occidentaux. Ceux-ci, plus grands, plus lourds, plus musclés, eussent été capables d'asséner, avec des

armes plus lourdes que celles des Japonais, des coups tombant de plus haut et portant plus loin. Plus d'une fois, pendant l'expédition de Corée, au XVIe siècle, les Japonais plièrent devant les athlétiques guerriers mandchous. Mais, dans la guerre moderne, les combats à l'arme blanche seront de plus en plus rares, et tous les avantages physiques sont désormais du côté des Japonais. Plus petits, ils se dissimulent mieux aux tireurs ennemis: plus sobres, ils ont besoin de moins de convois. Ils sont légers, agiles, prestes, lestes ; ce sont là des qualités qui, dans la guerre du XXe siècle, primeront la force brutale.

Autrefois, quand il était encore admis qu'on pouvait, sans se couvrir soi-même de ridicule, essayer de dénigrer cette grande race asiatique, on lisait souvent dans les gazettes des articles où les Japonais étaient comparés à des singes. Les Japonais étaient des créatures intermédiaires entre la race humaine et la race simiesque. Ils réalisaient cette conjecturale forme de la vie animale que les Anglais appellent le *missing link*. C'étaient là d'abjectes plaisanteries; mais il faut convenir pourtant que les Japonais sont, jusqu'à un certain point, des quadrumanes. Le gros orteil de chacun de leurs pieds est très developpé, très délié, très préhensile ; ils peuvent ainsi, sans se baisser, ramasser quelque menu objet gisant sur le sol. C'est là une supériorité qu'ils ont sur nous. Quand

ils se hissent, à l'aide d'une corde pendante, vers le point où cette corde est accrochée, les Japonais la pincent entre le gros orteil et le doigt voisin. Quand ils grimpent le long d'une perche, ils ne l'enlacent point, comme le feraient des gymnastes européens ou chinois, entre leurs genoux et leurs mollets. Pour aider à la traction qu'opèrent les biceps et les pectoraux, les Japonais serrent ladite perche entre leurs pieds, dont la plante, posée entièrement à plat sur le bois, ne cesse d'y adhérer fortement pendant que les cuisses opèrent de forts mouvements de répulsion.

Dans leur manière de s'asseoir, les Japonais se montrent très différents de nous, ainsi que des autres peuples asiatiques qui les avoisinent.

Les Chinois se servent couramment de sièges et de tables analogues à ceux des Européens ; les Coréens sont assis, comme le font les Turcs, sur des divans bas ; ils croisent devant eux, en x, les jambes au niveau de leur séant. Les Japonais ne connaissent ni chaises ni tables, ni divans. Quand ils sont assis, leurs genoux, leurs tibias, leurs cous-de-pied, s'appliquent horizontalement sur la natte, et la plante des pieds, tournée vers le ciel, forme un siège où se pose ce que nous posons, nous, sur une chaise.

Proportionnellement à leurs corps, les Japonais ont la tête très volumineuse. Cette constatation a été vérifiée scientifiquement, mais elle peut être

faite d'un seul coup d'œil. Les observations craniologiques enregistrées par le docteur anglais Davis, le docteur japonais Taguchi et le docteur allemand Baelz, n'ont rien révélé de particulièrement remarquable. En moyenne, il semble que la cervelle d'un Japonais pèse à peu près autant que celle d'un Européen. S'il faut en croire le Dr Baelz qui vécut très longtemps au Japon, les insulaires des basses classes ont une circonférence crânienne *supérieure* à celle des Japonais de la classe moyenne et de la classe aristocratique. Cela est inattendu et déconcertant ! Un portefaix a un crâne plus imposant que celui d'un samouraï ou d'un bonze ! Quatrefages a montré, il est vrai, que les nègres nés en Amérique de parents déjà initiés à la civilisation, ont la cervelle moins volumineuse que les nègres nés en Afrique et totalement incultes ! Ces données sont trop vagues pour que nous puissions rien en déduire.

Les cinq sens des Japonais semblent avoir une acuité à peu près analogue à celle des nôtres. Néanmoins, ces insulaires ont plus que nous le toucher subtil, mais ils semblent avoir le goût moins développé et l'odorat à peine existant. Quoi qu'on puisse croire, les parfums sont à peu près inconnus dans ce pays ; les fleurs merveilleuses qui s'y épanouissent sont presque toutes dépourvues de senteur. Les odeurs que l'on hume au Japon sont presque toujours de mauvaises

odeurs. Il est remarquable de voir les Japonais se promener le visage serein et sans paraître en rien affectés par aucune émanation, dans des champs empestés par l'emploi intensif du plus répugnant de tous les engrais. Dans les rues de Kioto, la ville des arts, j'ai vu s'acheminer vers la banlieue, des hommes nus, pleins d'indolence et de sérénité. Leur épaule était chargée d'un bambou, qui pliait sous le poids de deux baquets dont le clapotis intérieur était moins significatif que le relent. Il est des mois de l'année où. pour des Européens aux narines irritables, toute pérégrination à travers la campagne japonaise est un supplice. Ils voudraient bien fuir le voisinage de certains gnomes qui déambulent en portant gaiement certains gentils tonnelets, mais ces gnomes sont partout; les tonnelets sont innombrables; la nature tout entière suinte; la terre, gavée d'excréments, a des éructations ignobles, que les Japonais ne sentent pas.

Les Japonais sont accablés par une excessive chaleur presque autant que nous pouvons l'être. En juillet et en août, la température est torride dans la plus grande partie du Japon; la population alors se dénude, elle geint, elle suffoque, elle transpire tout comme nous pourrions le faire. Mais, chose singulière, il semble que les Japonais soient moins frileux que nous. Le climat de leur pays n'est point toujours aussi clément que

d'aucuns se l'imaginent. Tokio connaît les épaisses couches de neige et les frimas qui abaissent jusqu'à quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro le thermomètre. Or, les maisons japonaises, faites de petites planches minces, ressemblent à de gentilles caissettes ; ces demeures sont, pendant la journée, ouvertes à tous les vents ; elles n'ont point de cheminées ; on ne peut y faire de feu. Dans un réchaud de forme cubique, au milieu d'un amas de cendres, se consume un petit morceau de charbon de bois. Voilà tout l'appareil de chauffage du *home* japonais. Et, dans ces habitations glaciales, les Japonais vivent, insoucieux des courants d'air, et ils ont l'illusion de s'être admirablement réconfortés quand ils on un instant tendu leurs doigts vers la braise du *hibachi*. Dans les rues de Tokio, par les plus rudes intempéries, les kuruma-ya, les porteurs de toutes sortes circulent, à peine vêtus, et parfois, quand la bise aigre entr'ouvre les kimonos, on voit apparaître, nues, des jambes de femmes.

Après la bataille de Moukden, en mars 1905, je fus amené à Dalny, mêlé à d'immenses convois de prisonniers russes ; nous accomplîmes ce long trajet tantôt dans des fourgons à bestiaux et tantôt dans des wagons de troisième classe. Or, il était évident que les Russes souffraient du froid bien plus que les troupiers nippons chargés de les garder. Ceux-ci, orgueilleux, faisaient parade de

leur endurance, et ils réussissaient à se montrer enjoués malgré les morsures du vent. Mais les captifs, quoiqu'ils fussent aussi bien vêtus que leurs vainqueurs, se lamentaient, juraient, s'exclamaient et invoquaient en grelottant tous les saints du paradis. Il fait, c'est évident, beaucoup plus froid en Russie qu'au Japon, mais les Russes ont pour accoutumé de passer l'hiver, calfeutrés, tapis dans d'excellentes maisons où brûlent de monumentales cheminées, tandis que les Japonais trouvent naturel de ne se garantir point contre les plus mordantes intempéries.

Tout bien considéré, la sensibilité nerveuse des Japonais diffère beaucoup de la nôtre. Ils résistent avec plus d'énergie que nous ne saurions le faire aux douleurs physiques. Leurs femmes elles-mêmes ne crient point quand on leur arrache une dent. Elles enfantent sans gémir. Des témoignages nombreux et certains établissent que pendant la guerre de Mandchourie les blessés japonais se sont montrés infiniment plus calmes que les blessés russes et ont supporté mieux qu'eux les tortures chirurgicales. Des remarques analogues avaient déjà été faites au cours de la campagne des Boxers. Moi-même, après la bataille de Moukden, j'ai pu voir, couchés les uns près des autres, des soldats blancs et des soldats jaunes. Je puis affirmer l'exactitude de cette observation. J'ai vu des soldats jaunes rester muets, alors

que des soldats blancs hurlaient et se lamentaient.

Mon ami le docteur Matignon, ex-attaché à la légation de France à Pékin, vétéran de la campagne des Boxers, et qui suivait l'armée japonaise pendant la guerre de Mandchourie, a écrit cette phrase simple qui résume tout ce que nous venons de dire : « Dans les ambulances japonaises, on n'entend pas un cri. » Le plus souvent, les Japonais font montre d'une absolue indifférence à la douleur physique. Il faut bien que telle soit l'une des caractéristiques essentielles d'une race où jusqu'en des temps très récents un nombre vraiment incroyable de personnes se sont, chaque année, suicidées de la manière la plus atroce qu'on puisse imaginer. On a émis des hypothèses contradictoires sur ce stoïcisme dont ne se départissent point les Japonais quand une douleur torture leur corps. Sont-ils impassibles parce qu'ils sont plus fermes que nous, plus maîtres d'eux-mêmes, plus capables d'assujettir leurs sensations à leur volonté? Ou bien souffrent-ils moins que nous parce qu'ils ont un système nerveux moins subtil que le nôtre, parce qu'ils ont moins d'imagination que nous et moins d'individualité que nous? Je crois que les deux idées sont également vraies. Les Japonais sont plus fermes que nous parce qu'ils sont moins compliqués que nous. Mais, chose déconcertante, s'ils sont plus flegmatiques que nous quand des douleurs physiques les assaillent,

il semble qu'ils soient plus faibles que nous dans certains cas devant les souffrances morales. Bien qu'ils s'efforcent de rester toujours énigmatiques et impénétrables et que la dissimulation de leurs propres sentiments soit la première de leurs règles de conduite, on sait qu'avant tout ils ont la peur du ridicule et qu'ils s'affectent extrêmement des moindres reproches personnels qui peuvent leur être adressés. Ils sont fiers, ombrageux, irascibles, et sont souvent choqués par d'insignifiants manquements à l'étiquette. S'ils subissent une opération chirurgicale, ils peuvent à la rigueur se passer de chloroforme. Mais, dans la vie courante, ils souffrent si ceux qui leur parlent ne s'expriment pas avec la plus parfaite politesse.

CHAPITRE IV

Que les Japonais sont accessibles à la crainte.

Nous savons que les Japonais sont très braves, mais n'exagérons rien : n'allons pas voir en eux des êtres surnaturels. Ils sont intrépides à la guerre, mais ils aiment la vie à peu près autant que nous l'aimons. L'idée du trépas les effraie peut-être moins que nous, mais elle ne leur est pourtant pas du tout agréable. Quand ils donnent leur existence, ils évaluent à sa valeur le sacrifice qu'ils accomplissent.

Dans l'histoire des luttes féroces de leurs clans, les exemples de trahisons, les cas de défaillances individuelles, les actes de lâcheté ne sont guère plus rares que dans les annales de nos guerres féodales, civiles ou nationales.

Le docteur Matignon, attaché à l'armée japonaise pendant la guerre de Mandchourie, écrit :

« Le soldat japonais, qui se fait si bravement tuer, s'empresse de recourir, dès qu'il est blessé,

aux soins du médecin. Les chefs ont remarqué que le troupier marche d'autant plus volontiers au feu qu'il sait que le médecin l'accompagne et qu'il aura des soins immédiats. Les Japonais sont trop observateurs pour avoir négligé ce détail de psychologie militaire; c'est pourquoi ils demandent au service de santé de marcher au feu avec les combattants. »

Dans le temps présent, chaque fois qu'éclate une insurrection des naturels de Formose, les généraux japonais emploient, autant qu'ils le peuvent, à leurs avant-postes, des auxiliaires indigènes, les *Aiyu*, et cela parce qu'ils ont ordre d'épargner, dans la mesure du possible, le sang de ces mêmes troupiers nippons qu'ils sacrifiaient si aisément en Mandchourie.

Au cours des guerres passées, les Japonais n'ont pas été d'une manière invariable aussi aveuglément braves que nous avons une tendance à nous le figurer maintenant. Au XIIIe siècle ils s'affolèrent tout d'abord devant la première attaque des Mongols. Au XVIe, pendant leur grande expédition de Corée, ils ne furent pas toujours sublimes et plièrent plus d'une fois devant les guerriers mandchous. Il y a moins d'un demi-siècle, les Japonais se montraient, presque autant que l'eussent été des Chinois ou des Coréens, effrayés par les barbares blancs. Ils lâchaient pied devant eux.

Vous vous souvenez dans quelles circonstances,

en juin et en juillet 1863, le daïmio de Choshu, Mori Motonori, avait fait tirer le canon sur des bateaux français, américains et hollandais qui franchissaient le détroit de Shimonoseki. L'amiral Jaurès, qui commandait le *Tancrède* et le *Sémiramis*, bombardait d'abord la batterie qui avait attaqué nos nationaux. Puis 200 troupiers français débarquaient et occupaient cet ouvrage militaire pendant une heure, enclouant les pièces japonaises, brûlant les affûts, faisant sauter les poudrières et incendiant plusieurs magasins et entrepôts. Ils se rembarquaient sans avoir été inquiétés par les contingents japonais, que toutes ces représailles exécutées avec tant d'audace avaient évidemment interloqués. Le 5 septembre 1864, les forces maritimes de l'Angleterre, de la France et de la Hollande entreprenaient une véritable expédition à Shimonoseki[1], et, tout comme en juillet 1863, les Japonais ne leur opposaient qu'une très faible résistance. Nous enlevions pour notre part 63 canons. Ces guerriers du Choshu passaient pourtant pour les plus intrépides des Nippons. C'étaient les pères de ces Japonais qui allaient, contre les Chinois

1. A ce moment précis, deux jeunes Samouraï du clan de Choshu revenaient d'Europe où ils avaient été faire des études : c'étaient Ito Shunsuka et Inoue Bunda, depuis le marquis Ito et le comte Inoue. Ces « Jeunes Japonais », avec lesquels les « Jeunes Turcs » de 1908 ont plus d'une ressemblance, cherchèrent à s'entremettre pour empêcher le conflit, mais sans succès.

tout d'abord, puis contre les Russes, déployer le plus admirable héroïsme. Tant il est vrai que les faciles succès des Européens, pendant leurs guerres coloniales du XIXe siècle, n'ont été le plus souvent dus qu'à l'écrasante supériorité de leurs armements. Les gens de couleur, surpris, effarés s'exagéraient encore la puissance de leurs agresseurs; ils leur supposaient une force surnaturelle, ils les croyaient irrésistibles et, dès lors, bien qu'ils pussent être extrêmement braves, ils lâchaient pied. Nous avons ainsi attribué à leur pusillanimité, à leur infériorité raciale, qui nous paraissait évidente, comme à nos sublimes qualités, des triomphes causés seulement par l'étonnement momentané des hommes que nous avions assaillis.

Au XXe siècle, les gens de couleur n'ont point changé, mais ils sont infiniment plus difficiles à réduire ; les uns, comme les Japonais, se servent mieux que nous de nos propres moyens de destruction ; les autres, comme les Marocains, emploient les fusils dont nous armions nos régiments il y a vingt ans ; s'ils n'ont point encore notre armement actuel, ils en connaissent tout au moins la portée ; ils sont capables d'évaluer assez justement la limite de nos forces. La résistance qu'ils nous opposent n'est qu'une initiation, une préparation à une ère nouvelle. Le jour où les Européens prétendraient recommencer à Pékin la croisade de 1900, ils éprouveraient d'immenses

surprises. En vendant ses propres armes aux peuples de couleur, et en leur enseignant à s'en servir, l'Europe a préparé des catastrophes.

Quoi qu'il en soit, la débandade des Japonais devant les compagnies de débarquement européennes, pendant les deux affaires de Shimonoseki, prouve que l'intrépidité n'est pas chez ces insulaires une caractéristique permanente et invariable et que, sous l'influence de certains facteurs momentanés, la bravoure japonaise peut être sujette, tout comme la nôtre, à des défaillances.

***

L'âme des Japonais est, tout comme la nôtre, accessible à la crainte. Ils s'effraient plus que nous des tremblements de terre, parce que c'est là un péril dont ils connaissent mieux que nous l'immanence et la vastité. A la moindre secousse du sol, ils s'alarment et se ruent hors des maisons. Je les ai vus ainsi manifester sans vergogne un émoi qui me paraissait incompréhensible. Un jour, pendant que je résidais à Tokio, des savants ou de prétendus savants répandirent le bruit qu'un grand tremblement de terre était imminent. Aussitôt les écoles publiques se vidèrent ; les petites mamans voulaient que leurs enfants fussent à côté d'elles à l'heure du suprême péril : « S'il faut mourir, mourons ensemble ! » Un proverbe japonais dit :

« Crains ton père, crains l'incendie, crains les tremblements de terre ». Les dictons où s'exprime l'effroi qu'inspirent à tous les tremblements de terre sont innombrables. Un document semi-officiel, le *Japan Year Book*, de 1905, constate que pendant les grands tremblements de terre, la mortalité a généralement été causée par des accidents qu'occasionnaient la panique, la terreur folle à laquelle s'abandonnait la population.

Les Japonais redoutent autant que nous et plus que nous les maladies. Depuis que l'enseignement primaire a répandu dans les masses quelques notions des sciences élémentaires, ils vivent avec un perpétuel effroi des microbes.

Je me souviens qu'après la bataille de Moukden, lorsque, prisonniers exténués, nous fûmes emmenés vers le grand quartier général de l'armée victorieuse, à Yentaï, nous vîmes monter vers le Nord d'immenses convois japonais formés de voitures de l'intendance et de véhicules portant la croix rouge du service des hôpitaux. Or, tous les officiers, tous les hommes qui accompagnaient ces convois avaient les narines et la bouche recouvertes d'une gaze verte. Et quand, interloqués, nous demandâmes pourquoi tous ces nouveaux venus étaient munis d'un semblable bandage, il nous fut répondu que ces filtres à poussière étaient destinés à empêcher la pénétration des microbes dans les voies respiratoires. Déconcertants, ces gens

bardés de taffetas et cuirassés contre des ennemis infiniment petits et s'avançant sur un sol jonché de quarante mille de leurs compatriotes, dans une région où l'ennemi eût encore pu tenter de furieux retours offensifs. Courageux quand ils doivent subir les opérations chirurgicales, les Japonais sont au contraire vite démoralisés par une maladie. Tous les Européens qui ont employé des Japonais ont été stupéfaits de voir combien vite leurs serviteurs se laissaient abattre par toute affection ayant un caractère chronique. Dès qu'il se croit gravement atteint, le Japonais reste prostré, il ne manifeste aucune volonté de lutter, de se cramponner à la vie : il murmure, en attendant l'inévitable, ce *Shikata ganai* qui, dans ce cas, ressemble beaucoup à l'expression du fatalisme musulman, à ce *Mektoub rebib* que profèreraient, en une telle occurrence, des Marocains.

CHAPITRE V

L'ancien Japon ignorait la pitié.

Dans l'ancien Japon, la population entière manifestait une aversion de tous les instants pour les malades, quels qu'ils fussent. Les gens qui souffraient étaient perdus, à moins qu'ils ne fussent secourus par leurs proches. La collectivité humaine, par crainte de la contagion, avait plutôt une tendance à les pourchasser qu'à leur venir en aide. Cela est attesté par des documents officiels japonais. Une histoire du Japon envoyée à l'exposition de Colombie, en 1893, et rédigée par plusieurs Japonais, disait :

« En dépit de certaines proclamations gouvernementales, telle était la répugnance éprouvée par les créatures valides pour celles qui gémissaient, accablées par des maux physiques ou par des privations, que souvent des voyageurs mouraient de faim et de soif le long d'une route, faute d'avoir rencontré une âme compatissante. »

Presque toujours, les domestiques atteints d'af-

fections chroniques étaient congédiés par leurs maîtres, et alors le dénuement le plus complet hâtait leur fin. La charité, la pitié, la miséricorde, la sympathie étaient à peu près inconnues dans le vieux Japon. Les lépreux étaient expulsés de leurs maisons par leurs propres parents ; ils rôdaient dans la campagne, vivant de détritus et d'aumônes, et ils habitaient, dans des solitudes, des huttes qu'ils devaient construire de leurs propres mains. Les familles aisées, elles-mêmes, pratiquaient ces impitoyables évictions. Aucun hôpital ne fut fondé pour les lépreux, jusqu'à ce que des missionnaires chrétiens eussent, dans des temps très récents, donné l'exemple et créé des refuges pour ces infortunés. D'une manière générale, tous ceux qui souffraient d'une maladie contagieuse étaient non seulement abandonnés, mais repoussés dans les plus âpres montagnes. En 1903, il y avait au Japon cinquante asiles destinés à recevoir les orphelins, et onze seulement de ces asiles n'étaient pas des institutions chrétiennes, c'est-à-dire des institutions étrangères. Il est incontestable que le christianisme a importé au Japon la pitié. De nos jours encore, le traitement infligé aux déments par les Nippons est des plus rudimentaires. Un seul asile d'aliénés existe à Tokio. Il est placé sous le contrôle de la municipalité ; le nombre des malades qu'il peut recevoir est très limité ; d'ailleurs, nul ne peut y être admis sans un paiement mensuel

qui en interdit l'accès aux pauvres. Dans la plupart des cas, les aliénés sont laissés sans traitement ; ils vaguent par les rues, tant qu'ils sont inoffensifs ; quand ils deviennent dangereux, on les enferme dans des cages. Le directeur du *Japan Mail*, un Anglais, qui a passé au Japon de nombreuses années, a écrit :

« Les étrangers qui ont résidé au Japon ou qui ont voyagé simplement à travers les provinces ont dû quelquefois frémir en constatant de quelle manière sont traités les fous. Il y a seulement quelques mois, on aurait pu voir, à Hakoné, un aliéné enfermé dans une véritable cage. Cet infortuné ne recevait jamais aucune assistance médicale ni aucun soin affectueux; simplement, il était nourri comme une bête féroce dans une ménagerie. Nous avons constaté de nos yeux, avec horreur et pitié, beaucoup de semblables spectacles. Et cependant, les Japonais les plus humains ne semblent pas se préoccuper d'établir des asiles où ces infortunés malades pourraient trouver une protection et des soins. »

Un autre observateur des mœurs japonaises écrit : « Ce qui nous déconcerte, c'est que ces abominables tableaux ne semblent éveiller aucun sentiment de compassion chez les Japonais. »

Le lecteur va sans doute rester perplexe. N'a-t-on point dit, sur tous les tons, pendant la guerre de Mandchourie, que les *nurses* japonaises étaient

les meilleures qui fussent au monde? Et comment a-t-on pu former d'aussi excellentes infirmières dans un pays où les organisations d'assistance publique sont rudimentaires ou non existantes? Nous nous trouvons ici en présence d'un phénomène sociologique qui mérite d'être étudié minutieusement. Il faut savoir tout d'abord qu'il n'y avait point, dans l'ancien Japon, de femmes chargées de soigner les blessés ou les malades. Bien plus, l'idée de confier aux femmes une semblable mission était de celles qui s'accordaient le moins avec les vieilles coutumes, avec les pensées ancestrales, avec l'enseignement bouddhiste ou confucianiste. Quand on fonda dans ce pays les premiers hôpitaux à l'imitation de ceux d'Europe, on ne parvint que bien difficilement à réunir quelques infirmières. Pour amener sur ce point une décisive révolution des mœurs, il fallut, au temps de la guerre de Chine, c'est-à-dire en 1895, une incessante propagande faite par tous les médecins qui avaient étudié en Europe; il fallut, sous l'égide du patriotisme, une campagne prolongée des principaux journaux, et surtout l'intervention personnelle de certaines princesses impériales qui donnèrent l'exemple et, coiffées du bonnet blanc, se joignirent au personnel des hôpitaux de Tokio. Voilà comment il existe maintenant au Japon un corps d'infirmières renommées dans le monde entier pour leurs qualités de douceur et d'abnégation.

Cette catégorie sociale n'est point autochtone; elle a été créée à l'imitation des choses d'Europe; c'est la réalisation d'une idée importée. Mais ce qui n'a pas été importé, c'est le dévouement, la dextérité, la souplesse, l'habileté native des femmes japonaises, qualités grâce auxquelles elles devaient vite égaler ou surpasser les infirmières européennes. Voilà un exemple des pièges qui sont constamment tendus, au Japon, aux observateurs trop pressés ou trop superficiels. Ces néophytes risquent à chaque instant de prendre pour des traits caractéristiques des mœurs japonaises ce qui n'est qu'une transformation des mœurs occidentales, oui, une adaptation des qualités japonaises à des systèmes importés d'Europe.

Une autre conséquence philosophique qu'il y a peut-être lieu de déduire de ce phénomène sociologique, c'est que nous nous sommes exagéré l'importance de l'atavisme. A chaque instant, nous voyons les Japonais exceller et nous surpasser dans des procédés qui eussent répugné à leurs pères. Ainsi, par atavisme, le Japon devrait être un pays de guerres intestines, et pourtant il nous apparaît, au début du xxe siècle, comme la plus centralisée, la plus unifiée, la plus homogène des grandes nations.

Mais, ce qu'il importe de retenir, c'est que l'ancien Japon ignorait la pitié. Cette fleur sublime a pu être implantée au Japon, mais elle n'y est point spontanément née.

CHAPITRE VI

Les Japonais sont-ils cruels?

Ceci est capital :

Les Japonais sont-ils cruels? La férocité de l'homme primitif, les Japonais l'ont-ils plus que nous conservée? Le carnage est-il pour eux une fête? Est-ce parce qu'ils éprouvent un infini plaisir à tuer qu'ils s'exposent plus allègrement que nous à la mort? Sont-ils plus que nous dans leur élément parmi les scènes atroces de la guerre? Est-ce parce qu'ils sont des êtres sanguinaires qu'ils sont plus prêts que nous à massacrer ou à se faire massacrer? Deux séries de faits répondent à ces questions, mais se contredisent.

Je ne sache point que, pendant la guerre de Mandchourie, les Japonais aient fait preuve de plus de barbarie que les Russes. Plusieurs fois même, au cours des hostilités, les Japonais ont osé accuser officiellement leurs ennemis de se conduire avec sauvagerie : ce que ces accusations

établissaient surtout, c'étaient les prétentions des Japonais à une réputation de modération et d'humanité. A mon sens, les Russes eux-mêmes, pendant cette guerre, ne se sont pas comportés plus mal que ne l'eussent fait à leur place des troupiers allemands, français ou anglais. A l'égard de la population mandchoue, les Japonais et les Russes ont simultanément commis les mêmes abus de force, les mêmes spoliations, les mêmes crimes, mais ils ne se sont pas montrés plus inexorables, plus cruels, que ne le sont, dans leurs guerres coloniales, les Anglais ou les Français. D'ailleurs, en 1900, pendant la guerre des Boxers, on n'a point remarqué que les Russes ou les Japonais aient traité les Chinois avec plus de férocité que ne le firent les soldats anglais, allemands ou français.

En Corée, on a reproché aux Japonais quelques actes de sauvagerie : on a affirmé qu'ils fusillaient délibérément les patriotes coréens. Mon enquête personnelle, en Corée même, m'a démontré l'exagération de ces dires. Dans cette Tunisie d'Extrême-Orient, les Japonais n'ont rien commis de plus effrayant que ces actes énergiques par quoi les Européens répriment les insurrections de leurs sujets africains ou asiatiques.

J'ai vu de mes yeux, dans certaines colonies, de quelle manière les Européens convainquent les indigènes quand ceux-ci ne semblent point très désireux de s'initier à leur civilisation. Je sais

quelle réception est parfois faite à certains « rebelles », quand ceux-ci ont mis bas les armes et se sont rendus à merci.

J'ai habité le Japon pendant un an ; je n'y ai point constaté un seul acte qui pût être considéré comme une preuve de sauvagerie. Les animaux y sont presque toujours traités avec une très grande douceur, comme le veut d'ailleurs l'enseignement bouddhique. On ne connaît au Japon aucun de ces jeux sanglants où, pour la récréation d'une populace, des bêtes sont martyrisées ; on ignore les courses de taureaux et les combats de coqs.

Point, non plus, de sports violents, comme la boxe anglaise, où des combattants roulent sur le sol, assommés, ensanglantés et parfois atteints de lésions mortelles. Les sports japonais se pratiquent courtoisement, avec douceur, et suivant des règles inflexibles, qui, avant tout, prescrivent aux champions le sang-froid et la modération. Le *sumotori* (lutte) n'est qu'un jeu burlesque. Le *jiujutsu* (art de combat sans armes) et le *kentjutsu* (escrime) sont toujours enseignés avec d'infinies précautions.

Depuis 1868, la coutume du duel a entièrement disparu des mœurs japonaises[1].

On n'entend jamais parler, au Japon, d'atrocités commises par une collectivité d'honnêtes gens,

1. D'ailleurs le duel, tel que nous le comprenons en Europe, ne fut jamais beaucoup pratiqué au Japon : la rixe, le guet-apens, l'échauffourée en tenaient lieu.

comme c'est le cas dans le *lynching* américain, quand des citoyens en furie s'arrogent le droit de se substituer aux magistrats et au bourreau.

Chose remarquable, l'adoption de la civilisation européenne a énormément accru la criminalité japonaise. Avant 1868, dans l'ancienne société que régissait une hiérarchie guerrière et des vindictes inflexibles, l'individu ne pouvait avoir aucune initiative, bonne ou mauvaise. La masse populaire était comprimée par la rigide discipline du féodalisme. La moindre faute, quand elle était découverte, était suivie de terribles châtiments, qui atteignaient, non seulement le coupable, mais ses proches. Une inflexible coercition refrénait ou supprimait tous ceux en qui eussent pu se développer des instincts redoutables.

« J'ai vécu, écrivait, en 1904, le grand Lafcadio Hearn, dans des régions où, pendant des centaines d'années, aucun cas de vol ne s'était produit et où les gens laissaient leurs portes ouvertes aussi bien la nuit que le jour. Naturellement, les conditions sociales dont je parle commencent à disparaître, mais on peut encore les observer dans les districts les plus reculés. »

Un sagace observateur des mœurs japonaises, W.-E. Griffis, missionnaire américain, trouve, lui, que ces « conditions sociales » ne commencent pas à disparaître, mais qu'elles ont entièrement disparu, et il écrit :

« L'extension donnée à la presse a établi cette vérité que, dans ces îles bénies, où certains étrangers ont supposé n'exister qu'innocence, gentillesse et une pauvreté décente et digne, grouillent en réalité toutes sortes d'immondices morales, d'abominations, de crimes et de corruptions. Parcourir les colonnes d'un journal japonais d'une catégorie moyenne, c'est lire un conte d'horreurs et d'ignominie, qui fait paraître pâles les immondes récits des *Police-Gazette* de New-York. On peut dire que de tous les péchés pratiqués à Sodome, en Grèce, à Rome ou aux Indes, aucun n'est inconnu des Japonais. »

M. Griffis n'est point un détracteur des Japonais. Souvent il parle d'eux en termes enthousiastes. Mais, en sa qualité de missionnaire protestant, il lui est impossible de leur pardonner de n'être point chrétiens. Dès lors, afin d'établir qu'ils ont besoin d'une rénovation morale, il est tout disposé à leur attribuer toutes sortes de tares. La statistique, toutefois, est alarmante et semble lui donner raison.

Des documents officiels japonais établissent qu'en 1903, 677 et, en 1904, 782 faux-monnayeurs ont été condamnés. Dans ces deux mêmes années, il y a eu 1.322 et 1.592 faussaires en seings publics, plus 1.766 et 1.625 faussaires en seings privés. 1.878 et 1.760 meurtres prémédités, et, par surcroit, 1.640 et 1.538 meurtres ordinaires

ont été commis. Les tribunaux ont aussi jugé 2.045 et 1.844 cas de rixes. On a signalé 23.957 et 25.476 vols ordinaires, plus 4.289 et 4.109 vols avec violence. Enfin, 2.453 et 2.398 incendiaires ont comparu devant les magistrats.

Je n'ai cité que les chiffres les plus intéressants de cette inquiétante statistique. Les renseignements que je reçois du Japon sur l'extension actuelle du paupérisme tendent à faire croire que ces mauvais symptômes ont plutôt augmenté que diminué pendant les années les plus récentes[1].

Le *Jiji Shimpo*, du 16 mars 1906, s'effrayait « du nombre des meurtres qui se commettent depuis la guerre ». Le *Shin Koron*, sous la signature de M. Ebara Soroku, constatait que le « système du coup de poing » tendait à prévaloir dans les mœurs. Depuis longtemps déjà, les étudiants étaient arrogants et violents envers leurs professeurs, toujours prêts à les interpeller, à se mettre en grève ou à se livrer de violents combats entre écoles rivales. Ces mœurs s'aggravent. M. Ebara raconte comment un professeur de physique, d'un lycée de Gumma Ken, a été frappé d'un coup de couteau et comment un autre membre du corps enseignant a été passé à tabac. Dans une école de Tokio, on a tiré un coup de pistolet sur un professeur. Le directeur, effrayé, aurait ménagé le coupable...

1. Lire tout le livre III.

Sans aucun doute, il y a dans la race japonaise une prédisposition à la violence, au coup de force, à l'homicide. Toutefois, ce qui précède ne semble pas établir que les Japonais soient cruels. Beaucoup de crimes sont de nos jours commis au Japon. Mais nous venons de voir qu'au temps passé, il n'en était point ainsi. Dès lors, la tendance au crime n'est point, dans la psychologie nationale, un signe permanent.

CHAPITRE VII

Prétendues preuves de la cruauté des Japonais.

Encore une fois, les Japonais sont-ils cruels? Sans doute, leur histoire, celle qui s'arrête à la révolution de 1868, voire même à la révolte du clan de Satsuma, en 1877, n'est qu'une longue suite de drames sanglants, de tueries, de massacres, dont le récit fait frémir. Décapitations et crucifixions, enfants mis à mort en présence de leur mère, épouses égorgées devant leur mari, supplices épouvantables, ravages et carnages, tels furent constamment les épisodes des guerres sans fin que se livraient les clans.

Mais cette férocité était-elle une fatalité inhérente à l'âme japonaise, une caractéristique innée et inchangeable? Il semble que non, puisque, à une transformation de l'état social allait coïncider une diminution de cette férocité. La fameuse rébellion du clan de Satsuma, en 1877, fut réprimée

avec une modération que les missionnaires protestants eux-mêmes qualifièrent de vraiment chrétienne. Après le triomphe des troupes impériales, 38.163 personnes furent jugées dans le Kiushiu et 35.918 reçurent leur pardon. Vingt seulement furent décapitées. Survenue cinquante années auparavant, la victoire des guerriers impériaux eût été suivie d'une hécatombe. Les soldats et les bourreaux du mikado eussent laissé derrière eux des monceaux de corps sans tête et de têtes sans corps. Dans le cas que nous citons est-il contestable qu'un immense progrès moral se soit manifesté en fort peu de temps?

D'ailleurs, avons-nous toujours eu la main si douce, nous qui voulons juger les Japonais? Rappelez-vous les épisodes terribles de nos guerres de religion et les atrocités de la Vendée. En 1792, les Septembriseurs déchirèrent plutôt qu'ils ne massacrèrent leurs victimes, à la prison de l'Abbaye. Et, en 1871, à Paris, communards et Versaillais rivalisèrent parfois de férocité. De nos jours encore, en Macédoine, les bandes bulgares exarchistes et les bandes grecques patriarchistes se battent sans quartier, sans merci, sans pitié: luttes sanglantes où les femmes et les enfants ne sont pas toujours épargnés.

Ce sont les assassinats politiques, survenus si fréquemment chez eux, dans la période contemporaine, qui ont le plus contribué à donner aux

Japonais leur réputation de férocité. Télégraphiés dans toutes les parties du monde, les récits de ces faits divers devaient donner aux nations civilisées l'impression qu'un peuple sanguinaire pouvait seul s'accommoder de semblables mœurs.

Dans les temps indécis de la fin du XIXe siècle, pendant les années qui précédèrent immédiatement la révolution de 1868 jusqu'à celles qui suivirent la révolte des Satsuma, en 1877, le chauvinisme japonais s'exacerba jusqu'au fanatisme. Environ soixante-dix attentats furent commis contre des Européens isolés, que ce fussent des officiers de marine débarqués pour lever quelque plan, des commerçants à la recherche d'un débouché ou des professeurs engagés par le gouvernement. Des Samouraï farouches, indignés que des étrangers pussent souiller la terre natale et que, par surcroît, l'influence de ces intrus prévalût souvent auprès des autorités, dégainaient à l'improviste, du fourreau de laque rouge, leur lame redoutable. Ils frappaient *par derrière* quelque Anglais ou quelque Français qui avait eu l'imprudence de sortir sans gardes. Trois assassinats furent successivement et en plein jour commis devant la légation anglaise.

En février 1862, le capitaine hollandais Vos était assassiné à Yokohama. La même année, l'Anglais Richardson était immolé près de Yokohama par des Samouraï de Satsuma.

Le 14 octobre 1863, le lieutenant Camus, du

3me bataillon d'Afrique, était poignardé dans les environs de Yokohama. Le 8 mars 1868, le commandant du croiseur français *Dupleix*[1], M. Dupetit-Thouars, était descendu à terre au port de Sakai pour se rendre à Osaka auprès du Ministre de France. Soudain, les matelots de sa chaloupe furent traîtreusement attaqués par des Samouraï du clan de Tosa et onze des nôtres succombèrent troués par les balles, ou hachés par les hallebardes des assassins.

Eh bien, ces attentats si fréquents, il y a seulement vingt ans, ne surviennent jamais plus de nos jours au Japon. On n'en entend plus parler.

L'avant-dernier de ces crimes fut celui où le tsar actuel faillit perdre la vie, en 1891. Il souleva une réprobation générale dans tout le pays. Le dernier fut celui de Shimonoseki : les négociations du traité de paix entre le Céleste-Empire et le Japon suivaient leur cours quand le vieux plénipotentiaire chinois Li-Hung-Chang reçut dans la joue une balle que lui avait envoyée un sujet du Mikado. Par cette pistoletade, ledit sujet montrait son mécontentement du tour que venaient de prendre les controverses diplomatiques. Cela se passa le 24 mars 1895.

Quoique la population de ce pays soit restée, au fond du cœur, xénophobe, un Européen peut

1. Le *Dupleix* avait pris part, en 1864, au bombardement de Shimonoseki.

maintenant voyager sans armes et sans gardes du nord au sud des îles nippones. C'est plus que n'en peuvent faire les Japonais en France, puisque, au début de 1908, un marin japonais était poignardé, sur un quai de Marseille, par l'un de ces féroces malfaiteurs qui pullulent chez nous.

Ne pourrait-on point voir, dans cette rapide évolution du caractère japonais, la preuve que la cruauté n'était point dans ces insulaires une particularité raciale, mais la conséquence d'un état social encore primitif ?

Au cours des sérieux troubles qui survinrent à Tokio au moment de la signature du traité de Portsmouth (1906), je pus, seul et sans armes, traverser tous les quartiers de cette immense capitale. Les émeutiers se bornèrent à incendier plusieurs églises chrétiennes et à cribler de pierres, devant Hibya Park, un financier américain, M. Harriman, qui, à ce moment-là, s'agitait à Tokio de manière assez incongrue. Mais ce qu'il faut retenir, c'est qu'à un instant très grave, où la nation ulcérée et saignante se sentait déçue dans ses convoitises et croyait à la complicité générale de toutes les puissances occidentales, aucun acte de violence véritable ne fut commis sur un seul Européen.

*
* *

Les étrangers qui parcouraient le Japon, il y a un peu plus de trente ans, devaient forcément avoir

l'impression qu'ils se trouvaient parmi un peuple extrêmement cruel. Alors, la jurisprudence japonaise ordonnait qu'aucun inculpé ne pût être condamné, même si sa culpabilité paraissait évidente et prouvée, à moins qu'il n'eût lui-même fait confession de son crime[1]. Pour obtenir des accusés l'indispensable aveu, l'usage de la torture était permanent. D'abominables scènes se déroulaient ainsi en public. De simples suspicions, des apparences légères, justifiaient l'intervention du bourreau. Des écrivains étrangers ont raconté comment la vue des atroces procédés employés par les tortionnaires leur ont arraché des larmes, cependant que la foule des spectateurs japonais restait impassible. Townsend Harris, qui fut ministre plénipotentiaire des États-Unis au Japon de 1856 à 1858, narre de quelle manière épouvantable la crucifixion était pratiquée. Le prétendu criminel était attaché à une croix; ses bras et ses jambes étaient écartés aussi largement que possible, et le bourreau enfonçait dans ce corps pantelant, tout en évitant habilement les organes vitaux, de longs et minces épieux. Des patients robustes continuaient à respirer jusqu'à ce que la onzième pique les eût traversés de part en part.

Le 15 avril 1875, un éminent et courageux Français, Boissonade de Fontarabie, engagé par le

1. Et c'est ainsi qu'en dispose, encore aujourd'hui, la loi chinoise.

gouvernement japonais comme conseiller de jurisprudence, élaborait, dans un des bureaux attenant aux tribunaux, un projet de réforme des lois japonaises, quand il perçut, provenant d'une pièce voisine, des râles étouffés et des lamentations. Il parvint jusqu'à un endroit où un malheureux gisait écrasé sous le poids d'une énorme pile de pierres. C'était ainsi que la question était appliquée à cet accusé. Boissonade, indigné, signifia au gouvernement japonais qu'il donnerait sa démission si ces odieuses pratiques n'étaient pas bientôt supprimées. Il lui fallut des mois d'insistance pour obtenir, des autorités japonaises, une réponse. L'usage de la torture venait précisément d'être réaffirmé par l'arrêté du 25 août 1874. La torture paraissait aux Japonais un moyen d'investigation si normal que des statisticiens spéciaux étaient chargés de relater mensuellement les opérations des bourreaux. Enfin, Boissonade parvint à représenter à quelques-uns des rénovateurs du Japon que la conservation de cette coutume barbare empêcherait le Japon de revendiquer bientôt une place parmi les grandes puissances civilisées, et le 16 juin 1876 la torture était définitivement abolie.

Il nous semble inouï, à nous Européens du xxe siècle, qu'une nation capable d'accomplir par ailleurs tant d'œuvres merveilleuses ait pu maintenir jusqu'en 1876 des pratiques aussi odieuses. Mais, souvenons-nous toutefois que les Japonais de

1876 étaient seulement en retard sur nous-mêmes. Ils accomplissaient, après nous, une réforme que nous avions eu nous-mêmes à décider. Il n'y a point des milliers, ni même des centaines d'années que les Européens ont cessé d'infliger des supplices aux criminels ou aux gens suspectés d'être des criminels. Qui, de nos jours, peut lire sans frissonner le récit des horreurs de l'Inquisition ? Il n'y a point si longtemps que l'Europe grillait sur des bûchers ses sorciers et ses sorcières. La torture n'a été abolie en France qu'en 1780, c'est-à-dire quatre-vingt-seize années seulement avant de l'être au Japon. Il est vrai que nous la supprimâmes de notre propre mouvement et par suite d'une évolution naturelle de nos mœurs, tandis qu'elle existerait sans doute encore chez les Japonais si ces insulaires étaient restés eux-mêmes, s'ils n'avaient point été amenés à s'adoucir en adoptant les mœurs des Européens. Mais c'est précisément là que gît l'intérêt des problèmes que nous essayons d'élucider.

Admettons cette vérité fondamentale : Aucune des actions accomplies par les Japonais du xxe siècle, aucune des attitudes qu'ils assument maintenant ne pourrait l'être de la même manière s'ils n'avaient jamais pris contact avec les Européens. Poussés par une sorte d'instinct de conservation nationale, ils ont imité tous les procédés des blancs. La question est désormais de savoir si

la pratique assidue de mœurs qui ne sont pas les leurs transforme ou transformera leur mentalité héréditaire. En supprimant la torture, ont-ils cessé d'être capables de torturer ?

Mais nous-mêmes ?

En Russie, en plein xxe siècle, les prisonniers politiques sont fréquemment martyrisés par leurs geôliers. En France, il y a très peu de temps, les agents « passaient à tabac », dans les postes, les délinquants.

On lit présentement dans les gazettes comment, de nos jours encore, dans les prisons anglaises, on fustige certains malfaiteurs incorrigibles que les châtiments ordinaires n'amendent point. L'expérience a prouvé que ces rôdeurs lâches et féroces, appelés *hooligans* en Angleterre et apaches en France, s'inquiètent assez peu d'être incarcérés. Mais que, chaque matin, sur leur râble dénudé sifflent régulièrement les lanières vengeresses brandies par un geôlier robuste, et ces coquins meurtris et penauds n'ont plus qu'une préoccupation quand ils sortent de prison : celle de n'y plus revenir. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'en 1908 la presse française a commenté, non seulement sans indignation, mais plutôt approbatrice, ce système de châtiments corporels appliqué dans les pénitenciers anglais. L'Europe elle-même est donc obligée de convenir que, dans la vieille pharmacopée du moyen âge, il y avait certaines drogues

qui, de nos jours, guérissent encore, pourvu qu'elles soient administrées à la dose convenable. La flagellation d'un opiniâtre scélérat, c'est la dose convenable de la torture.

L'un des faits contemporains qu'on a cités le plus souvent pour démontrer que les Japonais sont des êtres instinctivement cruels, c'est le sac de Port-Arthur, qui suivit la prise de cette forteresse, en 1894, lors de la guerre contre la Chine. De nombreux témoins étrangers, et notamment le colonel Cockerill (messages au *New-York Herald*, novembre et décembre 1894), ont raconté avec indignation les actes de sauvagerie commis par les Japonais au moment de leur entrée dans la place qu'ils venaient d'enlever aux Célestes. Toutes les maisons furent pillées ; environ trois mille Chinois non combattants furent massacrés. Les Japonais, dans leur frénésie sanglante, n'épargnèrent ni les femmes ni les enfants, et beaucoup de cadavres subirent d'odieuses mutilations.

M. Jukichi Inouyé, dans son histoire de la guerre sino-japonaise, s'efforce d'excuser ses compatriotes. Il prétend que les troupes du mikado avaient été exaspérées, la veille même de la prise de la ville, en découvrant, accrochées à un arbre, les têtes de trois fantassins nippons qui avaient été capturés par les Chinois.

Il est certain que des troupes, quand l'esprit de vengeance les anime, quand elles veulent châtier

un ennemi qu'elles jugent au-dessous d'elles et entièrement méprisable, ces troupes, qu'elles soient blanches ou jaunes, deviennent vite sanguinaires et impitoyables. Les Russes, dans l'Asie centrale ou à Blagovestchenk ; les Français, au Tonkin et au Maroc ; les alliés, pendant la campagne des Boxers, ont quelquefois exercé de terribles représailles, au nom de la justice, ou plutôt au nom de leur fureur. La pitié s'épanouit dans moins de cœurs qu'on ne croirait. La plupart des hommes sont méchants. Oui, l'homme ordinaire, quand aucune responsabilité ne pèse sur lui, quand il ne craint nulle réprobation, nul châtiment, redevient vite la bête féroce des temps préhistoriques. Si, par surcroît, cet homme se sent encouragé par l'opinion et par l'exemple de ses propres camarades, s'il appartient à une collectivité dont chaque membre étale sans pudeur sa propre bestialité, alors il n'est plus qu'un monstre lubrique et malfaisant.

De tous les meurtres politiques commis par des Japonais, celui de la reine de Corée, en octobre 1895, eut un retentissement particulier. Ce n'était plus l'assassinat isolé, résultant des méditations enfiévrées d'un fanatique solitaire. C'était un crime d'Etat, commis par une bande d'aventuriers japonais auxquels des soldats japonais prêtaient main-forte. Et, ces soldats, ils étaient commandés par des officiers du vicomte Miouragoro, le nouveau ministre du Japon à Séoul. Tout, d'ailleurs, dé-

montra plus tard que ce drame n'avait pas été préparé à l'insu du cabinet de Tokio. La reine, ses quatre dames d'honneur, plusieurs de ses ministres et un grand nombre de ses serviteurs furent nuitamment fusillés et hachés à coups de sabre. Leurs cadavres jetés par la fenêtre furent imprégnés de pétrole et les assassins les brûlèrent pour les rendre méconnaissables.

Voilà ce qu'il en coûtait à la malheureuse reine d'avoir paru favoriser l'influence russe à Séoul. Mais, même dans cet abominable forfait, il est impossible de trouver la preuve que les Japonais sont des êtres sanguinaires. Pour eux, le salut du Japon est la loi suprême ; pour eux, rien n'a d'importance, sinon la grandeur de leur propre pays. Tout ce qui contrecarre les destinées du Japon doit être impitoyablement détruit. Il ne faut point s'attendre à voir jamais des Japonais se laisser entraver par des scrupules, par des considérations sentimentales quand la destinée de leur pays est en jeu. Souvenons-nous aussi que le Japon n'avait cessé, pendant des siècles, d'aspirer à la domination de la Corée. Une reine perfide, une cour qui pactisait avec les Moscovites ne pouvaient plus longtemps subsister. Ce crime national, tout comme les attentats isolés dont nous avons parlé plus haut, était la sinistre manifestation d'énergies trop véhémentes, de fureurs et de déceptions trop difficiles à contenir, plutôt que d'une férocité native.

CHAPITRE VIII

Les assassinats politiques et l'apothéose des assassins.

L'histoire féodale du Japon avait été une tragédie ininterrompue, un conte d'horreurs, un perpétuel massacre; on n'y parle que d'atroces vengeances assouvies, de daïmios poignardés, de princes empoisonnés, de gens crucifiés et lacérés, de têtes coupées et de ventres ouverts. Avant la révolution de 1868, pour les Japonais, c'était ainsi qu'on discutait la politique. Ces mœurs énergiques ne pouvaient pas disparaître d'un seul coup.

Quand commença la modernisation de ce pays, pendant que des patriotes irascibles, vindicatifs et frénétiques s'appliquaient à pourfendre, à l'improviste et par derrière, des étrangers désarmés, d'autres patriotes irascibles, vindicatifs et frénétiques, mettaient à mort des ministres suspectés de pactiser avec les puissances européennes et de trahir

le Japon. Ces assassins en usaient ainsi, non point parce qu'ils voyaient rouge et que des hallucinations sanglantes, des impulsions irrésistibles, les poussaient au meurtre ; ils ne se ruaient point à la tuerie comme des bêtes féroces, mais par dévouement à la chose publique et après un raisonnement prolongé. Ils étaient prêts à se suicider aussitôt qu'ils auraient procédé à l'exécution qui leur avait paru opportune. Ils avaient résolu de débarrasser leur pays de certains félons qui préparaient sa perte et voulaient l'inféoder aux hommes blancs. En 1861, le premier ministre Ii signait le traité de commerce avec Townsend Harris, représentant des États-Unis. C'était, au regard des patriotes, un traître. Il fut poignardé. En 1864, Sakuma Sbozan avait osé soutenir cette thèse que certains ports devraient être ouverts au commerce européen. Une telle scélératesse fit qu'il tomba sous la lame des sauveurs de la patrie !

Le 8 novembre 1869, le ministre de la Guerre Omura était tué avec cinq de ses officiers d'ordonnance. Le 14 janvier 1872, Iwakura était mis à mort par des patriotes fanatiques, parce qu'il s'opposait à ce que le Japon se ruinât, en entreprenant une guerre prématurée pour s'assurer la domination de la Corée.

Un autre homme d'État, Arinori Mori, avait, dès 1870, soutenu cette idée que le port du sabre devrait être interdit à tous les sujets japonais ; plus

tard, devenu ministre de l'Instruction publique, il s'était comporté avec un peu trop de désinvolture à l'égard des dieux de la mythologie japonaise. C'était décidément un ennemi des traditions nationales. Un coup de poignard mettait fin à sa carrière.

La même année, un réformateur libéral, Itagaki, succombait, puis c'était le tour du ministre Okuma, qui tombait la jambe droite broyée par une bombe.

Le meurtre d'Iwakura Tomoni, en 1873, et celui d'Okubo, en 1878, eurent exactement la même signification : Protestation contre la transformation du pays.

Le 28 juillet 1895, le marquis Ito, premier ministre, était à son tour assailli par des fanatiques, et il ne se soustrayait qu'à grand'peine à leurs coups.

Ce n'étaient point des êtres féroces, ceux qui commettaient tous ces crimes; l'envie de voir couler du sang ne les avait pas affolés; non, c'étaient des politiciens égarés, des esprits étroits, retardataires, incapables de rien comprendre aux décisives transformations qui s'imposaient à leur pays. C'étaient des hommes trop attachés au passé, aux traditions, c'étaient des patriotes dont les convictions étaient trop ardentes et les énergies trop impétueuses. Nul scepticisme n'avait encore atténué les ardeurs farouches de leur âme féodale. Mais, à mesure que la civilisation occidentale s'est

8

développée et propagée dans le pays, ces crimes politiques sont devenus de plus en plus rares. Je ne sache point qu'aucun assassinat de cette sorte ait été perpétré au Japon depuis le commencement du xxe siècle.

Après tout, est-ce seulement au Japon que des crimes politiques ont été fréquemment commis ? En Europe même, des peuples dont la rénovation s'est produite à peu près dans le même temps où le Japon s'initiait à la civilisation occidentale ont montré la même énergie farouche, la même disposition à l'homicide toutes les fois qu'il s'est agi pour eux de trancher certaines controverses politiques.

L'assassinat du dictateur Stambouloff en Bulgarie (j'ai vu la place où il fut sabré en pleine rue), le meurtre du roi et de la reine de Serbie, dans leur konak de Belgrade (j'ai vu les traces de leur sang sur le parquet du palais) et, d'une manière générale, les coups de main commis à chaque instant par les insurgés en Macédoine sont des épisodes qui rappellent singulièrement l'histoire japonaise de 1868 à 1895.

En Bulgarie, après Stambouloff, Petkoff, l'un de ses disciples et son continuateur à la tête du gouvernement, fut lui aussi mis à mort sur la voie publique. Le dernier crime politique qui ensanglanta Sofia ne fut-il pas particulièrement pathétique ? Le brave Boris Sarafoff, le héros de tant de

combats livrés aux Turcs pendant l'insurrection macédonienne, ne fut-il pas, ainsi que son lieutenant Garvanoff, tué par un exalté du nom de Panitza ? Celui-ci soupçonnait Sarafoff et Garvanoff de n'être plus aussi enthousiastes qu'autrefois pour la cause macédonienne et de s'être ralliés aux idées opportunistes du prince Ferdinand. A la sortie d'un dîner, il fit feu sur eux, à bout portant. Ce forfait stupide, commis en 1907 par un monomane du patriotisme, n'eût-il pas pu se dérouler aussi bien à Tokio, vers 1880 ?

* * *

Toujours plus prêts que nous à l'homicide ; toujours disposés à faire bon marché de l'existence d'autrui et aussi de leur propre existence, les Japonais, — tout ce que nous avons exposé plus haut le démontre, — bien loin d'abhorrer le crime politique, y voient une action héroïque qui, dans certains cas, peut valoir à son auteur une impérissable gloire. Quand les clauses du traité de Portsmouth furent connues du peuple japonais, nous observâmes à Tokio une terrible explosion de fureur. Exaspérés par une déception inouïe, presque tous les citoyens eurent un accès de folie homicide. On sait que la capitale fut parcourue par des bandes d'hommes armés qui avaient dessein de massacrer les membres du cabinet. Plusieurs de ces énergumènes furent tués par la police dans les locaux

mêmes du ministère des affaires étrangères. Ceux-là, s'ils avaient réussi à sabrer le comte Katsura, n'eussent point été considérés par la masse de la population comme de vulgaires malfaiteurs; au contraire, parce qu'ils eussent assouvi le ressentiment des patriotes, leur mémoire eût été honorée comme celle de héros nationaux[1].

Ne fut-il point glorifié et pour ainsi dire déifié, ce Nishino Buntaro qui, en 1889, le jour même de la proclamation de la constitution, assassina le vicomte Mori, ministre de l'Instruction publique? Buntaro succomba dans la bagarre qui suivit son forfait, mais son nom devint immédiatement célèbre dans le pays tout entier; sa tombe fut couverte de fleurs et la piété populaire y brûla de l'encens; elle devint un lieu de pèlerinage où des patriotes placèrent des inscriptions, des poèmes, des éloges lyriques. L'homme qui avait essayé de tuer le comte Okuma et qui n'avait réussi qu'à l'estropier, fut exalté presque autant que Buntaro. Ces manifestations eurent un caractère si persistant et si subversif qu'en 1891 le gouvernement sentit la nécessité de promulguer une ordonnance interdisant que des honneurs posthumes fussent ainsi rendus à des assassins. Mais cette ordonnance resta lettre-morte et, de nos jours encore, la piété japonaise exalte le souvenir des patriotes qui,

1. Voir *La Folie de Septembre*, p. 193.

sans un intérêt personnel, se sont sacrifiés à leur foi[1].

A Tokio, dans le faubourg de Takanawa, au petit cimetière où reposent les 47 ronins, viennent chaque année par centaines de mille s'émouvoir les dévots de ces traditions qui vibrent comme un éternel cliquetis de sabres dans le cœur de tous les Nippons. Le culte du loyalisme et du dévouement, le culte de la fidélité envers un chef, le culte de l'énergie, de la haine et de la vengeance, c'est devant la tombe des 47 ronins qu'il trouve sa

1. Ce sentiment est resté si tenace, qu'en 1907, la *Rekishi danwa kwai* (Société des récits historiques) a entrepris une bizarre enquête. Soit aux vétérans de la politique qui ont naguère eu la chance de ne point succomber quand les coups des assassins les accablaient, soit aux parents des hommes d'Etat qui périrent sous le poignard ou le sabre des conservateurs fanatiques, elle a demandé si les auteurs de ces forfaits n'avaient point été guidés par un motif noble, et si, par conséquent, leurs crimes ne devraient point être, jusqu'à un certain point, considérés comme excusables. « Celui qui a voulu vous assassiner a-t-il, par cela, démérité de la patrie ? » Le comte Okuma qui a perdu une jambe dans l'une de ces bagarres sanglantes a chevaleresquement répondu à cette question que l'homme dont la bombe avait failli l'anéantir avait certainement une âme élevée, l'âme d'un vrai *bushi*. Les familles de l'ancien ministre Okubo et du comte Mori n'avaient pas encore fait connaître leur opinion sur les meurtriers de ces fondateurs du Japon moderne quand les journaux les plus importants de Tokio ont blâmé la *Rekishi danwa kwai* et empêché la continuation de son enquête. La classe dirigeante sent trop le danger qu'il y aurait, encore aujourd'hui, à établir qu'un assassinat politique peut être un acte admirable.

plus touchante expression. C'est au cimetière de Takanawa que nous voudrions donner rendez-vous aux persifleurs, à ceux qui remplacent les raisonnements par des sarcasmes et qui s'obstinent encore à ne point reconnaître ces vertus nationales de Japonais, vertus que les mémorables exploits de 1904 et de 1905 ont pourtant rendues évidentes. Vous connaissez l'histoire des 47 ronins. Vous savez comment ces 47 hommes d'armes parvinrent à venger leur maître, Asano, seigneur d'Ako. Celui-ci, en avril 1701, avait été condamné à commettre le *Hara-kiri* pour avoir frappé un influent courtisan du nom de Kira dont il n'avait pas pu supporter l'insolence. Les 47 fidèles d'Asano, déjouant toutes les surveillances et recourant à des stratagèmes inouïs, parvenaient, le 30 janvier 1703, à surprendre la maison de Kira et à couper la tête du félon. A cette nouvelle, l'aristocratie de Tokio s'émerveilla et quand, suivant l'inflexible loi, les 47 héros reçurent l'ordre d'expier leur crime en s'ouvrant le ventre, les daïmios les plus illustres voulurent les assister à l'instant de leur trépas. Ils furent enterrés au temple de Sengakuji, à Takanawa, là où reposait déjà Asano. Or, depuis 205 années, l'encens, dont les spirales bleues tremblotent comme de légers fantômes dans l'atmosphère humide du cimetière, n'a jamais un seul instant cessé de fumer sur les 47 pierres tombales qui recouvrent les vengeurs d'Asano. Depuis 205 années, des fleurs

fraiches y sont chaque jour apportées par des fidèles qui viennent méditer longuement sur une terre imbibée d'un sang héroïque; chacun des mausolées que forment de petits monolithes non taillés, est couvert d'inscriptions, de cartes de visite, de poèmes et d'*ex voto*. Je suis allé trois fois à Sengakuji, et trois fois j'y ai vu des hommes graves, des étudiants au visage pâle, des enfants et des vieillards déposer sur les tombes des gages de leur foi et de leur enthousiasme. Que les locomotives sifflent, que les cornes des steamers en partance pour l'Amérique beuglent au lointain, que la spéculation fasse rage aux banques de Ginza, que le modernisme emplisse la capitale de chapeaux ronds et de jaquettes étriquées, toutes ces apparences, tous ces simulacres ont laissé jusqu'à présent intacte l'âme véhémente et héroïque du nouveau Japon, et rien n'altérera cette âme pure et dure comme une lame d'acier, tant que monteront, vers le ciel nippon, les volutes de l'encens de Takanawa.

*
* *

Ces insulaires sont peu portés à la méditation métaphysique, ou, dans l'action, aux hésitations pathétiques d'un Hamlet. Ils ont des idées courtes, mais fortes. C'est un peuple de néophytes, il manque de ce scepticisme par quoi se tempèrent, dans

nos vieilles communautés européennes, tant de velléités excessives.

Les Japonais admettent plus volontiers que nous l'idée de donner la mort ou de la recevoir ; mais ils tuent pour servir une cause et non pour le plaisir de tuer. Vous dites que leur théâtre est une boucherie, que leurs acteurs jouent en dévidant des entrailles et en piétinant dans le sang. C'est vrai. Ils sont vraiment effrayants ces drames historiques où apparaissent les légendes, les épopées, les exploits inouïs qu'accomplirent, tout en forgeant l'âme nationale, les guerriers des grands clans. Mais les Japonais du xxe siècle, quand ils se pressent si nombreux à ces spectacles d'épouvante et de carnage, obéissent moins à un instinct sanguinaire qu'ils ne sacrifient au *culte des héros*.

Si les Japonais sont cruels, qui eût pu le savoir mieux que ces milliers de Russes tombés en leur pouvoir et amenés en captivité au Japon ? Ces soldats chrétiens, pendant les batailles et après les batailles, eussent pu certainement faire, à ce sujet, de nombreuses et frappantes remarques ; ils eussent tôt ou tard proféré des plaintes et ces plaintes eussent été recueillies par l'homme qui se fit constamment leur interprète auprès du gouvernement japonais, M. de Lucy Fossarieu. Ce consul français était officiellement chargé de leurs intérêts et il est juste d'attester ici qu'il s'efforça d'améliorer leur sort, avec un dévouement admirable. Or, il

m'a déclaré formellement que jamais, à sa connaissance, aucun des Russes dont il eut, au Japon, la protection ne s'était plaint d'avoir été traité avec cruauté par les vainqueurs. Ce sont là des faits précis, plus probants, à mon sens, que certains réquisitoires. On nous dira que si le peuple japonais s'est conduit avec humanité, en cette circonstance, c'est que son élite l'y a obligé et que, si son élite l'y a obligé, c'est qu'elle avait compris la nécessité, pour le Japon, de paraître se conformer en tous points aux lois morales qui régissent les rapports des grandes nations à la guerre comme en temps de paix. J'attache moi-même une certaine valeur à ce dernier raisonnement. Toutefois, on admettra volontiers que si la masse du peuple et la masse des soldats japonais eussent été, en 1904 et en 1905, composées d'hommes féroces, il eût été bien difficile à la police et aux officiers d'empêcher de se produire au moins quelques cas isolés de cruauté. Or, ces cas isolés n'ont été signalés par personne.

Rien, en fin de compte, ne nous autorise à dire que les Japonais soient plus sanguinaires que ne le sont les Européens.

Et je conclus sans hésiter :

Les Japonais ne sont pas plus cruels que nous ne le sommes.

CHAPITRE IX

Le tempérament frénétique.

Je questionnais, sur la psychologie des Japonais, le comte Okuma qui voulait bien me recevoir dans sa belle résidence de Waseda. Il me répondit : « Les Japonais ne sont pas cruels, mais ils sont turbulents, vindicatifs, irascibles. »

Je crois que le vieil homme d'Etat parlait sincèrement et avec sagesse. Dans leur état normal, les Japonais paraissent dociles et mièvres ; ils n'agissent guère, en politique, que quand une passion les enflamme. Il leur faut, pour les déterminer à sortir de leur souriante indifférence, une exaltation due à un concours de circonstances particulières. Mais, si une idée fixe collective s'empare de la nation ou d'une partie de la nation, des événements terribles sont à redouter. Les Japonais ont le tempérament frénétique, et on a justement comparé leurs explosions subites aux éruptions volcaniques qui surviennent tout à coup, après de

longues périodes pendant lesquelles la matière avait paru endormie.

***

Un subtil et profond observateur des mœurs japonaises, M. Sydney L. Gunick, missionnaire américain, a écrit :

« Le courage des Japonais se manifeste d'une manière très particulière. En tout cas, il semble différer beaucoup de celui des Anglo-Saxons. Un Japonais semble perdre toute domination de soi-même quand vient le moment suprême. Il se jette dans la mêlée avec une passion frénétique, une intrépide furie, qui a toutes les apparences de la folie. »

M. Sydney L. Gunick a raison quand il parle de la passion frénétique des Japonais ; il se trompe quand il semble croire que cette passion les affole et les rend incapables de se dominer. Nous touchons ici au grand mystère de l'âme japonaise. Les Japonais sont frénétiques et même ils ne semblent guère capables d'agir politiquement que sous l'empire d'une certaine frénésie, mais alors ils restent toujours maîtres de leurs impulsions, de leurs réflexes. A la guerre, on les a vus aussi calmes, disciplinés et impassibles dans la défensive qu'ils sont impétueux dans l'offensive.

Irascibles, vindicatifs, frénétiques ! Voilà des caractéristiques qui expliquent suffisamment la

longue série des attentats politiques dont je parlais plus haut.

Quoi que ce peuple fasse, il le fait avec une sorte de fougue et d'exorbitance; il le fait avec outrance, avec rage, avec frénésie. Le Japonais est naturellement frénétique, comme l'Anglais est flegmatique. Et il met de la frénésie dans des actions, dans des idées qui semblent tout d'abord ne pouvoir exister que grâce à des qualités absolument contraires à la frénésie.

S'agit-il de dissimuler? Le Japonais dissimule avec frénésie et va jusqu'à éviter de donner son avis sur la couleur du ciel, sur la probabilité de la pluie ou sur le retard d'une pendule. Pour être plus sûr d'atteindre son but, il le dépasse : tous les Européens qui ont été en contact avec les autorités militaires et navales japonaises pendant la guerre de Mandchourie les ont vu s'entourer, à leur égard, d'un luxe de précautions qui est allé parfois jusqu'au burlesque.

Le Japonais croit-il nécessaire de feindre? Alors, il feint, il ment imperturbablement; il joue la comédie comme un acteur sur la scène; il se donne énormément de mal pour arriver à un très petit résultat. Juge-t-il qu'il est séant, en une circonstance émouvante, de montrer du calme? Il devient un roc; il maîtrise ses émotions bien qu'elles soient tout aussi intenses et plus intenses que les nôtres; il se mate, il se dompte; il maîtrise fré-

nétiquement ses frénésies; il sourit quand il a envie de crier ou de mordre ; il s'impose furieusement d'être imperturbable.

Quand il est doux, le Japonais est excessivement doux ; alors il se promène sous l'ombrage des grands parcs ; il sourit béatement en contemplant les cerisiers en fleurs ; il s'attendrit, et, tout en regardant tournoyer les poissons rouges dans les étangs verts, il fait des vers.

Quand ils obéissaient à leur vieille étiquette, les Japonais étaient fabuleusement, merveilleusement polis. Mais ceux d'entre eux qui adoptent les mœurs européennes passent brusquement des raffinements les plus excessifs à la rudesse la plus choquante. Il y a des exceptions, mais elles sont peu nombreuses.

Quand le pays était divisé en provinces, le Japonais était le conspirateur-type, le partisan-né et se ruait frénétiquement à la guerre civile. La restauration et les persécutions étrangères ayant fait des îles nippones une patrie, le Japonais est devenu patriote avec frénésie.

Appliquant leur « frénésie » à l'observation des armées étrangères, puis à l'organisation de leur propre armée, les Japonais se donnèrent l'armée la mieux ordonnée et la mieux disciplinée de l'univers.

Pendant la guerre, les Japonais, en quittant les îles natales, avaient tous, d'avance, fait le sacri-

fice de leur vie; beaucoup avaient à l'avance fait pratiquer sur leur personne les rites funéraires. Ils étaient possédés d'une idée fixe : vaincre, vaincre, vaincre! Chaque combattant était une sorte de possédé qui n'obéissait plus à sa volonté, mais à une obsession, à une monomanie, à la frénésie nationale. Les assauts enragés sur les collines de Port-Arthur, les attaques furieuses de Liao-Yang, les poussées épouvantables contre les retranchements de Moukden eussent-ils pu être entrepris par d'autres troupes que ces troupes forcenées?

Et, pendant qu'en Mandchourie, l'armée accomplissait ses frénétiques prouesses, la nation japonaise avait une crise de raison : les parlementaires, naguère si agités, supportaient sans mot dire, d'être tenus à l'écart, dans l'ignorance des affaires publiques. La presse, traitée avec une espèce de mépris systématique par le gouvernement et les autorités militaires, acceptait, sans se plaindre, leurs rebuffades. Dans ce temps-là, politiciens et journalistes avaient décidé d'être raisonnables et par conséquent ils ne pouvaient pas l'être autrement qu'avec frénésie. Ils attendaient.

Il est vrai que ce que le Japon attendait était énorme.

Le peuple japonais a une volonté frénétique et irraisonnée d'enfant turbulent et tapageur. Il croit

que certaines choses seront, simplement parce qu'il daigne désirer qu'elles soient. Toute déception, toute déconvenue le met en furie. Jamais tyran ne fut aussi aveuglément autoritaire que la populace nippone[1]. Ce peuple avait décrété qu'il recevrait une indemnité, donc il était certain qu'il en recevrait une.

Le Japon tout entier était devenu frénétiquement cupide. Comment la Russie pourrait-elle avoir l'impertinence de résister aux désirs du Japon? Envisager cette éventualité c'eût été attenter à la dignité de l'empire. Chacun tenait pour assuré qu'à l'issue de la guerre, un flot d'or coulerait sur le pays. Les citoyens seraient récompensés de leurs sacrifices par une aisance, une prospérité inconnues jusqu'alors. Quand ils connurent les conditions du traité de Portsmouth, les Japonais refusèrent tout d'abord d'admettre qu'elles pussent être véridiques : ils crurent à une erreur, à une mystification : ils restèrent, pendant plusieurs jours, abasourdis, assommés, hébétés. Puis, soudain, le bon sens et la raison chavirèrent, sombrèrent dans un tourbillon de folie. La frénésie nationale, qui avait été pendant toute la guerre canalisée en faveur de l'ordre, de la discipline, du

1. A condition, toutefois, qu'au préalable, une sorte d'obsession, de monomanie *collective*, d'aspiration nationale, lui ait été suggérée par l'élite politique du pays et par les journaux. Cette idée est développée dans le chapitre VII du livre III.

sacrifice, de la vaillance, du renoncement, la frénésie nationale brisa ses freins et s'emporta : le Parlement se leva ; la presse s'était souvenue qu'elle était libre pour vomir les pires injures sur les ministres et les conseillers impériaux. Le 5 septembre, la ville était en démence. La même frénésie qui avait animé les héros de Port-Arthur et de Moukden animait les incendiaires et les meurtriers de Tokio.

*
* *

Les idées, les projets, les ambitions des Japonais sont généralement remarquables par leur exagération. Leur mission est de régénérer l'Asie. Leur pays, parce qu'il est placé entre l'Amérique et la Chine, va devenir le centre du monde.

Pendant la guerre de Mandchourie, certains intellectuels japonais parlaient de prendre non seulement Vladivostock et Kharbin, mais de franchir le lac Baïkal et de ne s'arrêter qu'au pied des monts Oural. Quelques-uns espéraient même que l'armée du Mikado arriverait jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Convertis au christianisme, des Japonais rêvent de fonder une nouvelle religion qui sauvera le monde.

Dans les Universités, beaucoup d'étudiants travaillent avec un tel acharnement qu'ils se surmènent et tombent malades. D'autres, systémati-

quement, ne font rien et deviennent des *soshi*, des fiers à bras. Dans la même famille, il y a des laborieux qui poussent l'application jusqu'à la manie et des flâneurs incorrigibles. Voilà pourquoi quand un Japonais s'élève à une haute situation, il faut que le produit de ses efforts entretienne toute une séquelle de parents pauvres, de bohêmes, de familiers faméliques. Le travailleur frénétique est exploité sans vergogne par des gens qui poussent jusqu'à la frénésie le parti pris de ne rien faire.

Exagérés en tout, excessifs dans l'éloge comme dans le blâme, les Japonais sont sujets à de grands engouements et à de grands découragements. S'ils sont enthousiasmés, ils accompliront des efforts inouïs. Des succès persistants ne peuvent que les enflammer et les rendre, par cela, plus capables de triompher encore. Mais ils n'auraient peut-être pas, devant la mauvaise fortune, tout le sang-froid, tout le stoïcisme qui conviendraient : alors leur tempérament frénétique les précipiterait peut-être dans le désordre et l'indiscipline[1].

1. Lire *La Folie de Septembre*, p. 193.

CHAPITRE X

Facteurs historiques : Le Japon était une grande nation militaire depuis plusieurs siècles.

Avant 1868, on pourrait presque dire avant 1904. date des premières batailles de Mandchourie. les Européens (sauf de rares et très admirables exceptions) croyaient que les Japonais étaient d'adroits sauvages. des asiatiques luxurieux et mièvres, de gentils représentants de ces races que leur veulerie destine à être exploitées par les races fortes. Quelquefois cependant, devant leurs bronzes, devant leurs laques, devant leurs peintures et leurs estampes, le monde blanc pressentait en eux un particulier génie. et il s'étonnait de leurs facultés artistiques. La trempe de leurs vieux sabres interloquait aussi et on s'émerveillait que, bien maniés. ces morceaux d'acier pussent faire d'un homme deux morceaux d'homme. Pourquoi donc cette race, naguère, avait-elle mis tous ses soins à fabriquer d'aussi redoutables lames? Cette question si

simple. il semble que fort peu des Européens, arrivés au Japon avant 1900. aient songé à l'envisager sous tous ses aspects. Bien rares étaient ceux qui reconnaissaient aux Japonais aucune de ces énergiques vertus par quoi les nations acquièrent et conservent la puissance.

Les Français les plus éclairés parlaient des Japonais comme de véritables sauvages. Ainsi Taine, dans sa *Philosophie de l'Art* (1865-1869), écrivait cette phrase stupéfiante : « La plupart de ces cités (les cités grecques) assises et éparses sur les côtes de la Méditerranée, sont entourées de Barbares qui volontiers feraient d'elles leur proie ; le citoyen est obligé d'être sous les armes *comme aujourd'hui l'Européen établi dans la Nouvelle-Zélande ou au Japon.* » Ainsi ce noble esprit, ce maître illustre de la méthode expérimentale croyait pouvoir comparer les Japonais aux indigènes de la Nouvelle-Zélande ! Le grand homme était mal informé !

Un écrivain français, que sa profession eût dû rendre capable d'évaluer certains potentiels ; oui, de faire le calcul de résistance des matériaux formant une nation, cet écrivain, après avoir regardé vivre les Japonais, affirmait qu'ils étaient « petits. vieillots, ratatinés ». Selon lui, le Japon était « à bout de sang et à bout de sève ». Et il estimait que ce pays allait bientôt finir « dans le grotesque et la bouffonnerie pitoyable, au contact des nouveautés d'Occident ».

Et pourtant, le Japon était une grande puissance militaire depuis plusieurs siècles. Les premiers Européens qui eussent débarqué au Japon, les Portugais (1542), ne s'étaient point imaginés alors que ces insulaires avaient déjà accompli une œuvre mémorable quand ils avaient anéanti, au XIIIe siècle, les flottes mongoles de Kublai-Khan. Les Tartares étendaient leur domination jusqu'en Europe, mais leurs invincibles armadas étaient destinées à succomber à la fureur des Nippons et à l'hostilité des flots de Tsoushima, où, 630 années plus tard, les escadres de Rodjeswensky s'engouffreraient à leur tour.

Avant 1904 vous considériez encore les Japonais comme un peuple de vaniteux sauvages, dont le seul tort après tout était de se rendre burlesques en s'obstinant à parodier les institutions militaires européennes. Vous ignoriez alors qu'au XVIe siècle avait existé ce rude génie, Hideyoshi, qui, après avoir entrepris l'unification de la patrie nippone et fait rayonner le prestige du Japon dans toute l'Asie, avait fini par envoyer deux grandes armées de cent mille hommes chacune à la conquête de la Corée. Dans ce temps-là, les armées japonaises n'avaient, évidemment, point encore reçu l'enseignement d'aucun officier européen. Pourtant, pendant la campagne de Corée, elles s'avançaient, précédées d'éclaireurs et d'avant-gardes; elles étaient formées en dix divisions, dans un ordre

parfait; elles observaient une stricte discipline; elles étaient munies de canons et d'arquebuses; une arrière-garde et des postes assuraient leur ligne de retraite; leur organisation, leur armement même n'étaient sans doute point extrêmement inférieurs à ce qu'on eût pu voir dans les troupes européennes du même temps. A cette époque, il existait déjà, au Japon, des écrivains militaires, et il était de bon ton, parmi la jeunesse aristocratique du pays, de ne deviser jamais que de sujets ayant trait à l'art de la guerre. Hideyoshi ne prétendait à rien moins qu'à la domination de la Chine. D'après ses projets, Séoul et le Yalou ne devaient être que des étapes. Ses troupes, contre les contingents alliés des Coréens et des Chinois, soutinrent des batailles épouvantables. En une seule circonstance, à Sochon (1598), les Japonais coupèrent puis essorillèrent 38.700 têtes de Chinois. Salées, les oreilles des vaincus furent envoyées à Kyoto, où l'on peut voir encore aujourd'hui le *mimi-zuka*, le monticule où ces organes furent enterrés.

Un génie allait succéder à un génie. Ieyasu allait prendre le pouvoir, dès la mort de Hideyoshi. Tout d'abord, il voulut réduire les clans encore rebelles. A la seule bataille de Sekigahara, ses soldats victorieux décollèrent quarante mille têtes. Ce grand soldat, ce diplomate accompli, ce patriote averti créa l'administration et la législation qui allaient durer jusqu'à la révolution de 1868. Il fut

le premier de ces Shogun Tokugawa qui surent accomplir un grand prodige : pendant deux siècles et demi, et malgré maintes tentatives, ils empêchèrent qu'aucune nation européenne ne parvînt à intervenir dans les affaires intérieures du Japon ; ils veillèrent jalousement à ce que leur pays ne devînt pas une colonie espagnole, comme celle des Philippines, ou une colonie anglaise, comme celle des Indes. Car, observez que le Japon, de toutes les nations asiatiques, est la seule, oui, la seule qui ait toujours su conserver intégralement son indépendance. Ne voyez-vous pas là une preuve évidente qu'elle était marquée pour des destinées grandioses ? Les Shogun Tokugawa ont obtenu ce résultat, ils ont sauvegardé la liberté de leur pays grâce à une subtile intuition ; ils ont éconduit le missionnaire et ils se sont méfiés du marchand afin de ne pas voir apparaître derrière eux, pour les protéger, le soldat. Ce n'est point seulement depuis qu'ils se sont outillés et armés à la moderne que les Japonais s'alarment des formes multiples que peut revêtir l'espionnage. Dès le XVIe siècle, à peine les Portugais avaient-ils atterri à l'une de leurs grèves, que les Nippons défendaient aux étrangers — comme des pièces historiques l'établissent — de faire, à proximité de leurs côtes, aucun sondage, d'ébaucher aucun portulan, aucun relevé topographique, aucun croquis. Quelle prudence, quelle sagacité dans ce peuple

insulaire, quelle compréhension de ses propres intérêts, quelle vigilance appliquée à leur défense !

Prenons conscience de cette vérité que le Japon, bien avant d'avoir reçu, à la fin du XIXe siècle, l'enseignement des officiers européens, avait déjà vu naître sur son sol deux talents militaires et politiques de premier ordre. Nous nous étonnons évidemment quand nous entendons comparer les Hideyoshi et les Ieyasu à Napoléon ou à Jules César. Mais cette comparaison n'a pas été faite seulement par des écrivains japonais. Des auteurs européens, comme le grand Lafcadio Hearn, ont osé s'y arrêter. Tout au moins, les deux Shogun furent des Richelieu. Et ces Richelieu asiatiques livrèrent des batailles en comparaison desquelles le siège de La Rochelle ne nous semblerait qu'un jeu d'écoliers.

Oui, bien avant l'arrivée des missions françaises ou allemandes, les Japonais avaient organisé de grandes expéditions militaires. Bien avant le débarquement des premiers explorateurs blancs dans leur pays, ils avaient étendu leur influence jusqu'au Siam et au Cambodge. Un peu plus tard, au début du XVIIe siècle, Ieyasu avait une politique extérieure et une politique coloniale. Il négociait avec Don Rodrigo de Vivero, le gouverneur espagnol des îles Philippines, où, déjà, quinze mille sujets japonais s'étaient fixés, où leur turbulence causait des séditions perpétuelles. Ieyasu ordonnait l'ar-

mement d'un navire, qui allait, aux fins de certaines études, faire une croisière de deux ans dans les possessions espagnoles d'Amérique. Ieyasu se proposait de faciliter aux marchands japonais le voyage du Mexique, dont on vantait les richesses inouïes. Ieyasu avait son service de sûreté générale et, à l'étranger, ses agents, ses espions et ses intermédiaires.

En 1603, sur l'ordre de Ieyasu, l'ingénieur Suminokura Ryoi construisait un bateau, d'un tonnage exceptionnel, pour trafiquer avec l'Annam. J'ai vu, au temple de Kyomizu, à Kyoto, un tableau peint par Kitamura Tchioube et représentant une embarcation qui effectua le voyage du Tonkin, dans un but commercial. Cet ex-voto a été offert au temple de Kyomizu, en 1634 par la maison Sueyoski. Tout cela ne donne-t-il pas à penser ?

En définitive, toutes les qualités que les Japonais ont montrées pendant la guerre de Mandchourie, ces qualités, ils les avaient déjà manifestées bien avant que nos envoyés eussent pris soin d'informer leur intelligence. Ainsi, dans l'histoire des guerres civiles japonaises comme dans celle des expéditions contre la Corée au XVIe siècle, on lit que très fréquemment des héros (les uns sous des déguisements ingénieux, les autres parce qu'ils étaient très habiles à ramper, à se dissimuler dans des replis du terrain) pénétraient jusque dans le camp ennemi, jusque dans les forteresses les mieux

gardées, et examinaient minutieusement les lieux d'une prochaine bataille. Or, si vous vous rappelez les péripéties de la guerre de Mandchourie, vous savez que l'une des grandes supériorités des Japonais sur les Russes, ce fut leur parfaite connaissance des régions où ils opéraient. Et cette connaissance, ils ne la devaient point aux efforts de leur cavalerie, non, mais à ces nombreux piétons qui, sous les habits chinois, parcouraient le pays; ils la devaient à ces agiles officiers d'état-major qui, cheminant la nuit dans le lit des ruisseaux, sous le couvert des bois, finissaient par franchir les avant-postes russes et par tout savoir de ce qui se passait dans nos positions. J'ai vu, de mes yeux, capturer une dizaine de ces espions, de ces guetteurs, de ces explorateurs d'un futur champ de bataille. Pris par les Cosaques, ils ne tentaient rien pour se disculper. Un jour, dans nos lignes de Ta-Chi-Chao, de chevaleresques officiers russes voulurent sauver un de ces braves, car il leur paraissait admirable. S'il avait daigné déclarer avoir emporté son uniforme militaire en quittant le camp japonais; s'il avait ajouté que la malle renfermant cet uniforme venait d'être égarée par lui, on eût pu, grâce à ce subterfuge, éviter de le fusiller. Mais lui, l'inflexible Samouraï, ne voulut pas accepter qu'on lui fît l'aumône de la vie: « Je suis un espion. Finissez-en vite! »

En réalité, les Japonais ont fait la guerre de

Mandchourie avec les mêmes qualités qu'ils avaient déjà montrées — à notre insu — pendant des siècles. Qu'avaient-ils donc acquis de l'Europe, de 1868 à 1904? Qu'avaient-ils donc appris de nos missions militaires? Ce qu'ils avaient acquis, c'était un outillage et un armement. Ce qu'ils avaient appris, c'était le moyen de se servir de ces engins: c'était une technique, une série de procédés. L'épopée napoléonienne, puis l'essor subit des sciences et des industries en Europe au XIXe siècle et leur application aux choses de la guerre avaient donné aux armements des Occidentaux sur ceux des Orientaux une supériorité qui n'avait pas été aussi écrasante, pendant les siècles précédents. Sans cette supériorité, démontrée par les coups de canon de Shimonoseki, les Japonais eussent pu rester indéfiniment confinés dans leur isolement. De 1868 à 1904, les Japonais jugèrent bon de s'assimiler ce qui avait rendu tout à coup les Européens irrésistibles. Ce qu'ils n'avaient point eu à acquérir, c'était l'astuce, une âme guerrière et un esprit militaire.

CHAPITRE XI

Autres facteurs historiques : L'Unité japonaise fut faite par la haine et la crainte qu'inspiraient aux insulaires les Européens. — Le péril russe signalé dès la fin du XVIIIe siècle.

L'histoire du Japon est mal connue encore. Elle ne peut être étudiée, d'après quelques documents, qu'à partir du ve siècle de notre ère. Tous les récits antérieurs à 461 ne sont que légendes et mythes. Ceux du ve et du vi^e siècles sont incertains. En tout cas, depuis les temps fabuleux de la préhistoire jusqu'à la fin du xixe siècle, le Japon n'a jamais cessé d'être un charnier. Ce peuple a toujours bouillonné sur son territoire trop étroit. Ses masses humaines ont été perpétuellement agitées par des fermentations terribles qui aboutissaient à de grandes explosions, à des conflagrations qui embrasaient tout le pays. C'étaient d'atroces luttes de clans, des compétitions acharnées, des rivalités de généraux qui entraînaient des hordes contre

des hordes ; c'étaient des sièges interminables, des villes prises d'assaut, des ruées horribles. Les ordres religieux eux-mêmes soudoyaient des troupes et se précipitaient à la guerre civile. L'empire nippon, morcelé en un grand nombre de provinces antagonistes, était dévoré par les factions rivales. Dans ces luttes fratricides, les vainqueurs massacraient les vaincus. Les femmes et les enfants combattaient aussi ; d'ailleurs l'ennemi triomphant, s'il les capturait, ne leur faisait pas toujours grâce. D'ordinaire, c'était par le suicide que les survivants d'une armée débandée se soustrayaient au sort qui les attendait. Ce féodalisme sanglant, avec ses épouvantables massacres, s'est prolongé au Japon jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. La grande insurrection du clan de Satsuma, où participèrent les femmes et les enfants des guerriers, date de 1877.

Regardons maintenant le miracle de l'histoire des Nippons. Chez nous, la civilisation s'est formée par une lente évolution de nos mœurs. Le féodalisme sanglant a depuis longtemps disparu ; le christianisme a, pendant des siècles, prêché la miséricorde. Nos sciences ont progressé, tandis que se succédaient les générations. Les Japonais, eux, accomplissent un bond inouï ; ils passent, sans transition, d'un moyen âge asiatique à la civilisation européenne du XX[e] siècle. Et ce qu'elle leur apporte, cette civilisation, ce n'est pas une architecture, une littérature ou des préceptes moraux.

Non ! Elle leur donne, d'un seul coup, la vapeur et l'électricité; elle leur donne la métallurgie, les explosifs, la dynamite et la mélinite, le canon à tir rapide et la torpille. Et, dès qu'il a posé ses mains, encore sanglantes, ses nerveuses mains de sabreur et de hallebardier, sur les monstrueux engins de destruction que l'Europe vient de lui livrer, le Samouraï japonais n'a plus qu'un rêve : se servir de ces armes, que n'osent pas employer ceux qui les ont inventées.

L'autre prodige, c'est l'unification soudaine du Japon, en 1868. Comment le plus divisé de tous les peuples, le plus agité, le plus désolé par de perpétuelles guerres civiles, devient-il tout à coup la plus unie, la plus centralisée, la plus homogène de toutes les grandes puissances?

La crainte d'être subjugués par une nation blanche a forcé les turbulents insulaires à oublier leurs querelles intestines. Naguère, ils étaient conspirateurs et partisans avec frénésie. Devant le péril européen, ils sont devenus patriotes avec frénésie. Depuis le XVI[e] siècle, tous les Japonais qui pensent ont une préoccupation qui domine toutes les autres : le Japon ne doit pas devenir la colonie d'une nation européenne.

Le christianisme espagnol et portugais, qui avait été toléré au Japon et qui y avait fait, en quatre-vingt-dix ans, d'innombrables conversions, fut, en 1638, extirpé et noyé dans le sang ou flambé sur

les bûchers, parce que le shogun redoutait que la foi des Européens ne préparât la voie à la force européenne. Dans ce temps-là, d'ailleurs, les Japonais le prenaient de très haut avec les Occidentaux. En 1640, les Portugais de Macao envoyèrent une ambassade au shogun Iemitsu pour solliciter humblement que les anciennes relations commerciales pussent être reprises. Mais le négociateur Luiz Paez Pacheco fut décapité avec tous ses compagnons, c'est-à-dire trois co-ambassadeurs et 57 matelots ou serviteurs, dont 12 Portugais, 4 Espagnols, 17 Chinois, 6 Bengalais et 18 Malais. Treize matelots furent cependant épargnés et renvoyés à Macao pour y faire connaître ces paroles du shogun : « A l'avenir, tous les Européens qui viendront au Japon, fût-ce le roi du Portugal, fût-ce le Dieu même des chrétiens, seront mis à mort. » C'est par ces moyens atroces que les Japonais évitèrent d'être traités comme des Philippins, des Hindous ou des Chinois. Ils éloignèrent les Européens en faisant subir un sort épouvantable à tous ceux qui débarquèrent sur leurs côtes.

***

Une grave erreur est commise par les écrivains européens quand ils semblent croire que la venue du commodore américain Perry (c'est-à-dire du péril blanc), sur les côtes du Japon, en 1854, n'avait eu aucun précédent depuis le XVIIe siècle.

Avant de réapparaitre sous les plis du pavillon étoilé, le péril blanc s'était déjà montré portant la croix slave et des bottes en cuir de Russie!

Les « empiètements » russes en Extrême-Orient ont commencé pendant la Révolution française, en 1790.

Voyageurs, explorateurs, aventuriers russes et japonais se rencontrèrent pour la première fois, à la fin du XVIIIe siècle, sur la terre de Sakhaline. Inutile d'ajouter qu'ils s'y livrèrent bataille.

En 1798, nouveau heurt; mais cette fois dans Etoru, la plus grande des îles Kouriles, où des Russes avaient planté la croix slave, des inscriptions et des drapeaux. Mais le samouraï Kondo Morishige les renversa et il les remplaça par un écriteau portant ces mots : *Daï Nippon Etoru.*

Avant que le XIXe siècle eût vu sa première année, un parti russophobe s'était formé au Japon; un écrivain, Shihen Hayashi, en deux ouvrages célèbres, annonçait, en 1798, une agression prochaine qui serait commise par l'empire moscovite contre le Japon. A la même époque, une bande d'écumeurs russes apparaissait devant la grande île septentrionale du Japon, l'île d'Yezo (ou Hokkaïdo); elle y débarquait et y commettait des ravages.

En 1804, le comte Resanoff, monté sur un navire commandé par le capitaine Krusenstern, essayait de négocier un traité avec le Japon. Irrité de certains retards, il envoyait deux officiers de marine,

Chwostoff et Davidoff, piller plusieurs villages japonais de Saghalien.

En 1806, équilibre instable : le nord de Sakhaline appartenait aux Russes et le sud aux Japonais ; ce fut une époque d'agressions réciproques, de remontrances perpétuelles, de luttes incessantes, marquées par une égale mauvaise foi. Des vaisseaux russes étaient envoyés contre les établissements japonais. Un peu plus tard, les Russes faisaient une seconde démonstration contre l'île d'Yezo (ou Hokkaïdo). Leur flotte venait croiser devant le port d'Hokodaté.

En 1811, le capitaine Golownine, commandant la frégate russe *Diana*, faisait naufrage sur les côtes de l'île de Kunashiri ; il était gardé en captivité par les Japonais pendant plusieurs années. Pour obtenir sa libération, le gouvernement russe devait désavouer officiellement la conduite de Chwostoff et de Davidoff.

Pendant tout le XIXe siècle, des patriotes japonais ne cessèrent de dénoncer les ambitions russes et d'alarmer le peuple par leurs clameurs souvent excessives. Les négociations entre les Russes et les Japonais, à propos de l'île de Sakhaline, furent incessantes. Les plus notables eurent lieu en 1852, 1855, 1859, 1862, 1867.

En 1861, un navire de guerre russe venait prendre possession de l'île japonaise de Tsushima, dans le détroit de Corée (1905 : bataille navale de Tsu-

shima), et ne l'évacuait que sur les représentations du gouvernement anglais. Un an auparavant, la Russie s'était emparée du territoire chinois situé entre le fleuve Oussouri et la mer, et elle avait fondé le port de Vladivostock. Les angoisses du peuple japonais avaient redoublé.

Dès la restauration du mikado, en 1868, une école de penseurs japonais avait proclamé que les aspirations nationales devaient s'étendre à l'île de Sakhaline, à la Corée et à l'île de Formose.

Après la restauration (1868), toutes les grandes puissances envoyaient des ministres à Yeddo (Tokio). Seule, la Russie s'abstenait ; mais, en revanche, elle était seule à installer un consul à Hokodaté (île d'Yezo ou d'Hokkaïdo), où ses navires de guerre apparaissaient perpétuellement et procédaient à des travaux d'hydrographie avec une application suspecte.

En 1875, le Japon avait une défaillance : à une conférence tenue à Saint-Pétersbourg, son plénipotentiaire, l'amiral Enomoto, cédait définitivement à la Russie la possession pleine et entière de l'île de Sakhaline, en échange des stériles et désertes îles Kouriles, aux côtes tempétueuses. A cette nouvelle, la fureur du peuple japonais fut extrême ; sa haine de l'empire moscovite s'accrut.

En 1891, trois faits : le gouvernement russe décide la construction du chemin de fer transsibérien ; un attentat est commis au Japon par un fana-

tique antirusse sur la personne du tsarevitch ; une cathédrale orthodoxe est ouverte à Tokio.

Fondée en 1861, la mission orthodoxe russe avait vite pris une singulière importance. En 1902, elle prétendait avoir fait 25.000 adeptes. Toutefois, en 1905, le gouvernement japonais en découvrait seulement 11.885. Pendant la durée de la guerre, des défections se sont-elles donc produites parmi ces chrétiens orthodoxes ? C'est probable.

Sur une éminence d'où elle domine la capitale entière, la cathédrale russe, massive, monumentale, s'élève toute blanche sous l'hémisphère bleue de sa coupole byzantine, près de laquelle un aigu beffroi semble monter la garde. C'est un des édifices les plus imposants de Tokio ; les autres églises chrétiennes de la capitale nippone, comparées à cette basilique, ont l'air de petites chapelles de campagne.

L'érection de ce monument slave, en un lieu où il semble se hausser pour regarder au-dessus des murailles du palais impérial, causa, je le sais, une irritation des plus graves dans le monde de la Cour. Le mikado lui-même eut peine à contenir sa colère. Son premier mouvement fut d'ordonner la destruction de cette orgueilleuse bâtisse. Plusieurs politiciens du Japon virent (ou prétendirent voir) dans l'érection de cette citadelle du slavisme, au cœur de leur capitale, une preuve évidente que la Russie

n'avait pas encore renoncé à ses sournois projets de domination.

C'était l'époque où régnait à Pétersbourg le belliqueux Piebodonodzeff, procureur du Saint-Synode; il enflammait par ses manifestes l'imagination de ceux que certains officiers russes de Mandchourie ont plus tard appelés les « fous panslavistes ». Il fallait christianiser toute l'Asie, slaviser toute l'Asie, conquérir toute l'Asie. Les Japonais, tenus au courant de ces rodomontades, se préparaient silencieusement à la guerre sainte. Ils dissimulèrent leur ressentiment et ils laissèrent subsister la cathédrale orthodoxe.

Quand, en 1895, la Russie, forte de l'appui de l'Allemagne et de la France, priva le Japon du fruit de ses victoires sur la Chine ; quand, après avoir chassé les Japonais de Port-Arthur, elle s'y installa à leur place ; quand, en janvier 1904, elle persistait à émettre des prétentions sur les ports coréens de Mosampo et de Fusan, elle confirmait les patriotes japonais dans cette idée qu'elle était pour leur pays une ennemie irréconciliable, un péril, l'unique péril.

Maîtresse de Vladivostock, de Mosampo, de Fusan et de Port-Arthur, la flotte russe n'aurait plus eu qu'un effort à faire pour « cueillir » l'une des îles japonaises... Le Japon devrait-il donc finir par accepter un jour un protectorat russe? Il fallait agir ; le conflit russo-japonais, commencé en 1790

dans l'île de Sakhaline, le conflit qui avait duré pendant tout le XIXe siècle, devait, le 7 février 1904, aboutir à une crise décisive.

Sakhaline est le lieu où les Japonais ont été pour la première fois humiliés, bafoués par les Moscovites. En y revenant en triomphateurs, ils éprouvèrent une félicité orgueilleuse analogue à celle que sentirait un homme qui, devenu riche et puissant, rachèterait et relèverait la bicoque délabrée où son père serait mort indigent, méprisé et persécuté.

CHAPITRE XII

Que, dans l'esprit du peuple japonais, la guerre de Mandchourie fut à la fois une guerre défensive et une Révolution.

Quand, en 1854, l'apparition du commodore américain Perry et la pression de plus en plus forte des puissances occidentales contraignirent le Japon à ouvrir ses portes aux navires venus d'Europe ou des États-Unis, les insulaires sentirent l'imminence d'un nouveau danger. Au XVIIe siècle, ils avaient redouté le péril espagnol. Au XIXe, leurs écrivains signalaient le péril anglais, le péril russe, le péril français. Dès que le gouvernement japonais eut consenti à signer les premiers traités de commerce, des nuées d'aventuriers cosmopolites s'étaient abattus sur les îles nippones, des marchands avides, des êtres grossiers, sans culture, et désireux seulement de satisfaire une cupidité que ne rehaussait même pas un peu d'intelligence. Ces « débrouillards » s'imaginaient, de très bonne

foi, débarquer chez un peuple sauvage : ces Anglais, ces Français, ces Américains traitaient les Japonais comme ils eussent traité des Annamites, des Siamois ou des nègres. Ils ignoraient qu'ils étaient les hôtes d'une grande nation guerrière, d'un peuple raffiné dont les mœurs étaient régies par la plus minutieuse étiquette. Ils ne s'imaginaient point que les aristocrates de ce pays étaient aussi fiers, aussi susceptibles, aussi irritables et beaucoup plus vindicatifs qu'avaient pu l'être nos mousquetaires du temps de Louis XIII. A chaque instant, les Européens, parce qu'ils se sentaient les plus forts, se conduisaient avec une absolue grossièreté : ils lésaient les insulaires dans leurs intérêts et les offensaient dans leur vie privée. Au moindre conflit, ils présentaient des demandes d'indemnités, qu'appuyaient de tonitruants consuls et de bouillants officiers de marine, toujours désireux de tromper leur ennui en bombardant n'importe quel port en n'importe quel pays et pour n'importe quoi. De 1854 à 1875, les Japonais furent tarabustés par les Européens comme s'ils eussent été de méprisables fantoches. Chose qu'on a peine à s'imaginer aujourd'hui, la France et l'Angleterre entretenaient à Yokohama, pour la protection du commerce européen, deux garnisons, dont chacune comptait trois cents hommes. Quand un blanc avait commis un délit sur le territoire japonais, les tribunaux japonais ne pouvaient pas le juger ; il

n'était justiciable que d'un tribunal consulaire européen. D'odieux abus se commettaient à chaque instant : l'orgueil japonais saignait quand un vieux Samouraï devait céder le pas à une bande de goujats et de brutes, ou quand l'ivrognerie européenne étalait ses crapuleuses scènes. Parfois, un Japonais perdait patience et fendait en deux morceaux, d'un coup de sabre, l'un de ces intrus. Alors, la diplomatie européenne intervenait et réclamait des châtiments exemplaires.

Voilà comment, stimulés par tant de molestations, écœurés de tant d'avanies, les Japonais s'unirent et s'armèrent. Je ne prétends point d'ailleurs que, pendant cette période, les Japonais aient toujours fait preuve de bonne foi et d'urbanité. Je suis même persuadé du contraire. Aux brutales exigences des Européens ils ont certainement opposé leur astuce, leur perfidie et leur incorrigible improbité. Le mal engendre le mal et multiple le mal. Nous ne saurons jamais qui eut le plus de torts, de l'Occidental envahisseur ou de l'insulaire xénophobe. Mais, une considération prime toutes les autres : les Japonais étaient chez eux ; ils n'avaient point demandé aux blancs de venir transformer leur vie sociale. Au point de vue du patriotisme japonais, les Japonais avaient raison.

***

Comprend-on maintenant quel fut, au regard des Japonais, le sens véritable de la guerre de Mandchourie? Depuis un demi-siècle, la nation japonaise avait un compte à régler avec la race blanche; oui, une revanche à prendre et des milliers d'injures à venger. A l'instigation d'une élite politique, la presse et les instituteurs avaient, pendant dix années, répété que la Russie, quand elle aurait occupé la Corée, irait jusqu'à menacer l'indépendance du Nippon. En 1895, la Russie, soutenue par la France et l'Allemagne, avait privé le Japon du fruit de ses victoires sur la Chine. Elle avait expulsé de Port-Arthur les soldats du mikado pour y installer sans vergogne ses propres troupes. Les Japonais songeaient avec rage qu'il ne fallait attendre des blancs nulle équité : ils se remémoraient toutes les brutalités dont ils avaient souffert: ils n'avaient pas oublié non plus le bombardement, par les Français et les Anglais, en 1863 et 1864, de leurs ports du détroit de Shimonoseki. Pour la masse du peuple japonais, la guerre de 1904 ne fut pas seulement une guerre contre la nation russe. Ce fut un véritable soulèvement contre cette race blanche si orgueilleuse, si omnipotente, si menaçante; ce fut une révolution contre ces hommes grands et gros, à la peau blanche, au parler bruyant et aux gestes grossiers, qui avaient

commis au Japon tant d'inconvenances, tant d'incongruités et tant d'abus de pouvoir. Ce fut un 1793, où il s'agissait d'abattre la superbe de cette race, qui prétendait être une aristocratie parmi les races humaines.

Parce qu'elle possédait les secrets qui donnent la force, elle s'était arrogé le droit d'être injuste, oppressive; elle avait voulu s'enrichir par la rapine. Le Japon la châtierait. Il s'agissait de vaincre des blancs, d'humilier des blancs et de prouver que des jaunes pouvaient, à leur tour, se faire redouter de ces perpétuels agresseurs.

Telle est l'une des raisons de l'implacable fureur avec laquelle les Japonais ont combattu pendant toute la durée de cette guerre. Ce fut moins un conflit de nations qu'un conflit de races, et je tiens à ce mot: une Révolution.

CHAPITRE XIII

Si les Japonais sont religieux, et jusqu'à quel point leurs croyances déterminent leur bravoure.

L'incomparable valeur de ses troupes, le Japon la doit à de très particulières et peut-être à de momentanées conjonctures. Cet instant de l'histoire japonaise, le début du XXe siècle, nous émerveille. Si le Japon est, de nos jours, capable d'agir belliqueusement avec une énergie qui nous étonne, c'est que la masse de sa population, c'est-à-dire de ses régiments, est encore composée d'êtres simples, crédules, naïfs, qui ont hérité des temps féodaux si récemment révolus une naturelle discipline, un instinctif respect de l'autorité, le plus pur loyalisme et des croyances qui leur rendent moins effrayante l'idée de la mort.

Et cette masse de sujets superstitieux et bornés, cette masse d'hommes du moyen âge, elle obéit aveuglément à une minorité dont l'esprit ne s'égare dans aucune rêverie. La classe dirigeante japonaise

n'est peut-être pas sublime, elle est même assez mesquinement matérialiste et agnostique, mais elle a eu ce mérite d'avoir su s'assimiler tous les secrets, tous les procédés qui faisaient la prépondérance des Occidentaux; elle est pénétrée de la science européenne; elle n'a guère d'autre idéal que celui de nos classes dirigeantes de France ou d'Allemagne; elle croit plus ou moins à l'idée du progrès indéfini. Indifférente en matière de religions, et peu préoccupée par les questions de l'au delà, elle n'a qu'un culte, elle est ardemment nationaliste: il lui importe peu que l'humanité arrive à la félicité pourvu que croisse la puissance du Japon.

Quelle est donc l'origine de cette élite? Rien ne se crée de rien. Vous savez, ou vous cessez présentement d'ignorer que l'aristocratie japonaise, la classe des samouraï est instruite depuis le début du XVIIe siècle suivant la doctrine de Confucius. Mais, jusqu'à ce jour, la masse du peuple a continué à implorer l'intercession des dieux de la mythologie shintoïste, où elle a trouvé une consolation aux misères de la vie dans les enfantines légendes, dans les fantastiques superstitions d'un bouddhisme dégénéré et corrompu.

Or, le confucianisme n'est point à proprement parler une religion; c'est un système de philosophie pratique, un code de morale, un cours de politique que n'embellit nulle envolée métaphysique, nulle extase de l'homme devant le grand

mystère de l'univers, nul acte d'humilité devant un dieu ou des dieux dont il ne reconnaît pas l'existence. Le confucianisme libérait du mysticisme ses adeptes; il affranchissait leur pensée; il ne leur conseillait point la propitiation des génies tutélaires, ni l'invocation d'aucune force surnaturelle; il ne leur laissait attendre des régions de l'air ou des abîmes souterrains aucun secours. Ce contre-poison du bouddhisme les préparait à l'effort personnel, au raisonnement, à la discussion, à l'étude objective des phénomènes de la nature. Il faisait d'eux des matérialistes, des hommes d'action. Avant la Restauration de 1868 et la modernisation de toutes les institutions japonaises, seuls les enfants de la classe samouraï recevaient d'une manière suivie une certaine éducation, et du XVIIe au XIXe siècle, tous leurs livres furent des classiques confucianistes. A ces étudiants de la philosophie chinoise, les croyances bouddhistes apparaissaient comme de simples superstitions qu'ils tournaient parfois en ridicule dans leurs écrits.

Cette élite des samouraï confucianistes, c'est elle qui a, depuis 1868, si rapidement rénové le Japon. C'est elle qui a envoyé dans tous les pays de l'Europe et en Amérique des centaines de jeunes gens observateurs, travailleurs et acharnés à s'assimiler les connaissances européennes. C'est elle qui, depuis quarante années, fournit au peuple japonais des médecins, des ingénieurs, des poli-

ticiens, des journalistes, des vulgarisateurs, des diplomates et presque tout le corps des officiers de terre et de mer. Les conseillers intimes de l'empereur sont issus de cette aristocratie. En un mot, c'est elle qui a brusquement jeté la lumière du progrès moderne dans les brumes du moyen âge où somnolait le Japon.

*
* *

A chaque instant, j'entends poser cette question : « Les Japonais sont-ils, oui ou non, un peuple religieux ? »

Et je réponds : « De quel Japon parlez-vous ? »

Si vous parlez de la masse de la nation, je réponds qu'elle est profondément imbue de toutes les superstitions du bouddhisme et qu'elle a une vénération profonde pour les innombrables déités du shintoïsme. Non seulement ce peuple est religieux, mais c'est le plus religieux de tous les peuples.

Un soir, dans une des plus fameuses maisons de thé de Tokio, j'avais été prié à souper par le directeur d'un grand journal. Deux écrivains, un politicien célèbre, un docteur en médecine et mon secrétaire, jeune étudiant de mérite, s'étaient joints à nous. Pendant que les geishas préparaient leurs instruments de musique, nous échangions des propos graves. J'attirai la conversation sur la question du sentiment religieux chez les Japonais.

Tous mes interlocuteurs s'accordèrent à reconnaître que la classe dirigeante japonaise était libre penseuse et indifférente à toute mythologie, à toute théologie. En revanche, la masse du peuple, les paysans, les artisans, les soldats, les femmes, étaient encore aussi pénétrés qu'autrefois des vieilles croyances shintoïstes et bouddhistes.

Aussi bien, plus de la moitié des hommes qui dirigent actuellement les affaires intérieures et extérieures du Japon ont été formés par le célèbre Fukuzawa qui, de 1860 à 1900, a exercé une incessante tutelle sur l'esprit des jeunes samouraï. Fukuzawa fut tour à tour diplomate, réformateur, moraliste, pédagogue et sociologue. Ses publications qui traitaient avec clarté et hardiesse des questions politiques et de l'organisation des pays européens eurent un succès sans précédent dans la classe intellectuelle. Fukuzawa était un vulgarisateur, une sorte d'encyclopédiste, de philosophe utilitaire à la Benjamin Franklin. Son école privée de Keio-Gijiku avait plus de vogue que l'Université impériale. Cet esprit énergique frappa de son empreinte toute une génération de la classe dirigeante. Ce qu'il faut retenir, c'est que ce propagateur d'idées parlait avec le plus absolu dédain de tous les systèmes religieux, quels qu'ils fussent. Pour lui, la religion ne saurait avoir d'autre utilité que de « conserver la paix dans la société en maintenant les ignorants sous le joug ». En définitive,

tel est l'emploi que font encore de la religion, à l'époque actuelle, les gouvernants du Japon. La divinité de l'empereur donne un fondement surnaturel au pouvoir absolu de l'empereur, ou plutôt, au pouvoir de l'oligarchie intelligente qui conseille l'empereur.

Aussi, depuis 1898, le portrait du mikado est officiellement et cérémonieusement adoré dans toutes les écoles japonaises. Il est probable que ceux qui ont fondé ce nouveau culte, pour discipliner le peuple, n'y croient point, mais ils croient à la nécessité de « maintenir les ignorants sous le joug ».

L'armée japonaise de 1904, c'était une armée de chouans, mais de chouans disciplinés et qui obéissaient aveuglément à des officiers instruits et incrédules[1]. Ce qu'il y a de particulièrement admi-

1. J'avais écrit ces lignes quand j'en ai trouvé une éclatante corroboration dans le livre du général Jan Hamilton, l'attaché militaire anglais qui a suivi, du côté des Japonais, la campagne de Mandchourie. Le général écrit :

« Il me semble qu'ils (les officiers) ne croient pas grand'-chose de leur religion et qu'ils en ont plutôt honte. Leur désir semble être de bien établir que c'est une simple convention, bonne seulement pour les vulgaires troupiers... » Des réflexions sur l'armée, faites par un autre officier, comme nous chevauchions, m'intéressèrent grandement. Il dit (*ceci est en français dans le texte*) : « Nos officiers sont très bien instruits tandis que nos soldats ont encore les mœurs rudes et primitives. Cet amalgame constitue un instrument de guerre de premier ordre. » — *A. Staff Officer's Scrap book*, by lieut. general Sir Jan Hamilton. London, 1903, p. 200.

rable dans l'histoire du Nippon, c'est que l'aristocratie guerrière de ce pays a su être aussi une aristocratie intellectuelle, un élément de progrès, de rénovation sociale. Au début de la guerre entre la Russie et le Japon, on répétait constamment en Europe que le triomphe des insulaires c'était le triomphe de la science, de la démocratie, du savoir sur l'obscurantisme et la superstition. Au vrai, les soldats de la guerre de Mandchourie, qu'ils fussent jaunes ou blancs, différaient assez peu, si nous considérons le développement de leur intellect. Les troupiers japonais avaient reçu plus d'instruction primaire que les troupiers russes, mais ces rudimentaires connaissances avaient laissé intact le faisceau enchevêtré de leurs superstitions. Les soldats russes marchaient au combat derrière leurs icones et toujours marmottant des patenôtres, mais les soldats japonais étaient très fréquemmen munis d'amulettes qui devaient les préserver de la mort. D'aucuns avaient subi des opérations magiques; grâce à certains charmes, ils étaient assurés d'échapper au mauvais sort et de triompher de leurs ennemis. Dans les temples consacrés aux innombrables déités japonaises, j'ai vu des milliers d'ex-voto, d'inscriptions laudatives ou supplications adressées par des combattants de la guerre de Mandchourie à quelque divinité dont ils croyaient pouvoir solliciter plus particulièrement la protection. Enfin, à maintes reprises, et notamment à

Haicheng, les églises des missionnaires français établis en Mandchourie ont été saccagées par les troupiers japonais; ceux-ci ont lacéré à coups de baïonnette les peintures consacrées au culte chrétien, prouvant ainsi, et la foi que leur inspirait leur propre culte, et la haine qu'ils ressentaient pour les Européens.

Paysan russe, paysan japonais: superstition égale. C'est l'aristocratie japonaise qui est, sinon supérieure à l'aristocratie russe, du moins mieux intentionnée, plus patriote et plus désintéressée. Beaucoup d'aristocrates russes, je le sais bien, avaient fait ce rêve d'élever, d'éclairer la multitude des moujiks. Mais il n'y a jamais eu et on ne verra pas avant longtemps une nuit du 4 août en Russie, tandis que les samouraï de 1868, imitant la noblesse française, faisaient bénévolement abandon de tout ce qui les avait mis jusqu'alors au-dessus du peuple. Profondément persuadés qu'une rénovation complète du Japon était indispensable et pouvait seule empêcher la subjugation de leur pays par une puissance étrangère, les aristocrates japonais acceptaient sans murmurer de perdre tout: les terres, les titres, et jusqu'à la licence de porter le sabre. Bien plus, cette aristocratie confucianiste, comme elle avait conservé la direction du pays, répandait partout l'instruction; elle fondait des écoles dans les plus infimes villages, elle s'efforçait de transformer le peuple

japonais et de le rendre semblable à ces peuples européens qui eux avaient évolué lentement durant vingt siècles de culture chrétienne.

Toutefois, elle se gardait bien d'écarter ces nébuleuses chimères, ces rêveries fabuleuses qui forment l'âme du peuple japonais. Soucieuse de maintenir avant tout l'unité nationale, elle affirmait comme un dogme intangible la divinité de l'empereur, elle s'inclinait profondément devant les dieux de l'Olympe shintoïste, et elle affectait de traiter avec respect le bouddhisme, ses temples, ses bonzes, ses légendes, ses idoles, sa mise en scène, ses accessoires et ses troncs.

CHAPITRE XIV

Les innombrables superstitions du peuple japonais. — Les vestiges du culte phallique, les bacchanales et les fêtes orgiaques.

Quand retentirent en Mandchourie les premiers coups de canon, la guerre — qu'on avait oublié de déclarer à la Russie — fut annoncée officiellement aux ancêtres du mikado, dans le temple du Soleil.

Il est évident que ni les ministres ni les conseillers privés de l'empereur, tous hommes circonspects, méticuleux, et dont le bon sens précis laisse peu de place au mysticisme, ne supposèrent un instant que, piqués par la curiosité, les prédécesseurs de leur souverain allaient se réunir, en cette occurrence, dans le sanctuaire de Phébus. Mais ils croyaient agir avec sagesse en impressionnant fortement l'esprit spiritualiste du peuple.

L'amiral Togo, au temps de sa jeunesse, a, pendant sept années, de 1871 à 1878, suivi les cours de Greenwich, où il a laissé aux Anglais qui

l'ont connu le souvenir d'un étudiant particulièrement apte aux mathématiques. L'amiral Togo est-il enclin à croire aux fantômes, aux apparitions, aux génies ?

Moi, qui l'ai vu plusieurs fois de très près, j'en doute !

Pourtant, quand il écrit le récit officiel de la bataille de Tsoushima, Togo commence en ces termes : « Par la grâce du ciel, et avec l'assistance des dieux, notre flotte a triomphé... » Et, à maintes reprises, Togo assure qu'un semblable succès n'eût pu être obtenu sans la protection des ancêtres de l'empereur. Il est probable que l'illustre amiral n'en croit rien. Mais les conducteurs du peuple savent quelle force précieuse ils désagrégeraient, s'ils démontraient tout ce qu'il y a de puéril dans ces croyances.

Quand, aux grandioses cérémonies du Shokonsha, les plus habiles hommes d'État, les plus glorieux généraux assistaient à l'évocation des mânes des soldats morts pour la cause impériale, ils savaient bien que ces séances de spiritisme n'allaient point reconstituer les régiments anéantis à Port-Arthur et à Moukden. Ils feignaient toutefois de le penser ; ils savaient bien qu'une semblable foi, persistant dans les masses populaires, était génératrice de dévouement, de fidélité et d'héroïsme. Cette minorité de chefs éclairés qui gouvernent le Japon sont des simulateurs ; ils entretiennent les

illusions des simples. Quels exploits ne doit-on point attendre de combattants qui espèrent devenir des dieux s'ils ont la chance de pouvoir montrer assez d'héroïsme avant de recevoir le coup mortel? L'amiral Togo ne croit sans doute pas que son âme, après qu'il aura expiré, hantera éternellement quelque joli temple de laque écarlate; il n'espère point devenir une glorieuse divinité consciente du culte que lui aura voué la patrie. Mais voilà justement ce dont les paysans, les matelots, les gens du peuple sont dès maintenant persuadés. Togo sera dieu. Ils rêvent de s'immortaliser comme le grand marin et de mériter par quelque prouesse de lui faire éternellement cortège, perdus dans le monde innombrable des divinités minimes.

Je tiens de plusieurs témoins dignes de foi qu'au cours des grandes tueries de Mandchourie, beaucoup de troupiers nippons, dans leur exaltation mystique, étaient parfois dupes de véritables hallucinations. Ils voyaient, brandissant des glaives et les conduisant à la victoire, les dieux tutélaires de la patrie nippone. Les héros de la légende et ceux de l'histoire, les génies protecteurs, les esprits des grands ancêtres les entraînaient vers l'ennemi : ces simples trouvaient ainsi, sur le champ de bataille même, la preuve qu'en affrontant la mort ils pouvaient s'ouvrir la porte de l'immortalité

*
* *

Le Japon avait, en 1904, 163.871 temples shintoïstes et 71.992 temples bouddhistes. Ce pays n'est qu'un grand sanctuaire ; ses montagnes peuplées de divinités sont des autels où se célèbre le culte des forces de la nature.

Quels sont ces chemineaux à demi nus ? Un long bâton à la main et le dos couvert d'un manteau de paille, ils déambulent tout le jour par longues théories. Ce sont des pèlerins. Chaque été, quinze mille de ces petits hommes de bronze font l'ascension du mont Fuji pour adorer le soleil créateur du monde. Plus de 250.000 croyants se réunissent aussi au grand temple de Kizuki, en Izumo. Des hordes se précipitent, des multitudes parcourent les provinces, dévalent de col en col ou bien s'empilent dans des trains de plaisir. Rien qu'aux temples shintoïstes d'Ise, 500.000 fidèles, pleins d'un religieux enthousiasme, viennent chaque année solliciter la protection d'une toute puissante déité. A Kompira, en Shikoku, près d'un million de voyageurs mystiques arrivent pendant chaque année. L'ascension de la plus haute montagne de Shikoku dure trois jours ; mais les heureux qui, parvenus en état de pureté à ce sommet, y profèrent une certaine oraison, peuvent être assurés que les dieux exauceront tous leurs vœux. Chaque

province a aussi un parcours que doivent suivre les dévots d'une certaine divinité : circuit sacré que marquent des stations où il est convenable d'observer certains rites. Mais c'est surtout à la cime des monts que s'exalte la piété des Nippons ; ils ont l'alpinisme illuminatif et l'ascension propitiatoire.

Les prêtres des temples où s'assemblent les fidèles vendent par millions les *o mamori* et les *o fuda*, c'est-à-dire des charmes, des amulettes, des porte-bonheur, qui assureront la félicité des pieux péripatéticiens, en ce bas monde d'abord, puis dans l'éternité. Il y a, au Japon comme chez nous, des Lourdes et des Notre-Dame de la Salette, des eaux qui curent toutes les plaies ; il est des temples où les demandes adressées aux dieux sont toujours exaucées ; des aveugles y ont vu ; des muets y ont parlé ; ceux-là mêmes qui ont désiré la sagesse l'ont obtenue. Près des côtes de l'Océan, les dieux marins surgissent des ondes pour allumer les lanternes des sanctuaires ; les déesses des vagues viennent y brûler des parfums... Les bonzes montrent aux pèlerins des parcelles du corps de Bouddha, ou bien des empreintes de ses pas. Ce sont aussi des statues de personnages très saints, et qui, lorsqu'elles sont frappées par la main d'un impie, laissent couler du sang, ce sont des vêtements des disciples de Bouddha, des épées sacrées, des reliques, des effigies, dont le seul

contact guérit les maladies les plus affreuses ou rend féconds les ventres stériles. Et, de même que poussa, du XIXe au XXe siècle, sur la colline de Montmartre, un Sacré-Cœur, de même la générosité des fidèles du Japon crée chaque année de nouveaux lieux de prière.

Le plus grand temple du Japon, le Nishihongwanji, à Tokio, a été édifié, il y a moins de vingt ans, moyennant d'énormes sommes. Aux abords de chaque sanctuaire, on voit suspendues d'innombrables inscriptions relatant la munificence des donateurs, la générosité et la ferveur des dévots. Et partout aux portes de ce séjour des immortels se pressent des croyants qui battent des mains ou sonnent du gong, car c'est ainsi qu'on évoque une divinité tutélaire. Combien d'heures n'ai-je point passé à observer tout ce que la religiosité japonaise nous laisse voir, tout ce qu'elle n'enfouit pas au fond des âmes, en espoirs inassouvis, en sanglots contenus, en rêves éperdus ! Un homme au visage impassible marche de long en large dans un temple. Il a les allures d'un maniaque. Pourquoi s'obstine-t-il à promener ses pas toujours et toujours d'un angle de l'édifice à un autre ? Pourquoi chaque fois qu'il traverse le temple jette-t-il dans un coffre ouvert un petit morceau de papier, sorte de jeton de présence déposé au bord de l'infini, en marge de l'inconnaissable ? Ce père de famille, en exécutant les *cent circuits*, croit mériter la miséri-

corde du dieu de la guerre en faveur de son fils, qu'une blessure reçue à la dernière bataille peut faire mourir. Là gémissent des hystériques qui croient leur corps habité par des démons ou par le renard maléfique. Un lépreux implore la bienfaisante déesse Kwannon; des femmes, des enfants, se heurtent autour d'un vieux morceau de bois sculpté, et que les attouchements des croyants ont usé et poli: c'est l'image de Binzuru, le *dieu qui cicatrise.* Les fidèles s'empressent à passer la main sur les yeux et sur le visage de ce magot et ils touchent ensuite de cette main leurs propres yeux et leur propre visage... Une jeune femme, absorbée dans une sorte de contemplation, fait sans doute quelque solennelle demande à un dieu tutélaire. Un armateur se concilie, par des offrandes de riz et de sakke, le dieu des mers; des gens brûlent des encens, fixent des peintures votives, accrochent des lanternes énormes où apparaissent tantôt les inscriptions laudatives et tantôt les actions de grâces de ceux dont les vœux ont été exaucés.

Les temples, dites-vous, ne sont pas la cité. C'est vrai. Mais chaque maison de la cité est une petite chapelle, puisqu'elle contient soit le *Butsudan*, ou tablette de Bouddha, soit le *Kami dana*, ou tablettes des dieux du Shinto. L'universalité de ces symboles, le culte incessant qu'on leur voue, la vénération avec laquelle tous les membres d'une famille contemplent les tablettes de leurs ancêtres

juxtaposées à celles de Bouddha, ou à celles des *Kami*, nous montrent les masses populaires toujours préoccupées de l'au delà, toujours pénétrées d'une émotion religieuse, toujours obsédées de superstitions, toujours en contemplation devant le merveilleux, le fantastique, l'irréel. Il y a des créatures surnaturelles qui apparaissent parfois dans les espaces aériens. Les *tennins*, les anges du bouddhisme, sont charmants; ils ont de grandes robes bleues et jouent fort bien de la musique. Les *tengu* sont des gnomes espiègles qui font leurs cabrioles dans les clairières; ils ont un bec, des ailes et, quelquefois aussi, un nez long comme une épée. Les *shojo* ne sont pas méchants, ils ont des tignasses rouges. Les blaireaux sont vicieux, mais nullement dangereux; ce sont de simples mystificateurs et ils sont perpétuellement ivres. Malheur à qui tombe sous la domination du renard magique! On peut rencontrer dans les forêts la femme blanche, des ogres sanguinaires, des fantômes, des licornes; au bord des flots, dans les criques, il faut prendre garde aux sirènes et aux pieuvres, qui savent très bien gravir les promontoires pour capturer leur proie sur la terre ferme.

C'est seulement depuis 1868, que le culte phallique a été interdit par le gouvernement. Avant cette date, l'adoration des symboles sexuels était générale dans toutes les provinces. On connaissait une quinzaine de grands sanctuaires où des foules

surexcitées venaient révérer certaines effigies que vous devinez. Le plus important de ces temples phalliques était à Uji, près de Kyoto; là, des multitudes célébraient par des bacchanales éperdues la religion des stupres et des fécondités. On dit que de nos jours encore des milliers de personnes viennent à Uji pour adorer, clandestinement, les déités qui rendent infiniment heureuses les amours. Et, près d'Uji, s'élève le temple du dieu Agata... qui réconforte, radoube et calfate les avariés. Le revers de la médaille!

Tokio même, Tokio, la ville lumière du Japon, voit chaque année se dérouler au *Yoshiwara*, c'est-à-dire dans le quartier des maisons de débauche, une extraordinaire saturnale à laquelle prennent part trois ou quatre cent mille personnes. C'est le *O Washi Djindja*, la fête du « grand aigle », dont j'ai été le témoin stupéfait[1]. Mais la fête orgiaque du temple de Saidaiji dépasse tout ce qu'on peut s'imaginer. Plus de cent mille paysans s'y réunissent au 14e jour du premier mois lunaire (février). Des trains spéciaux à prix réduit y transportent des flots de pèlerins : ceux-ci, complètement nus, y célèbrent, la nuit, des rites fantastiques; leur exaltation religieuse les entraine en des rondes vertigineuses; ils poussent des cris stridents; les mouvements vio-

1. Lire, page 361, la *Bacchanale au Yoshiwara*.

lents qu'ils accomplissent les mettent en un état de frénésie et d'extase : une lutte générale s'engage quand les bonzes jettent dans cette multitude les *bâtons du bonheur*, qui assureront à ceux qui parviendront à les emporter une félicité inaltérable. De nos jours, on ne voit plus que peu de femmes mêlées à ces hommes sans vêtements. Mais, il y a dix ans, les témoignages les plus indubitables prouvent qu'elles y étaient encore très nombreuses. Ce qui semble établi également, c'est que ces cérémonies étranges ont, elles aussi, pour origine, des mythes phalliques. Ce qu'on célèbre en réalité au Saidaiji, c'est le mystère de la génération.

*
* *

Ainsi, le peuple japonais, plus que n'importe quel peuple d'Occident, vit immergé dans la mer sans fond du surnaturel. Il a ses idoles, ses fétiches, ses charmes, ses amulettes; il a ses devins, dont plusieurs jouissent d'un très grand prestige; il a ses nécromants, ses géomanciens, ses thaumaturges, ses sorciers, ses mages, ses hiérophantes, ses mystagogues, ses possédés, ses exorcistes; il a ses sortilèges, ses formules magiques, ses superstitions innombrables relatives aux eaux purificatrices, aux typhons et aux incendies dévorateurs de villes; il a ses extases mystiques, ses unions intimes des dévôts avec une divinité; il a ses névropathes que des transes hystériques font tré-

pider; il a ses spirites, ses médiums lucides et extra-lucides ; il a ses hallucinés, ses fous innombrables; il vit parmi les myriades de dieux de la mythologie shintoïste....

***

Nous avons parlé brièvement des trois grandes religions japonaises. Le bouddhisme et le confucianisme, importés de la Chine, ont parfois éclipsé la religion indigène : le shintoïsme Mais, en réalité, le bouddhisme n'avait pu s'implanter au Japon qu'en s'assimilant les vieilles légendes de ce pays et son culte très primitif des forces de la nature. Rien au Japon n'a jamais diminué l'importance du culte des ancêtres, qui est le principe constitutif du shintoïsme. En dernière analyse, il fut toujours, ce culte, et il est resté la fondamentale religion du peuple japonais; il semble aussi ancien que les insulaires et destiné à durer tant qu'ils dureront; il règle leur vie; il est leur morale; il plane sur leurs destinées; il est l'âme même du Japon. Il implique une foi absolue dans la survivance de ceux qui, ayant perdu leur forme mortelle, et devenus des esprits, hantent non seulement leur tombe et les temples, mais aussi le foyer de leurs descendants, dont ils ne cessent d'observer la conduite. Pour un Japonais, célébrer quotidiennement le culte de ses ancêtres, leur faire régulièrement des offrandes et les honorer par de belles

actions, c'est s'assurer une grande prospérité dans notre monde et un bonheur éternel dans l'autre. La conscience d'un Japonais, c'est le jugement des esprits ancestraux qui le contemplent. Le culte des ancêtres implique plus que l'immortalité de l'âme : il implique l'obéissance des vivants à la loi dictée par les morts. Combien de temps encore le culte des ancêtres gouvernera-t-il la pensée japonaise? Quel ressort moral pourra se substituer un jour à celui-là? Question grave que se posent, au Japon, tous les penseurs[1].

1. Ukita Wamin, moraliste japonais, écrivait en mars 1908 : « Au Japon il y a de fait une religion plus ancienne que toutes les autres; nous voulons parler du culte des ancêtres. Comme le Confucianisme s'y conforme on l'a respecté. Le Bouddhisme, qui n'avait aucune relation avec ce culte, l'a adopté et s'est répandu. Le Christianisme, qui le rejette quant à la formule, n'y est pas opposé quant à l'esprit. La Famille impériale se trouvant chez nous à la base de ce culte, ceci explique la vénération qu'on attache au Rescrit impérial sur l'éducation, et le crédit dont il jouit. Mais une question se pose : le culte des ancêtres gardera-t-il indéfiniment son efficacité? Jusqu'à quand notre pays s'appuiera-t-il sur ce culte qui fait depuis 2.500 ans la base de sa loyauté et de sa morale? Avec la fidélité et la loyauté comme base, peut-on espérer voir se développer dans un temps nouveau et dans une société nouvelle une nouvelle morale? Voilà le grand problème.

« Le culte des ancêtres est bien en fait la base de notre constitution nationale et de notre éducation. Mais avons-nous un moyen d'en empêcher la déchéance? ou bien avons-nous quelque chose qui puisse le remplacer et sauvegarder et notre constitution et notre éducation? » — Traduction publiée par les *Mélanges japonais* de Tokio.



Il est, au Japon, une grande cité industrielle, une grande ville d'ateliers et de fabriques. C'est Osaka. C'est là que le commercialisme d'Occident s'est le plus fortement implanté. Un prolétariat y végète dans la fumée des usines et la misère d'un labeur mal rétribué. La population d'Osaka, c'est, somme toute, celle qui ressemble le plus à une communauté de citoyens européens; c'est celle qui, depuis quarante ans, travaille le plus, avec des outillages et d'après des systèmes importés d'Europe et d'Amérique; c'est celle aussi qui, en se frottant à notre civilisation, a le moins conservé le culte des dieux et des ancêtres. Or, c'est un fait indiscuté, qu'au cours de la dernière guerre, les régiments recrutés à Osaka n'ont pas montré autant de vaillance que les régiments provenant des autres parties du Japon.

Les temps nouveaux?

CHAPITRE XV

Le Japonais est un « exécutant »; il a moins d'imagination, moins d'individualité que l'Européen, et il se subordonne spontanément à un ensemble.

Y a-t-il dans la psychologie japonaise des caractéristiques permanentes, raciales, inchangeables, ou bien les insulaires ne diffèrent-ils moralement de nous que par leur organisation sociale et des coutumes qu'une évolution plus ou moins rapide pourra transformer?

***

1° Les Japonais sont observateurs et assimilateurs ; ils excellent à imiter et à appliquer les créations intellectuelles des autres peuples. Mais, tout bien considéré, il semble vraiment qu'ils aient peu d'imagination, peu de profondeur intellectuelle, peu de facultés inventives.

Vers la fin de mon séjour à Tokio, je pris part à

un dîner où s'étaient réunis plusieurs Européens fixés depuis longtemps au Japon. Tous étaient des esprits cultivés, habitués à remuer des idées générales. La plupart d'entre nous aimaient et admiraient les Japonais ; aussi se plaisaient-ils à vanter leurs qualités. Mais un de ceux qui les avaient le plus loués s'écria :

— En somme, ils réussissent comme hommes d'action précisément parce que, dans le domaine de la pensée, ce sont des brutes (*sic*).

Un silence suivit cette déclaration ; ceux qui la trouvaient peut-être trop énergique n'entreprirent cependant point de dire en quoi il leur paraissait qu'elle l'était.

Naguère, les Japonais se procuraient de la Chine et de la Corée une religion, une philosophie, une littérature, des arts, des industries, une pharmacopée, les principes de la science militaire, et jusqu'au nom même de leur propre pays ! Cet immense bagage d'idées obtenues du continent d'Asie, ils s'en servaient pendant plusieurs siècles, mais sans l'améliorer. Ils n'en tiraient (sauf dans certains arts où ils dépassaient leurs maîtres) que des applications bassement utilitaires ; chez eux, le bouddhisme philosophique n'était compris que par quelques bonzes, et il se changeait pour le peuple en un amalgame de superstitions fantastiques. A peine avaient-ils pris contact avec les premiers

Européens, qu'ils cherchaient à apprendre d'eux des secrets, des procédés, des manières de faire, des moyens d'action. Dès 1590, le shogun Hideyoshi pressait les missionnaires jésuites et les marchands portugais de lui procurer des navires européens en vue de la grande expédition qu'il préparait contre les Coréens. A la fin du XIXe siècle, l'élite japonaise s'assimilait d'un seul coup, « en bloc », les sciences, les méthodes, les systèmes et les idées de l'Occident. On sait avec quel succès les Japonais ont employé nos engins et mis en pratique notre science militaire contre les Chinois, d'abord, puis contre les Russes. Dans l'exécution, dans l'action, les Japonais seront toujours incomparables. C'est un peuple d'appliqués applicateurs. Tels ces pianistes hors ligne, ces exécutants prodigieux, qui n'auront jamais une inspiration personnelle ; pourtant, à force d'habileté native et de travail obstiné, ils parviennent à jouer une symphonie infiniment mieux que le génie qui la créa. Je n'ai point ici la place où justifier par de nombreux faits cette assertion que les Japonais manquent d'imagination créatrice. Tout, dans leurs arts, dans leur littérature, semble prouver cette indigence. La culture européenne a été introduite au Japon il y a un demi-siècle; toute une génération de l'élite japonaise a été nourrie du savoir occidental. Les Japonais sont parvenus à fabriquer très bien, par leurs propres moyens,

des croiseurs imités des nôtres, et à faire fonctionner les appareils téléphoniques infiniment mieux que nous ne le faisons en France. Mais aucun d'eux, ni dans les sciences, ni dans la pensée, n'a encore enfanté une idée neuve, un principe fécondateur, une création originale, en un mot, *une invention*. Leur fameuse poudre shimose, c'est notre mélinite, dont ils se sont procuré, en France, la formule. Rien évidemment ne nous autorise à prétendre qu'un inventeur japonais ne naîtra jamais. Mais il est encore à naître. Ce qu'il faut reconnaître aux Japonais, c'est une sagacité qui leur permet toujours de se rendre compte de ce qui leur manque ; c'est aussi cet étonnant discernement qui leur a toujours permis de n'imiter qu'à bon escient et d'emprunter à chaque nation d'Europe ce qu'elle avait produit de plus efficace.

***

2° Qu'est-ce que la peur, sinon un phénomène dont notre imagination est le théâtre? Qu'est-ce que la peur, sinon une série de phantasmes qui se déroulent en nous ? Les hommes les plus cultivés, les plus raffinés, les plus intellectuels ne sont-ils pas très souvent aussi ceux qui ont le système nerveux le plus sensible, ceux qui ont le plus clairement conscience d'un péril, et qui sont enclins à vouloir, d'avance, se le représenter? Pour ceux-là, imaginer, c'est appréhender... En s'imaginant un

péril, ils l'exagèrent. Les Japonais, ayant moins d'imagination que nous, sont peut-être, à cause de cela, moins angoissés par l'idée d'un danger futur.

*
* *

3° Pendant des siècles, l'ancien état social japonais s'est opposé à tout développement de la personnalité. Une race se débarrasse-t-elle vite d'un aussi pesant atavisme ? Le culte des ancêtres a eu et a encore au Japon les plus importantes conséquences : il annihile la volonté individuelle ; car, au point de vue des mœurs, il donne à la tradition, à la coutume, une force oppressive. Le Japon est ouvert aux produits matériels de l'Europe, mais il reste fermé à ses produits spirituels. Pour résister aux Européens, il adopta les armes des Européens, mais non leurs mœurs. Dans ce pays, l'individu est, à un degré surprenant, prisonnier de la famille, de la commune, du clan, de la corporation, de la guilde et, depuis 1868, de la patrie, d'une patrie d'autant plus exigeante qu'elle est née d'hier. C'est une patrie-enfant, capricieuse et tyrannique. L'individu est l'esclave du « qu'en dira-t-on », de l'usage établi, des précédents ; en un mot, il doit suivre docilement l'opinion publique et les idées collectives. Quiconque ose parler ou agir d'une manière qui choque la loi *non écrite* et la moralité courante risque d'être frappé d'ostracisme, tenu en quarantaine par la communauté au milieu de

laquelle il doit vivre ; il s'exposerait, pour une pensée originale ou une initiative trop hardie, à être lésé dans ses intérêts, disqualifié, conspué et finalement vomi, expulsé comme un paria.

Les Japonais sont donc moins accoutumés que nous ne le sommes à penser et à agir individuellement. Ils ont moins que nous une volonté personnelle, une ambition personnelle, une énergie personnelle, des convoitises personnelles ; et ainsi le Japon tout entier a une volonté globale, une ambition globale, une énergie globale plus forte que ne saurait en avoir une nation européenne. Les Japonais pensent « agglutinativement », ils ont l'instinct grégaire (ce même instinct qui fait se grouper à tout moment un troupeau) ; dans leurs gestes et dans leurs pensées, ils se subordonnent les uns aux autres et tendent à agir les uns comme les autres. Chaque volonté particulière semble attirée par le conglomérat de la volonté collective. Naguère, cette volonté collective c'était l'âme de cette petite patrie qu'on appelait le clan. Aujourd'hui, c'est l'âme nationale.

Dans un semblable pays, si l'idée prédominante, si l'opinion publique, sous la menace d'un péril national, tend à faire de l'héroïsme, une qualité que chacun doit être prêt à montrer à tout moment, il est impossible, même à un lâche, de ne pas se conduire héroïquement. Chaque homme japonais craint, plus que la mort, la réprobation des

autres hommes japonais. Au régiment, il redoute d'être mal jugé par ses camarades de rang et de file; au village, il tient à donner une bonne opinion de soi-même aux autres villageois. D'ailleurs, la communauté exerce sur la conduite de chacun de ses membres un contrôle tyrannique.

On a répété maintes fois, pendant la guerre de Mandchourie, que des soldats japonais accusés de s'être conduits avec poltronnerie n'eussent jamais pu retourner dans leur village. C'était strictement vrai. Ceux qui eussent été suspectés d'avoir eu une défaillance eussent trouvé leur maison fermée; ils n'eussent rencontré, au lieu de leur naissance, que des ennemis. Ils eussent été reniés par leur père et leur mère, insultés et chassés par leurs frères et leurs sœurs. En agissant de la sorte, leurs proches, tout en obéissant à leur indignation personnelle, eussent surtout eu le dessein d'agir conformément à l'indignation collective des autres membres du village.

Quelques fantassins japonais, cernés par les Russes, s'étaient rendus pendant la bataille de San-de-Pou. Le fait était sans précédent. Jusqu'alors, les soldats japonais s'étaient fait massacrer, plutôt que de se laisser capturer. Parmi ces prisonniers, il y avait des réservistes dont les épouses, dès qu'elles connurent, au Japon, cette déshonorante nouvelle, réclamèrent que fût prononcé, à leur bénéfice, un immédiat divorce. Mille

avanies accueillirent ces hères contrits quand, après la signature de la paix, ils réapparurent parmi leurs concitoyens : les femmes les navrèrent de sarcasmes ; les gamins leur adressèrent d'insultants quolibets ; lequel d'entre eux n'eût pas préféré la mort à tant d'avilissement ?

Cette inflexible discipline imposée à l'individu par la collectivité, cette surveillance de chacun par tous rend très difficile aux plus faibles caractères aucune défaillance. Si mille Japonais se trouvent en un endroit très périlleux, cent peut-être d'entre eux sentiront en leur for intérieur une grande peur. Mais aucun de ces cent hommes, plus sensibles ou moins bien trempés que les autres, n'osera faire à l'un de ses camarades l'aveu de son trouble. La crainte de s'exposer au ressentiment général, la crainte d'être bafoué et flétri par la collectivité empêchera le timoré d'avouer sa pusillanimité. Pour dissimuler ses terreurs, il ira même jusqu'à faire des actions héroïques. Il sera « brave comme un lâche ». La plupart des Européens établis depuis longtemps aux îles nippones sont unanimes à dire que l'homme japonais, quand il se trouve isolé, est loin de se montrer plus brave que l'homme blanc. Dans une rixe, dans un des conflits de la vie courante, dans une occurrence où, livré à lui-même, il doit prendre une détermination immédiate, le Japonais n'est point remarquablement brave. C'est quand il fait partie d'un

ensemble, quand il est l'une des parcelles d'une collectivité qu'il montre une bravoure inouïe. Il a besoin de savoir que beaucoup d'hommes pénsent comme il pense, qu'ils sont prêts à agir comme il va agir et à mourir comme il va mourir. Pourtant, pendant la guerre de Mandchourie, les troupiers japonais ont paru être, beaucoup plus que les troupiers russes, aptes à combattre en ordre très dispersé, très éparpillé, c'est-à-dire individuellement, et sans le contrôle immédiat d'un chef. D'où venait cela? Le tirailleur japonais, quoique séparé de ses camarades, se sentait relié à eux par une foi commune et ce grand, cet unanime enthousiasme patriotique qui poussait toute l'armée en avant. Le fantassin russe, au contraire, dès que ses coudes ne touchaient plus ceux de ses compatriotes, et dès qu'il ne se sentait plus éperonné par ses officiers, était enclin à se dire : « En définitive, pourquoi donc nous battons-nous? »

Le « moi » du Japonais s'affirme avec moins de précision que le « moi » de l'Européen. Le Japonais ne se regarde point vivre autant que nous le faisons; il s'analyse moins, il s'observe moins, et il regarde davantage le monde ambiant. Un Japonais est, moins qu'un Européen, conscient de sa propre existence, et, par conséquent, moins soucieux de la conserver. Il a moins d' « individualité ». Un Japonais ne pense point qu'il vit pour développer, pour cultiver son « moi ». Il ne croit

point que la patrie doive être le champ d'expérience, le milieu favorable où son génie personnel s'affirmera : le piédestal où il hissera sa propre gloire.

L'Occidental du xxe siècle pense avant tout à sa propre carrière, à ses propres ambitions, à son propre renom. Combien n'aiment la patrie que parce qu'en la servant ils aident à leur propre fortune ; et combien peu nombreux sont ceux qui, pour la rendre plus heureuse, sauraient sacrifier leur réputation personnelle, et ce que nous appelons notre « avenir » ? Nous pensons surtout à nous-mêmes ; nous trouvons en nous-mêmes un but : nous sommes, à vrai dire, notre propre but. Les Japonais, plus ambitieux pour leur patrie que nous ne le sommes pour la nôtre, sont moins que nous stimulés par une ambition personnelle. L'admirable, l'inaltérable entente des généraux japonais pendant la guerre de Mandchourie, ce fut la preuve que chacun de ces chefs désira moins « réussir » personnellement qu'assurer le succès du pays contre l'étranger. Point, parmi eux de réclamistes, d'arrivistes ; point de « glorieux », de « sympathiques », de « brillants » ; point de généraux désireux, avant tout, de rendre responsables des échecs leurs rivaux, et de s'attribuer, par contre, le mérite des succès. Au contraire, on a vu des chefs illustres comme Kodama et Nogi avouer spontanément certaines erreurs et

déplorer d'avoir, quelquefois, manqué de clairvoyance. Pendant la guerre de Mandchourie, tous les Japonais, depuis le maréchal Oyama jusqu'au dernier des convoyeurs, n'eurent qu'un seul désir : bien servir. Entre les chefs de la flotte non plus, nulle jalousie, nulle rivalité. Au début de la guerre de Mandchourie, Togo n'était point particulièrement désigné au commandement suprême, ni par son ancienneté, ni par son grade. Mais un conseil de tous les amiraux proclama unanimement ses vertus et le choisit comme le plus apte à diriger les opérations navales. L'esprit japonais du début du XXe siècle, c'est la négation même de l'arrivisme égoïstique ; c'est le triomphe des efforts solidaires et des volontés associées, qualités que la complication des organisations contemporaines semble devoir, désormais, rendre plus utiles que le génie d'un seul homme.

***

A cette affirmation que les Japonais se subordonnent spontanément à un ensemble, on pourrait nous objecter ceci :

L'histoire féodale du Japon est faite de compétitions, de rivalités, de luttes féroces, d'usurpations successives, de traîtrises, d'embûches, de conspirations où il semble que l'intérêt personnel se soit à chaque instant affirmé. Mais quoi! Alors,

il n'y avait point de patrie. La patrie c'était la province daïmiate. Dans leurs efforts inconscients vers l'unification, les 283 clans japonais subissaient d'horribles remous; le mikado n'était qu'une sorte de divinité, de bouddha vivant et dénué d'aucun pouvoir temporel; alors, le seigneur qui prédominait et exerçait une sorte de pouvoir royal, c'était celui qui était le plus habile et commandait à la meilleure armée. Ce fut une anarchie sanglante, une guerre civile, qui ne finissait jamais.

Mais dès que les hommes blancs menacèrent les côtes nippones, la patrie japonaise naquit.

Ce n'est point que de nos jours l'influence des clans soit définitivement abolie. Le danger persiste, de leurs rivalités implacables. Dans la politique, dans le fonctionnarisme, et parmi le corps des officiers, leur influence est encore grande. Je me suis souvent dit que si les généraux et les amiraux japonais avaient fait preuve d'une si parfaite abnégation et avaient agi avec une aussi absolue solidarité pendant l'époque héroïque de la guerre de Mandchourie, c'était, sans doute, parce que chacun d'eux connaissait trop bien les horribles effets de la guerre civile. Chacun d'eux, par une histoire toute récente, par ses souvenirs personnels, savait exactement que sa jeune patrie était, en réalité, composée de petites patries qui, vingt-sept ans auparavant, s'entre-déchiraient encore. Chacun d'eux connaissait le péril extrême des divisions et

que le Japon se disloquerait, s'effondrerait, s'effriterait d'un seul coup si des dissensions survenaient parmi ses chefs. La frénétique passion patriotique japonaise, le culte fervent du mikado, ce symbole vivant de l'unité nationale, la formidable centralisation politique du pays, l'humilité voulue des chefs de guerre, tout cela n'est qu'un procédé d'orthopédie morale. La nation enfant s'est donné à elle-même cette armature; elle a élevé ce rempart pour se protéger contre ses propres soubresauts, contre ses divisions, contre les tendances au séparatisme et l'anarchie, contre les forces souterraines qui pourraient mettre encore en péril son unité. Sous l'ancien régime, l'individu se subordonnait à son clan; aujourd'hui, il se subordonne à la patrie. Mais il se subordonnait naguère aussi spontanément et aussi absolument à son clan, qu'il se subordonne aujourd'hui spontanément et absolument à la patrie. Les chefs de clans pouvaient avoir leurs ambitions personnelles, mais l'individu était toujours le serviteur de son clan.

CHAPITRE XVI

Le Japon, c'est le pays du suicide.

D'autres caractéristiques de la mentalité japonaise semblent aussi devoir être considérées comme permanentes. Tout d'abord, c'est le culte des héros, le culte de ceux qui se sont sacrifiés à une cause, le culte de ceux qui ont noblement combattu ou pour leur clan ou pour l'empereur, le culte des grands guerriers ou des grands vengeurs. Il se confond avec le culte des ancêtres, et c'est une des formes du shintoïsme.

Une autre caractéristique de la mentalité japonaise, une caractéristique permanente, c'est l'histrionisme national. Le Japon est un peuple qui « pose » devant l'Univers. Pour « épater » l'humanité, il s'efforce à des attitudes héroïques sur le grand théâtre du monde. Chez les Japonais, l'orgueil est inouï, mais collectif. Ces débutants attachent une importance énorme à ce que les étrangers pensent de leur pays; cette inquiétude les obsède

perpétuellement. Quand un Japonais accomplit une prouesse, il cherche moins à émerveiller les autres Japonais qu'à augmenter la renommée du Japon parmi les peuples. Pour que le Japon étonne l'Occident, par ses victoires, les sujets du mikado sont prêts à se faire écharper. Enfin, les Japonais sont enclins à concevoir pour leur pays une destinée prodigieuse; ils ont toujours formé des projets démesurés. Dès le XVIe siècle, ils préparaient la conquête de la Chine, et, au XVIIe siècle, ils regardaient vers le Mexique. Pendant la guerre de Mandchourie, ils espéraient pourchasser les Russes jusqu'à l'Oural; aujourd'hui, malgré leurs conflits momentanés avec la Chine, ils entendent bien devenir les rénovateurs du continent jaune. Le Japon, en s'assimilant les meilleures qualités de chaque peuple d'Europe et en les juxtaposant à ses qualités natives, qui sont celles du plus grand peuple de l'Asie, devra diriger un jour la civilisation de l'Univers. Voilà, du moins, ce qu'espèrent les jeunes intellectuels de Tokio.



Mais tout cela paraîtra peu important, en comparaison de ce que nous avons encore à dire. Nous touchons, présentement, à la caractéristique la plus mystérieuse et la plus significative de l'âme japonaise:

Le Japon est resté le pays du suicide.

La bravoure japonaise? N'est-elle point, en grande partie, faite de cette indéfinissable *indifferentia mortis* que les siècles évanouis ont transmise, inchangée, au xxe siècle? Acceptation aisée de ce qui est fatal et inéluctable, incuriosité et lassitude précoces, détachement prématuré des choses de la vie, désenchantement tranquille et profond, vertige silencieux, abdication de la personnalité cherchant une retraite sûre dans le néant; peut-être aussi une dépression nerveuse, une espèce d'affaissement survenant après des paroxysmes d'exaltation, après d'excessives frénésies; un affolement, un délire de la sensibilité, une certaine tendance au dramatique et au merveilleux, une disposition à préférer quelque fin subite et théâtrale aux mesquines contestations de la vie, à la nécessité de se justifier, de plaider et d'argumenter; tout cela, toutes ces choses vagues et indéfinissables, cette nostalgie d'un « je ne sais quoi » qui monte avec le brouillard bleu des îles enchanteresses, c'est tout cela qui me paraît engendrer, chez les Japonais, la prédisposition au suicide.

Voici une statistique montrant combien de Japonais et de Japonaises ont volontairement renoncé à la vie, de 1897 à 1902:

Années.	Hommes.	Femmes.	Total.
—	—	—	—
1897.	4.625	3.033	7.658
1898.	5.368	3.331	8.699
1899.	5.033	3.334	8.372
1900.	5.177	3.256	8.433
1901.	5.227	3.355	8.582
1902.	5.413	3.370	8.783

Ce qui vous frappera, c'est l'accroissement annuel de la sinistre manie. La progression est indéniable et il importerait d'étudier avec le plus grand soin ce mystérieux phénomène.

Un spécialiste bien connu des maladies mentales, le docteur Kure Shuzo, aidé par son frère M. Kure Benso, très versé dans les travaux de statistique, a, en août 1908, publié d'importants documents sur ce sujet. Les frères Kure s'expriment ainsi, dans le *Waseda Bungaku* : « 122.411 suicides ont été commis pendant les quinze années comprises entre 1890 et 1904. Le tableau suivant indique le détail des chiffres, par périodes de trois années, durant ce laps de temps :

	Nombre de suicides.
	—
1890-1892.	22.218
1893-1895.	22.196
1896-1898.	23.814
1899-1901.	26.378
1902-1904.	28.796

La difficulté grandissante de la lutte pour la vie accompagne inévitablement l'introduction d'une

forme plus haute de la civilisation ; elle est considérée comme une des plus importantes causes de l'augmentation rapide du nombre des suicides. C'est particulièrement dans la partie féminine de la population que le mal se développe. Autrefois, sous l'ancienne organisation sociale, les femmes trouvaient une protection dans leur faiblesse même : leur effacement faisait leur sécurité. Toutes elles ignoraient les difficultés que rencontrent maintenant les plus émancipées d'entre elles quand elles se lancent dans la lutte pour la vie et qu'elles s'efforcent de s'assurer des moyens personnels d'existence. Aussi ce n'est pas seulement la manie du suicide qui se propage parmi les femmes japonaises, mais, simultanément, la criminalité et l'aliénation mentale.

Ce qui est frappant dans la manie du suicide, au Japon, c'est son caractère épidémique. L'une de ces épidémies de suicide sévit naguère parmi les étudiants de l'Université de Tokio. Les uns se précipitèrent dans la cataracte de Kégon, près de Nikko ; les autres jugèrent plus magnifique encore de s'identifier à l'éternel en s'engouffrant dans le cratère du volcan Asama. Une vingtaine disparurent ainsi, préférant à une « carrière » la mort sans phrase... et sans examens.

Mais la cataracte de Kégon continue à exercer une attraction toute particulière. Dans le *Rinri Koenshu* du 10 mai 1908. M. Kiyama Kumajiro

déplorait qu'au cours du mois de novembre précédent, *186* personnes eussent obéi à l'incantation funèbre que murmurent éternellement les ondes de la fantastique cascade. Près de deux cents personnes dévorées en un mois par le gouffre ? N'est-ce point extraordinaire ?.....

Des amoureux qui ne peuvent être unis pratiquent le *joshi ;* ils meurent ensemble, persuadés, suivant la croyance bouddhique, que la force de leur amour pourra suffire à les unir dans un monde futur. Des conjoints, qui ne s'aiment point ou que le divorce ne disjoint pas assez vite, s'empoisonnent pour abréger des formalités oiseuses.

Au Japon, on se suicide à n'importe quel âge, par n'importe quel moyen et pour n'importe quoi ; on s'éventre, on s'égorge, on s'empoisonne, on s'asphyxie, on se fait broyer par un train. Des mécontents se suppriment pour donner plus d'importance à une démonstration politique. Certains requérants, certains plaignants, afin d'attirer l'attention sur leur cause, deviennent leurs propres occiseurs, comme ces protestataires qui, chez nous, pour obtenir que leurs suppliques soient lues par les puissants, tirent, non point dans leur cervelle, mais en l'air, et à blanc, un coup de pistolet. En somme, c'est encore à la pendaison et à la noyade qu'ont le plus souvent recours ceux des Japonais et des Japonaises qui sont las de vivre, mais souvent ils embellissent l'instant hideux de

leur dernier souffle en laissant aux vivants un joli sonnet élégiaque ou quelque pensée stoïque.

***

En 1895, quand le Japon, sous la pression de la Russie, de l'Allemagne et de la France, dut renoncer au fruit des victoires qu'il avait remportées sur les Chinois, quarante militaires, indignés, se tuèrent aussitôt. Au temps des guerres, quand le trépas de certains officiers est annoncé, il advient quelquefois que leur femme s'égorge pour ne pas leur survivre. Il est certain que si les Japonais eussent été vaincus par les Russes pendant la guerre de Manchourie, la plupart des amiraux et des généraux n'eussent pas voulu survivre à leur défaite. Ils se fussent bellement donné la mort.

Vaincre ou mourir! Ici, ces mots ne constituent point une exclamation; ce n'est point la fanfaronnade que peuvent proférer des simulateurs de l'héroïsme ancestral. Les guerriers de l'ancien Japon ont transmis aux soldats du Japon moderne l'obligation de vaincre ou de mourir. Le combattant japonais vainc, meurt ou se suicide. Le peuple japonais, d'ailleurs, impose la victoire à ses mandataires. Il n'admet, de leur part, nulle défaillance, nul insuccès. Ainsi, du 11 février au 14 août, la flotte des croiseurs russes de Vladivostock réussit à surprendre et à couler, comme on le sait, de nombreux transports nippons. L'ami-

ral japonais Kamimura, chargé d'annihiler les croiseurs russes, ne parvint point, pendant longtemps, à les approcher. Aussi, l'opinion publique, au Japon, s'exaspéra ; la maison de Kamimura fut lapidée ; sa femme, insultée, dut se cacher ; quant à ses fils, mis en quarantaine par leurs condisciples, ils s'entendaient poser, mais à chaque instant, cette unique question :

— Quand votre père va-t-il se décider à s'ouvrir le ventre ?

Enfin, le 14 août, Kamimura coula le *Rurik* et mit en fuite les trois autres croiseurs russes et il regagna l'amour de ses compatriotes.

Les Européens, à certains instants de leur histoire, ont eu de ces exigences implacables. Les Anglais, en 1757, inculpaient de haute trahison et fusillaient l'amiral John Byng, coupable de n'avoir point transformé en victoire un combat indécis contre l'amiral français, La Gallissonnière. En France, le Comité de Salut public faisait décapiter le général Houchard, malgré sa victoire de Hondschoote. Mais dans les nations européennes, de pareils actes (d'ailleurs fort injustes dans les deux cas que nous venons de citer) furent toujours exceptionnels et ils remontent à une époque éloignée.

Ce que je narre ici, c'est la vie d'hier :

Une scène grandiose, une sorte de communion patriotique, se passa à bord du *Mikasa*, au moment

où l'amiral Togo reprit la mer pour se porter à la rencontre de l'escadre de Rodjetwensky. Alors, sans dire un seul mot, tout le corps des officiers se déclara prêt à vaincre ou à mourir. Togo leur avait permis, à ces officiers, de recevoir, sur leurs vaisseaux, avant l'appareillage décisif, leurs femmes et leurs enfants. Car il convenait, avant l'heure suprême, qu'une dernière fête familiale prolongeât et rendît plus émouvants les adieux de ceux qui allaient partir pour s'efforcer de sauver le Japon.

La nuit descendit sur les ondes; les visiteurs regagnèrent la terre. Togo fit donner l'ordre à tous les officiers de l'escadre de venir, par rang d'ancienneté, se présenter à lui. Le taciturne se tenait debout dans sa cabine, où l'on ne voyait, pour ornement, qu'un portrait de l'empereur. Près de lui, scintillait, sur un coussin, l'un de ces poignards qu'il convient d'employer quand on veut faire le harakiri. C'était l'arme qu'un shogun ou un daïmio, courroucé, envoyait comme une condamnation à un fonctionnaire maladroit ou à un général vaincu.

A chaque officier qui apparaissait, l'amiral rendait son salut ; puis, sans un mot, il désignait du doigt le couteau symbolique. L'officier s'inclinait et se retirait. Quand le défilé fut terminé, l'escadre tout entière savait qu'un grand pacte venait d'être conclu par ses chefs avec la victoire et avec la mort.

Quelques jours après la signature du traité de Portsmouth, le *Mikasa* sauta dans l'arsenal de Sasebo. Le commandant de ce cuirassé n'était point à bord, et aucune responsabilité ne pouvait lui incomber. Néanmoins, dès qu'il apprit, à terre, la nouvelle du sinistre, il jugea convenable, par point d'honneur, de se suicider en se précipitant du haut d'un édifice.

En 1877, quand l'armée impériale finit par cerner les rebelles du clan de Satsuma, leur chef Saïgo fit en souriant une dernière partie de *go*, puis il lacéra, d'un poignard, ses entrailles : tous ses officiers l'imitèrent. Dans l'ancien Japon, il était coutumier que des samouraï s'ouvrissent le ventre pour suivre au royaume des ombres leur chef trépassé. En 1651, quand le shogun Iemitsu expira, cinq grands daïmio commirent le harakiri, car il leur convenait d'aller l'assister parmi les esprits immortels.

Ce fut de tout temps un vertige funèbre ; les tombes voraces où se précipitaient tant de jeunes hommes, n'étaient jamais repues ; on se suicidait, parce qu'on avait reçu une réprimande ou éprouvé un remords, ou connu un regret ; on se tuait pour protester contre la rudesse d'un chef ou pour montrer qu'on désapprouvait les rigueurs d'une certaine consigne. On s'enfonçait un poignard dans l'abdomen, parce qu'on estimait qu'on s'était mal acquitté d'une mission. Des jeunes

filles, des enfants s'immolaient sans une hésitation, sans un frisson, sans une larme. Au Japon, le suicide était, et, pour beaucoup de gens, il est encore une élégance, une solution rapide aux mesquines difficultés de la vie, un raccourci commode, un chemin de traverse conduisant plus vite à l'éternité : une évasion, une instantanée mutation ; le dépôt d'un fardeau, un allégement, un envoi, une délivrance.

Tout cela ramène invinciblement notre esprit aux souvenirs de la vie antique ; nous revoyons à Philippes Cassius et Brutus s'immoler de leur propre épée : nous revoyons Antoine se suicider après la trahison de Cléopâtre [1].

1. « On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque qui y encourageait : l'établissement des triomphes et de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne fallait pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avaient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devait être flétrie et leurs biens confisqués ; une espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin, une grande commodité pour l'héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouait dans le monde à l'endroit où il voulait.

« On pourrait ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'âme, tout occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la passion fait sentir et jamais voir.

« L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manières et agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre

*
* *

De tous les pays du monde, le Japon reste celui où les humains hésitent le moins à se suicider[1]. Dès lors, comment s'étonner que ces insulaires s'exposent sans grand effroi à être tués, ou qu'ils soient assez disposés à tuer autrui, puisqu'il leur arrive si fréquemment de se tuer de leurs propres mains?

*
* *

Qu'appelons-nous notre avenir ? Notre avenir à tous, n'est-ce point la mort ? Les Japonais sentent plus que nous la fatalité de la mort, son immanence, son inéluctabilité. Pourquoi tant songer à éviter l'inévitable? Leur moi individuel, leur moi périssable, se confond avec cette multitude de « moi » qui s'appelle la patrie et qui ne meurt pas. Chaque Japonais sait qu'il expirera, mais le Daï nippon est éternel. Servir la patrie, la rendre plus glorieuse et plus prospère, n'est-ce point s'as-

être ; et tel est le cas que nous faisons de nous-même, que nous consentons à cesser de vivre par un instinct naturel et obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

« Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étaient lorsque, par cette puissance qu'on prenait sur soi-même, on pouvait à tous les instants échapper à toute autre puissance. » — Montesquieu, *Les Romains.*

1. S'il en est un autre qui égale peut-être, à cet égard, le Japon, c'est la Chine.

surer la plus heureuse immortalité? Que m'importe de mourir. Je mourrai, mais ma mort empêchera-t-elle la patrie d'être admirable ; empêchera-t-elle le mont Fuji d'être majestueux avec sa base dans l'Océan et son sommet dans le ciel? Sans moi, les printemps renaîtront, innombrables ; les fleurs s'épanouiront toujours aussi belles, et les générations se multiplieront toujours plus fortes sur la terre des ancêtres où planera mon esprit invisible, dans l'air léger.

CHAPITRE XVII

En 1903, et en 1904, le peuple japonais subissait une crise de frénésie nationaliste. — C'est l'instituteur japonais qui a fait le combattant de Mandchourie.

Parmi tous ces facteurs de la bravoure japonaise quels sont ceux qui semblent permanents ?

Certaines fatalités d'ordre cosmologique, qui ont sans doute contribué à travers les siècles à déterminer la mentalité des Japonais, subsisteront éternellement : d'effrayantes perturbations sismiques continueront à ébranler de temps en temps les îles japonaises.

D'autre part, la natalité chez les insulaires ne cesse d'augmenter avec une rapidité étonnante, accumulant chez eux des réserves d'hommes et d'énergies que stimulent des besoins immenses, des convoitises et un effréné besoin d'expansion et de grabuge. Il faut donc considérer comme constant ce symptôme, puisque, dans les temps où nous

écrivons, il ne diminue pas, mais grandit. En outre, si les Japonais ne sont pas cruels, ils sont tout au moins irascibles et violents. Leur tempérament est frénétique. On a vu aussi qu'au xxe siècle, tout comme à l'époque féodale, les Japonais gardent une singulière prédisposition au suicide. L'*indifferentia mortis* restera longtemps encore un trait particulier de leur caractère.

*
* *

Ce qui sera certainement moins durable que tout cela, c'est l'état de crise patriotique, l'état de frénésie nationaliste où se trouvait le peuple japonais en 1903 et en 1904. Il faut bien en convenir, ce qui a été perpétuel au Japon depuis l'origine des temps jusqu'en 1868 et même jusqu'en 1877, c'est la guerre civile. Le péril blanc a unifié le Japon ; les entreprises russes, en Extrême-Orient, ont coïncidé avec une phase de l'histoire japonaise où une élite éclairée s'efforçait de souder définitivement les 283 morceaux de la patrie naissante.

Il ne faut point s'imaginer qu'alors l'exaltation chauvine des Nippons ait été naturelle et spontanée. Elle avait été créée, au contraire, par plusieurs années de surexcitations incessantes propagées par la presse. Surtout, les instituteurs des 27.000 écoles primaires avaient, depuis vingt ou trente ans, fanatisé les enfants du peuple. Au petit paysan, tout féru des innombrables supersti-

tions bouddhiques, le maître d'école avait prêché le culte de ce dieu unique : l'empereur, symbole vivant de la patrie. Depuis vingt ans, dans les masses populaires, l'instituteur avait surexcité, jusqu'à l'imbécillité, l'orgueil national et le mépris des Européens. Pendant que l'élite japonaise continuait, dans nos capitales, dans nos usines, dans nos arsenaux, ses investigations obséquieuses, la plèbe japonaise apprenait de ses éducateurs qu'elle constituait la plus noble, la plus brave, la plus intelligente des nations. J'ai eu maintes fois la preuve que le peuple, au Japon, n'avait jamais été clairement renseigné sur l'origine de tant d'inventions merveilleuses dont l'application faisait si vite sortir le Japon de son obscur moyen âge. Les voyageurs européens ? Il fallait les traiter avec politesse, avec douceur, mais sans confiance. Il fallait se préparer à combattre, pour l'indépendance du Nippon, contre les Occidentaux toujours agressifs.

Vous vous souvenez de cette époque qui suivit la guerre de 1870, quand les classes dirigeantes françaises s'efforçaient de refaire notre âme nationale? Alors les Français avaient encore une compréhension bien exacte du péril permanent auquel est exposée leur démocratie parce qu'aucune frontière naturelle ne la sépare de certains empires militaires dont la population ne cesse de croître avec une rapidité alarmante. C'était le temps où par

l'organisation des bataillons scolaires, par la propagation des manuels de morale civique, par la vulgarisation d'ouvrages de Paul Bert et de Gabriel Compayré, la République s'efforçait de faire survivre l'idée patriotique à l'effondrement de toutes les croyances. Ce grand effort de rénovation nationale, de moralisation, ce qu'avaient rêvé les Prévost-Paradol et les Raoul Frary, tout cela a été appliqué, mais au Japon. Il s'agissait d'inculquer aux jeunes générations un sentiment nouveau que leurs pères n'avaient point connu ; il s'agissait d'enthousiasmer, en leur prêchant l'idée de l'unité nationale, ces enfants dont les aïeux avaient servi seulement un clan. C'est de l'école primaire qu'est sorti, prêt à se faire tuer, le combattant de Mandchourie. Car enfin qu'était-ce donc que le soldat japonais de 1904, sinon un jeune rustre à l'esprit borné et n'ayant, en guise d'idées, que des superstitions, mais fanatisé par le maître d'école et persuadé, comme je l'ai montré, que des ennemis formidables menaçaient l'indépendance du Nippon. Ce ne fut pas un instinct sauvage, ni le plaisir de la tuerie et de la déprédation qui inspira au peuple japonais cet enthousiasme belliqueux dont le monde s'émerveilla en 1904 et qui ressemblait tant à l'élan patriotique des Français de 1793.

Mais la classe dirigeante était convaincue, depuis l'installation des soldats du tsar à Port-Arthur, qu'une guerre contre la Russie deviendrait inévi-

table. Pendant dix années, elle n'avait rien négligé pour surchauffer, pour exalter l'esprit des générations nouvelles, et par l'intermédiaire de ces fervents zélateurs, les maîtres d'école, elle leur avait inspiré une haine implacable pour les Moscovites, en les représentant comme des conquérants insatiables, brutaux et pétris de défauts abominables. Les soldats japonais, quand ils mettaient le pied sur la terre de Mandchourie, croyaient tous qu'ils venaient combattre des hordes barbares, féroces, dont le désir était de s'emparer de la Corée, puis du Japon, afin de réduire en esclavage la population de ces deux pays. Voilà ce qui vous confirme bien que, dans l'esprit des Nippons, la guerre contre les Russes fut à la fois une guerre défensive et une révolution.

Dire que le peuple japonais, en 1904 et en 1905, a montré de la bravoure parce qu'un sanglant atavisme le faisait se complaire, d'instinct, aux choses de la guerre, ce serait méconnaître la constitution sociale de l'ancien Japon. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, seule la classe des samouraï eut une culture, une étiquette, une morale, un code d'honneur, une éducation guerrière et des principes ; seule, elle entretint le culte des armes et l'admiration pour les exploits des héros. Oui, naguère, l'aristocratie, formée des familles *samouraï*, était seule à compter : environ deux millions de personnes la composaient ; cette caste vivait à la

solde des daïmio, et, pour l'entretenir, la masse populaire, c'est-à-dire environ trente millions de paysans, était sans cesse pressurée. Dans l'ancien Japon, c'est-à-dire avant 1868, cette masse populaire ne comptait pas, elle n'avait aucun droit, aucune dignité de vie ; elle était rançonnée, foulée et terrorisée par la caste samouraï qui avait, sur les rustres, droit de vie et de mort.

Tous les voyageurs européens qui ont visité le Japon avant 1868 ont remarqué la misère du peuple, son abjection, ses allures humbles et craintives et le respect suppliant qu'il manifestait toujours envers les membres de l'aristocratie guerrière. Certains samouraï, quand ils voulaient éprouver un sabre neuf, s'avançaient sans bruit derrière un pauvre fermier, et, d'une estocade, lui décollaient la tête. Aucune vindicte, aucun châtiment n'atteignait ceux qui avaient ainsi arrosé de sang humain une lame vierge.

Un peuple aussi avili par les hommes d'armes et aussi tremblant devant eux a-t-il pu produire, au xxe siècle, une génération dépositaire du moindre atavisme guerrier? Évidemment non! Comment donc les petits troupiers japonais, comment les petits villageois, dont les pères et les grands-pères s'effaraient devant les seigneurs, comment les enfants du peuple ont-ils montré un héroïsme comparable à celui des rejetons des familles dominatrices ? Voilà encore un phénomène social très

surprenant, mais non inexplicable. Ces paysans — nous l'avons montré précédemment — n'avaient jamais eu qu'une existence très précaire, très misérable, très obscure, très souffrante ; la vie n'avait jamais eu pour eux que peu de douceurs. Nous avons montré aussi qu'ils étaient et sont restés, beaucoup plus que les aristocrates, imbus de convictions spiritualistes, de superstitions bouddhiques. Nous savons aussi comment les instituteurs ont fanatisé ces simples. Par surcroît, ils leur avaient persuadé que l'empereur, en leur permettant de faire partie de ses régiments et par conséquent en leur donnant le droit de porter les armes, leur avait gracieusement concédé un honneur qui naguère était réservé aux arrogants samouraï. Une pareille faveur impliquait, pour les hommes du peuple, le devoir de se battre aussi bien que les descendants de l'aristocratie guerrière. Et c'est ce qu'ils firent[1].

Les soldats japonais de 1904 étaient enthousiasmés par tous les symboles, toutes les allégories patriotiques ; de même nos ancêtres de 1793 eussent écharpé quiconque se fût moqué du

1. On lit dans un volume semi-officiel, le *Japan Year book*, et en tête d'un chapitre intitulé « Armée et Marine », ces lignes : « Pendant environ sept siècles qui se sont terminés en 1867 avec l'abolition de la féodalité, le service militaire avait été l'exclusif privilège des *Samouraï*. Quand advint la résurrection du régime impérial et la complète réorganisation de tous les services de l'État, ce privilège fut converti en un devoir incombant également à tous les jeunes hommes de la nation. »

« canon d'alarme », de l' « autel de la patrie » ou d'un couplet de la *Marseillaise*.

*
* *

La classe dirigeante avait réussi, au delà de ses espérances, à faire de ces bataillons d'hommes du peuple des bataillons de patriotes exaltés. Elle s'efforce maintenant de conserver et d'améliorer toujours les procédés pédagogiques par quoi d'aussi admirables résultats ont pu être obtenus. Pendant la guerre, elle multipliait à Tokio et dans toutes les villes les démonstrations patriotiques où prenaient part, à côté des corporations, les enfants des écoles chantant des chœurs et brandissant des drapeaux. A chaque instant, pour fêter une nouvelle victoire ou pour honorer à leur retour les héros de Mandchourie, les Togo, les Oyama, les Nogi, toute la marmaille des écoles se massait en bataillons compacts, sur les places publiques, puis, hurlant des hymnes ou faisant retentir des fanfares, elle se déversait à travers les rues, clamant aigrement l'allégresse de la jeune et orgueilleuse patrie. Maintenant les guerres sont terminées, mais nous savons que les instituteurs deviennent de plus en plus les prêtres de la religion nationale, les prosélytes les plus convaincus d'un chauvinisme où se confond le culte de l'empereur, le culte des ancêtres et l'apothéose des héros.

CONCLUSION

La bravoure japonaise ne s'altérera pas avant longtemps, mais rien ne dit qu'elle s'emploiera toujours à des fins nationalistes.

Les circonstances favoriseront-elles toujours la propagande patriotique des instituteurs primaires et la surexcitation constante du sentiment national ?

Une coïncidence, une conjonction, a permis aux hommes d'État japonais de faire de leur armée, au début du xxe siècle, la plus redoutable organisation guerrière qui existât, puisqu'elle était composée de patriotes fanatiques et superstitieux, obéissant sans raisonner, sans discuter, à une élite de positivistes scientifiques.

La masse populaire restera-t-elle longtemps aussi malléable, aussi crédule, aussi obéissante, aussi disciplinée, aussi disposée à se laisser conduire ? Gardera-t-elle ses illusions, se contentera-

t-elle toujours de vivre avec des fantômes et de n'avoir que l'hallucination du bonheur ?

Sera-t-elle toujours aussi amusée par l'apparat du patriotisme ; lui suffira-t-il toujours d'assister à des défilés ; se satisfera-t-elle toujours d'apparences ; se paiera-t-elle toujours de mots ?

De 1867 à 1905, la conception de l'unité de l'empire a enflammé tous les Japonais : c'était une idée nouvelle; une passion plus qu'une idée, cette passion, jusqu'à présent, nul scepticisme n'a encore eu le temps de l'attiédir.

Comparée à nos patries d'Europe, la patrie japonaise, née au milieu du XIX[e] siècle, est une patrie-enfant. Ce drapeau japonais, pour lequel tous les Nippons sont si fiers de se faire tuer, est un drapeau nouveau-né. Il n'existait pas avant 1859. Oui, c'est seulement en 1859, quand le Japon, après deux siècles d'isolement volontaire, se vit contraint de reprendre contact avec les Européens, que ce pays sentit la nécessité d'avoir un drapeau national dont il s'était jusqu'alors fort bien passé. Avant 1859, chaque clan ne connaissait que l'étendard et le blason de son daïmio. En 1859, les rénovateurs du Japon résolurent d'adopter comme emblème national la bannière personnelle du mikado. De même, c'est seulement depuis 1890 qu'on célèbre annuellement le *kingensetsu*, c'est-à-dire l'avènement du premier empereur du Japon, Jimmu Tenno, qu'on *suppose* avoir régné

en 660 avant Jésus-Christ. Avant 1890, personne n'avait jamais songé à honorer la mémoire de ce fondateur hypothétique d'une dynastie qui, pendant des siècles entiers, n'avait exercé aucun pouvoir. Étrange phénomène : le Japon, tout en imitant l'Europe, s'efforce de reconstituer son propre passé et de s'inventer une histoire !

Quand j'arrivai au Japon, à la fin de la guerre de Mandchourie, le patriotisme japonais, dans toutes ses manifestations, m'apparut comme un patriotisme de néophytes, de débutants et — oserai-je écrire ce mot? — de jobards incapables de comprendre le ridicule qui s'attache à certaines attitudes excessives dont l'Occident s'est fatigué. Ils prenaient tout au sérieux et brandissaient avec des airs tragiques maints accessoires, que les nations européennes, peu à peu, délaissent. Je songeais que ces patriotes japonais devaient accomplir patriotiquement jusqu'aux actes les plus triviaux de la vie. Leur armée aussi, quand je l'avais traversée, de Moukden à Dalny, m'avait paru être une armée d'élèves zélés et fanatiques, toujours appliqués à exécuter à la lettre, minutieusement, les moindres prescriptions de la théorie. Il était évident que tous ces hommes étaient heureux de porter des uniformes, de manier des fusils et des canons. Leurs guerres anciennes, de clan à clan, s'accompagnaient d'un appareil moins imposant. Ce qui était inusité pour eux, et, par conséquent,

très amusant, c'était d'employer tout un matériel nouveau ; c'était de faire l'essai des drapeaux, des clairons ; d'entendre retentir les mots de gloire, de victoire, de patrie, et de se mouvoir parmi ces sacrés oripeaux que l'Europe, elle, a vus pendant des siècles, claquer dans le vent des batailles et la fumée des canons.

Mais, en dépit de toutes les précautions prises par le gouvernement, les idées européennes s'infiltrent dans les masses populaires ; elles minent lentement les antiques croyances. Une eau glacée coule, en ruisselets invisibles, vers ces brasiers où se réchauffe l'âme du vieux Japon. Le raisonnement est un acide qui ronge l'effigie des dieux. L'individu japonais, de plus en plus, prend conscience de soi-même, de sa propre individualité, de sa propre vie. La fonction crée l'organe et l'organe crée la fonction. Au milieu du XIXe siècle, pour résister aux Européens, la classe dirigeante japonaise a voulu que le Japon adoptât leurs moyens d'action, leurs engins, leurs armements et jusqu'à leur organisation politique. Mais il se trouve que l'emploi de tous ces systèmes et de tous ces rouages, en forçant à chaque instant l'homme japonais à penser et à agir comme le ferait un Occidental, précipite, et avec une rapidité inouïe, l'évolution de l'âme japonaise. Pour payer leurs artilleries et leurs escadres, force a été aux Nippons de s'ingénier à développer la for-

tune nationale. Des conditions économiques nouvelles, des procédés jusqu'alors inconnus d'eux, se sont imposés aux Japonais et les obligent à se comporter d'une manière radicalement nouvelle. L'individualisme, le mercantilisme, le développement subit des moyens de transport et de communication, les prêts d'argent sollicités et obtenus de l'étranger, puis la parodie du parlementarisme et le simulacre de la liberté de la presse, l'initiation à la science occidentale d'un nombre, chaque année plus grand, de jeunes étudiants, enfin la proximité du point terminus du Transsibérien, qui a mis Tokio à quinze jours de Paris, autant d'éléments qui accélèrent la transformation de l'âme japonaise. On dit que ce n'est pas l'habit qui fait le moine. Et pourtant. jusqu'à un certain point, l'uniforme ne fait-il pas le soldat? Un homme soudainement enrichi et mieux habillé qu'au temps de sa jeunesse ne finit-il pas par adopter les idées d'un bourgeois et par imiter les allures d'un gentleman?

Jusqu'à nos jours, le Japon, avec son culte des morts et ses autels installés à chaque foyer; le Japon, avec ses Lares, divinités invisibles mais redoutables, qui gardent la demeure des hommes et surveillent leurs actes; le Japon, avec ses héros, ses génies, sa mythologie et ses guerriers spartiates; le Japon, avec la subordination qu'il impose à l'individu et le rôle inférieur qu'il attri-

bue à la femme ; le Japon, avec la distinction précise qu'il établit entre la *mater familias* et la courtisane[1], le Japon, c'est le monde antique.

Mais c'est un monde antique dont le décor semble lentement s'enfoncer dans des brumes d'où surgissent déjà les fondations d'une société nouvelle. Des ténèbres toujours plus épaisses s'amassent autour de cet Olympe où les dieux joyeux de la mythologie japonaise ne se sentent plus en sûreté : ces immortels, consternés, regardent apparaître la silhouette redoutable du veau d'or. Le veau d'or ! Dans l'ancien Japon, les samouraï l'eussent fait ramper devant eux ; ils l'eussent terrorisé au point de le rendre inoffensif.

Mais maintenant ! Pendant que s'enrichissent chaque jour davantage les nouveaux riches, et que le goût du luxe tend à remplacer la simplicité des générations précédentes, le prolétariat ne cesse de devenir à la fois plus nombreux et plus misérable.

Le paupérisme frappe cruellement la population ouvrière du Japon. Les conflits deviennent chaque année plus nombreux entre le capital et le travail. De plus en plus aussi l'individu tend à se dégager du vieux communisme inconscient, du communisme latent que lui imposait le culte des ancêtres

1. Plusieurs politiciens réputés ont, il est vrai, épousé des *geishas*, mais celles-ci ont aussitôt adopté la vie effacée et semi-recluse des femmes mariées. Lire le *livre IV*.

et le lien familial. Affranchi de l'esprit grégaire et devenu individu libre, ira-t-il jusqu'à se précipiter dans ce communisme conscient : le collectivisme ? Voilà un grand problème. Je n'aurai point la prétention de le résoudre, mais j'oserai l'étudier[1].

Ce n'est point que, de nos jours, le parti socialiste soit encore bien fort au Japon, ni qu'il soit capable d'une vaste propagande.

Mais il existe, c'est déjà beaucoup !

Sans doute, pour quelque temps encore, la masse populaire, fortement maintenue par ses cadres, restera fidèle aux dieux du Nippon et au culte de la patrie. Pour quelque temps encore, elle restera réfractaire à toute idée d'internationalisme et d'humanitarisme. Trop récemment menacée dans ses intérêts vitaux par les hommes blancs, elle gardera longtemps la haine et la peur de l'étranger. Elle conservera cet égoïsme étroit si particulier aux peuples insulaires et qu'on a remarqué — mais à un moindre degré — chez les Anglo-Saxons. Pour longtemps, le Japon sera incapable de concevoir une autre ambition que celle de son propre bonheur. En Europe (et surtout en France), la plupart de nos intellectuels, de nos inventeurs, de nos savants, de nos réformateurs, envisagent l'avenir de l'humanité en général plutôt que les intérêts particuliers de leur propre patrie. Un désintéres-

1. Livre III.

sement de cette sorte n'ennoblira pas, avant longtemps, la mentalité japonaise. Au Japon, tout, même la science, même la philosophie, a un caractère étroitement nationaliste. Les Japonais ne pensent qu'au Japon, ne conçoivent que le Japon. Le salut du Japon est pour tous la loi suprême. Je le répète : l'humanitarisme, l'internationalisme restent, pour les Japonais, des chimères incompréhensibles et ridicules. Qui, d'ailleurs, leur en parla jamais, sinon quelques chrétiens sans influence et déjà initiés, par leur conversion, à la pensée occidentale? Présentement, les Japonais songent à ceux des Européens sentimentaux qui déblatèrent contre la guerre avec le même mépris qu'inspiraient naguère aux Européens les Chinois du temps passé, les Chinois veules, flasques et auxquels répugnaient si fortement les choses militaires.

Et, pourtant, de graves conflits politiques et sociaux seront difficilement évités. De nos jours, les ministres ne sont responsables qu'envers l'Empereur. L'absolue souveraineté et la divinité du mikado sont deux dogmes devant lesquels chacun prétend s'incliner respectueusement. Mais les hommes qui, en leur for intérieur, rient de ce mythe deviennent de plus en plus nombreux Un jour viendra où le peuple voudra obtenir le droit de voter et de nommer un Parlement qui ne serait pas une simple réunion de figurants...

Tiraillé, hésitant entre les forces qu'il tient de

son passé et les nécessités du présent, l'homme japonais, en s'éloignant des temps féodaux et en s'accoutumant à l'outillage européen comme aux procédés européens, deviendra de moins en moins différent de l'homme européen.

Longtemps, pourtant, son âme asiatique gardera les plus importantes de ses caractéristiques que nous lui connaissons aujourd'hui. *Sa bravoure pourra, peu à peu, perdre ce qu'elle nous paraît avoir maintenant d'exorbitant et de frénétique. Elle subsistera toutefois. Les Japonais, pendant longtemps encore, resteront plus prêts que nous à tuer, à se tuer ou à se faire tuer.*

Si les Japonais restent braves, cela n'implique point qu'ils garderont leur docilité et leur crédulité. Qui sait? Bientôt la masse populaire sera peut-être préoccupée d'améliorer son existence matérielle plutôt que d'augmenter encore une gloire militaire qui n'emplit pas les ventres creux. Je ne dis point que les Japonais n'entreprendront plus jamais de guerres. Je suis même enclin à penser le contraire. Mais rien ne nous garantit que leurs régiments y montreront de nouveau cet enthousiasme qui fit l'admiration du monde en 1904 et 1905. On n'exalterait peut-être plus aussi aisément qu'autrefois les Japonais en leur répétant qu'il faut humilier les Occidentaux. La révolution contre les blancs a été faite et il n'y a point lieu de la refaire. Les Japonais savent qu'ils ont

humilié les blancs en 1904 et 1905, mais qu'y ont-ils gagné? Une effroyable misère. Reste la Chine à rançonner. L'affaire serait-t-elle profitable?

La bravoure japonaise subsistera, mais rien ne nous dit qu'elle pourra être toujours employée à des fins nationalistes. De même que les Japonais se sont assimilé en trente années tous nos procédés matériels, de même, peut-être, leur évolution psychologique et sociale s'accomplira prodigieusement vite. Avant que le XXe siècle ait vu sa centième année, les Japonais chercheront peut-être à détruire tout ce qui différencie encore leur société d'une société occidentale. De telles tentatives n'iraient point sans des perturbations terribles, sans d'effroyables convulsions intérieures.

Pays de guerres civiles, mais unifié au milieu du XIXe siècle par le péril blanc, le Japon, pour se transformer définitivement et devenir une nation réellement semblable à celles qui mènent la civilisation, devra-t-il retourner à la guerre civile? Un philosophe japonais écrivait récemment :

« Il faut redouter comme une calamité la pénétration des idées révolutionnaires et des principes du socialisme militant dans un pays *où l'on fait si bon marché de la vie humaine.* »

Ce sage a voulu dire que ses compatriotes, essentiellement hommes d'action, ne se satisferaient point, pour exprimer leur ressentiment, de parlotes, de meetings et de congrès.

Ce mépris du danger, ces frénésies homicides auxquels ne purent pas, en Mandchourie, résister les Russes, ils les montreraient également dans des conflits sociaux, dans des luttes pour la reconstruction intérieure de leur pays. Ils oseraient faire une révolution sociale, comme ils ont osé prendre la responsabilité de la guerre. Mais ne serait-il point étrange que le Japon, après s'être unifié par peur de l'Europe, après s'être rendu invincible, grâce aux armes empruntées à l'Europe, allât, à cause des idées socialistes importées d'Europe, retomber sous la fatalité de la guerre civile ?

A supposer qu'elle ne se soit pas de nouveau manifestée dans quelque grande guerre, il y aurait encore, en ces occurrences, de beaux jours pour la bravoure japonaise.

LIVRE DEUXIÈME

LA FOLIE DE SEPTEMBRE 1905

Après les allégresses immenses de la victoire, le sourire des petits hommes jaunes se changea soudain en une grimace sinistre; leurs yeux, toujours joyeux, s'emplirent de haine; il y eut des reflets sanglants dans leurs prunelles; leurs mains se firent des griffes et leurs drapeaux devinrent des torches. L'émeute hurla et se tordit dans les flammes des incendies; les gentils gnomes jovials semblèrent être, pendant quarante-huit heures, des diables farouches; les pires catastrophes parurent imminentes et furent imminentes.....

Le 5 et le 6 septembre 1905, à Tokio, j'ai éprouvé la plus grande surprise et la plus grande déconvenue de ma vie. Le peuple japonais, qui m'avait jusqu'alors étonné par sa discipline, m'étonna par les fureurs d'une subite folie. Une secousse vio-

lente agita un instant la capitale et on put redouter que les cadres sociaux institués depuis 1868 n'allassent se disloquer.

Il importe que les troubles de septembre soient narrés avec précision. Les journaux européens, jugeant seulement d'après le nombre de personnes qui perdirent leur vie dans ces échauffourées, leur accordèrent peu d'importance. Il faut qu'on sache quelles furent, dans ce temps-là, les appréhensions des hommes qui occupaient le pouvoir et quelles étranges hésitations paralysèrent un instant l'armée. Nous nous souviendrons de quels désordres est capable le plus ordonné des peuples et quelles frénésies cachent ses sourires.

Le 29 août au soir, le bruit courut dans Tokio que la paix venait d'être signée à Portsmouth. Il fut impossible d'obtenir confirmation de cette nouvelle. A l'issue d'une réunion des conseillers de l'empereur, le journal officieux *Kokumin* publia seulement une note optimiste en ce qui concernait les chances de paix. La capitale était calme et on n'eût pu y surprendre aucun symptôme d'aucune sorte.

Pendant la journée du 30, on affirma, dans les milieux politiques, que la paix avait été conclue. Mais le gouvernement resta muet et les journaux de la capitale ne reçurent point les télégrammes envoyés par leurs correspondants de Portsmouth. Dans la nuit du 30, on chuchota que l'indemnité obtenue des Russes n'était point aussi élevée qu'on

eût pu s'y attendre. On ne remarqua, dans Tokio, nulle perturbation.

Le 31 août, on tenait pour assuré, à Tokio, que la paix avait été signée. Le gouvernement persistait, toutefois, à ne point faire connaître les conditions du traité. Bien plus, on répandait le bruit que le Japon avait obtenu la cession complète de l'île Sakhaline. Ce jour-là, voici le télégramme que j'expédiais de Tokio : « Les acquisitions territoriales considérables assurées au Japon, donneront certainement satisfaction à l'orgueil national. Pardessus tout, la complète possession de Sakhaline, pour des raisons de sentiment, contentera l'opinion populaire..... Tokio est calme et silencieux. »

Le 1er et le 2 septembre, la vérité transpira enfin, et un mortel silence plana sur l'immense capitale. Le 3 septembre, je télégraphiai : « Pas un drapeau, pas un hourra. Le silence et la consternation! Tokio semble en deuil. La capitale du Japon n'a appris que peu à peu, et une à une, les clauses de la paix. Maintenant qu'elle sait tout, elle reste abîmée, dans une sombre stupeur. Elle ne peut se résigner à accepter ce qu'on appelle ici de déplorables réalités.

« Le partage de Sakhaline lui cause une amère désillusion. Mais que dire de l'évanouissement de cette indemnité espérée par toute la nation? On avait édifié ici les spéculations les plus erronées sur le précédent apparemment créé par le traité

de Francfort. Les Japonais découvrent aujourd'hui, mais trop tard, qu'aucune analogie ne pouvait être établie entre la guerre franco-allemande de 1870 et la guerre de Mandchourie. »

Le 4 septembre, il devint évident qu'une dangereuse agitation politique se préparait. La plupart des journaux, on pourrait même dire tous les journaux, à l'exception de l'officieux *Kokumin* publiaient, contre les membres du gouvernement, des injures violentes, d'ignobles attaques personnelles. Les faiblesses de leur vie privée étaient étalées. On les vouait à l'exécration publique. On les sommait de se suicider par le *Harakiri*. On publiait des diatribes qui étaient de véritables excitations à l'assassinat. Les partis politiques se réunissaient et invitaient le gouvernement à démissionner. Un meeting de protestation était organisé pour le lendemain au Hybya-Park. Néanmoins, la soirée du 4 septembre se passait silencieuse et morne.

Le matin du 5 septembre, la police métropolitaine décidait d'interdire le meeting de Hibya-Park[1]; elle envoyait des agents dans ce vaste jardin dont elle barricadait les six portes avec des poutres. Le maire et le conseil municipal s'élevaient contre cette mesure et, pendant qu'ils parlementaient avec le ministre de l'Intérieur, des colonnes de manifestants arrivaient au lieu de la

1. Lire le Panorama de Tokio, page 349.

réunion projetée. En une ruée, ils enfonçaient les obstacles qui avaient été placés sur leur route ; les agents, criblés de pierres, battaient en retraite et les citoyens, au nombre de plusieurs milliers, occupaient Hibya-Park. Beaucoup d'entre eux brandissaient des emblèmes mortuaires, des bannières noires, des pancartes portant des inscriptions par quoi s'exprimaient, en des termes violents, les colères du peuple. Des gens distribuaient, en grand nombre, des petits drapeaux surmontés d'une étoffe noire, et c'était là une preuve évidente que cette échauffourée avait été, pendant les journées précédentes, organisée par de mystérieux conspirateurs. Je pénétrai dans Hibya-Park. Je me mêlai à cette foule sans me douter en rien que je commettais une imprudence. Plus tard, on m'assura que j'avais été téméraire. Mal informé ? Soit ! Mais téméraire ? En tout cas, je ne fus à aucun moment ni molesté ni menacé. Mon ignorance du danger me donna une assurance qui fut ma sauvegarde. Les manifestants me regardèrent avec curiosité mais ne me montrèrent aucune hostilité. Grimpé sur une table, un petit homme à barbe noire et vêtu à l'Européenne pérorait furieusement. C'était Kano, ex-président de la Chambre des députés. Il donnait lecture de deux proclamations qu'il avait à l'avance rédigées. La première, adressée aux généraux des armées de Mandchourie, était ainsi conçue : « Nous sommes

unanimement résolus à rejeter le traité de paix qui nous fait honte, et nous désirons vivement que nos armées, par leur vaillance, réduisent nos ennemis à néant. — Le 5 septembre de la trente-huitième année, dans le parc de Hybya. — La réunion nationale. »

La seconde résolution était destinée aux conseillers de l'Empereur : « Quoique nos cœurs irrités se refusent à parler du présent, nous désirons vivement que les conseillers privés, par une intervention suprême, empêchent Sa Majesté de ratifier le traité. Ainsi, ils sauveront la patrie d'un danger imminent. — La réunion nationale ».

Des acclamations véhémentes, des cris mille fois répétés de Banzaï prouvaient que ces phrases étaient unanimement approuvées par la foule. Il y avait là des hommes de toutes les classes de la société, des étudiants, des artisans, des traineurs de voitures. Peu à peu, dans Tokio, les maisons, les ateliers se vidaient. La masse populaire, dans Hibya-Park, ne cessait de devenir plus dense et plus agitée. C'est ainsi que, par mille infiltrations souterraines, des ondes peuvent grossir quelquefois et emporter tout dans leur crue irrésistible.

Tout à coup, et sans qu'on sût d'où elle avait reçu son mot d'ordre, la multitude déferla vers le palais impérial. Des tambours roulèrent, des orchestres retentirent : des milliers de poitrines entonnèrent, mais sur un ton lamentable et comme une

plainte douloureuse, l'hymne national. Deux charges désespérées de la police furent repoussées et les agents roués de coups déguerpirent. Mais les assaillants, de leur propre mouvement, s'éloignèrent du Palais et se divisèrent en deux colonnes. La première se précipita vers les bureaux du journal officieux *Kokumin*. Elle eut une collision terrible avec un gros contingent de policiers et plusieurs personnes reçurent de ceux-ci des blessures mortelles. Deux émeutiers, percés de part en part, roulèrent sur le sol pour ne plus se relever. Néanmoins, la fureur populaire devait triompher. Les bureaux du *Kokumin* furent envahis, saccagés et tout le matériel qu'ils contenaient fut mis en miettes. La seconde colonne, partie de Hibya-Park s'était rendue au théâtre Shintomi où un autre meeting avait été préparé. Là aussi les gardiens de la paix devaient bientôt lâcher pied. La veille encore, ils étaient pleins de morgue. Leur autoritarisme cassant et blessant avait été jusqu'alors supporté avec une apparente indifférence par le peuple. Mais voilà que, tout à coup, ces petits despotes rossés, battus, passés à tabac, lapidés, étaient chassés de leurs postes que les émeutiers, incontinent, pétrolaient et enflammaient. Certains de ces « sergots », enfermés dans des sacs, étaient durement bâtonnés par le public. Je me demandais si je ne rêvais pas. Rien ne pouvait plus arrêter la vague humaine qui se portait au

ministère de l'Intérieur. A trois heures, une grêle de pierres s'abattait sur cette construction dont la foule heurtait les murs avec des béliers improvisés. Des étudiants portaient, fichées sur des bambous, des têtes en plâtre à l'effigie des ministres. Sergents de ville et gendarmes chargeaient les manifestants à coups de sabre, mais accablés sous le nombre, ils devaient se replier. Les enfants, les adolescents, étaient, de tous les manifestants, ceux qui se montraient les plus acharnés. Sans miséricorde, ils lapidaient les agents dont beaucoup déjà étaient ensanglantés. Soudain, le bruit se répandit dans la foule que, par une coïncidence singulière, l'homme le plus impopulaire du Japon, le comte Katsura, président du conseil, se trouvait bloqué au ministère de l'Intérieur. Aussitôt cinq émeutiers, dégainant des sabres qu'ils avaient jusqu'alors dissimulés sous leur kimono, se précipitèrent dans la cour du ministère. Mais ils furent entourés par la police. Un colonel, ami d'enfance du comte Katsura, fendit la tête de l'un de ces énergumènes; un second fut transpercé d'un coup de pointe; les trois autres, grièvement blessés, étaient capturés. Cependant, au dehors, les manifestants continuaient leurs frénétiques assauts, et, au moyen de morceaux d'étoffe trempés dans du pétrole, ils parvenaient à incendier l'une des ailes de l'immeuble gouvernemental. Plusieurs pompes à incendie étaient en hâte amenées, mais aussitôt

des milliers de cailloux s'abattaient sur elles, et je me rappelle encore le bruit de carillon produit par les projectiles qui frappaient leurs cuivres étincelants. Les pompiers devaient s'enfuir au galop de leurs chevaux ; un de leurs engins était renversé par les émeutiers, cependant que l'incendie continuait son œuvre. Une partie de la demeure du ministre de l'Intérieur n'était bientôt plus qu'un amas de décombres rougeoyants. La construction entière, battue de poutres et criblée de pierres, semblait vouée à une imminente destruction. Les agents, en complet désarroi, n'opposaient plus qu'une résistance molle aux émeutiers. Il ne paraissait point que le chef de la police fût en rien capable de faire face à une situation aussi menaçante. Le crépuscule tombait, quand deux compagnies de la garde impériale arrivèrent au pas de gymnastique et se rangèrent devant le ministère. Leur intervention eût pu être décisive mais ces soldats, après s'être alignés, demeurèrent inertes. Par-dessus leur tête la foule continuait à lancer, sur l'immeuble ministériel, ses projectiles. Des patrouilles de cavalerie apparurent aussi. Elles circulaient dans la ville au petit trot. Il me paraissait évident qu'elles ne faisaient aucun effort pour disperser les insurgés. Ceux-ci, après les avoir laissé passer, se reformaient derrière elles. Des bandes inquiétantes se mettaient en marche ; on les voyait partir en rangs serrés ;

elles avaient, sans aucun doute, leurs desseins. Il eût été facile aux cavaliers de les empêcher de nuire. Ils n'en firent rien. Ils retenaient leurs montures, cherchant sans aucun doute à éviter d'entrer en collision avec des hommes, dont, au fond du cœur, ils partageaient les sentiments.

Ces scènes se passaient à cinquante mètres de l'Impérial Hôtel que deux ou trois jardinets séparent du ministère de l'Intérieur. Les Européens de passage à Tokio, en sentant de quels dangers la situation s'était subitement chargée, avaient presque tous regagné ce grand caravansérail. Stupéfaits, ils échangeaient, dans toutes les langues du monde, des réflexions pessimistes. Des rumeurs sinistres étaient déjà propagées : on assurait que le chemin de fer de Tokio à Yokohama venait d'être coupé par des hordes de fanatiques. Un véritable soulèvement populaire allait, dès le lendemain, remplir Tokio de ruines et de sang. Des gens timorés déploraient amèrement de n'avoir point gagné Yokohama dès le commencement des troubles.

La nuit fut alarmante ; les bandes loin de se disperser grossirent : des colonnes de feux, des gerbes d'étincelles montèrent, des lueurs tragiques s'emparèrent du ciel ; dans tous les quartiers à la fois les postes de police flambèrent. On compta plus de cinquante de ces incendies qui, à chaque instant, menaçaient Tokio d'une conflagration générale. Les agents de police et les gendarmes,

assaillis sans relâche par de véritables cohortes d'hommes armés de bâtons et de sabres succombaient sous le nombre et s'enfuyaient après avoir été roués de coups. Toute la nuit se passa en échauffourées, en scènes sanglantes. Je m'attendais à voir la capitale entièrement occupée par la troupe, dès l'aurore du 6 septembre, mais, à ma grande surprise, les perturbateurs ne se heurtèrent à aucune force capable de leur résister. Je me demande encore maintenant quelles étranges hésitations, quelles dissensions, quelles craintes empêchèrent la proclamation de l'état de siège qui s'imposait pourtant dès ce jour-là. Ce fut, pendant quelques heures critiques, l'impression très nette de beaucoup d'étrangers que la troupe était hésitante, inerte, prête à désobéir et vaguement complice des émeutiers dont elle semblait sur le point de partager la folie.

L'émeute, dès le matin du 6, paraissait dégénérer en un soulèvement social et en un mouvement anti-chrétien. Les postes de police continuaient à flamber et des furieux s'acharnaient encore contre la maison du ministre de l'Intérieur; ils enfonçaient ses murs extérieurs, ils y précipitaient des torches enflammées.

Par surcroît, des hordes d'indigents, de misérables, parmi lesquels on remarquait de nombreux Kurumaya, assaillaient les tramways électriques sur les esplanades qui entourent le palais impérial.

Le souverain, du fond de sa résidence, pouvait entendre les hurlements de la foule ; il pouvait voir les colonnes de fumée et les flammes crépitantes qui s'élevaient de ces véhicules renversés et enduits de pétrole. Trente tramways électriques furent ainsi changés en des amoncellements de ferrailles enchevêtrées et tordues, et bientôt les bureaux mêmes de la Compagnie électrique n'étaient plus qu'un brasier. Les missionnaires, qu'ils fussent catholiques ou protestants, recevaient de leurs catéchumènes des avis effrayants. Il devenait évident que des attentats se préparaient, sinon contre leur personne, du moins contre leurs églises. Excitée par de mystérieux agitateurs, la populace bouillonnait autour des institutions chrétiennes, formant des attroupements d'où partaient des injures et des menaces.

Dans le quartier de Tsukiji, où se trouvent plusieurs églises catholiques et protestantes, une tourbe s'ameutait, vociférait, proférait mille insultes. Des gens criaient que les édifices chrétiens n'échapperaient point à une imminente destruction. Car les chrétiens étaient décidément des gens dangereux, des ennemis du Japon. Des pillards, des malfaiteurs apparaissaient, attendant l'instant propice à leurs rapines. Les sœurs françaises de saint Paul de Chartres, alarmées par les rapports que leur faisaient des femmes converties au christianisme, envoyaient pendant la journée leurs

pupilles à Yokohama. La nuit venue, substituant à leur costume religieux des kimonos japonais, elles s'enfuyaient elles-mêmes de leur couvent et elles allaient chercher un asile à la légation de France.

La tempête allait se déchaîner au parc d'Asakusa : un capitaine de l'Armée du Salut ayant entrepris de haranguer le peuple pour lui démontrer combien sa fureur était excessive, ne parvint qu'à exacerber ses auditeurs. Un flot d'émeutiers se précipita vers l'église de l'Armée du Salut et l'incendia. Ce fut le commencement d'une série d'attentats auxquels les missionnaires ne pouvaient en rien songer à résister. Presque aussitôt deux temples méthodistes étaient rasés jusqu'à leurs fondations. Une église anglaise d'Asakusa, puis une chapelle de la mission scandinave étaient à leur tour incendiées. L'église orthodoxe russe, que n'avait point quittée, malgré la guerre, le vénérable évêque Nicolaï, courait le plus grand danger et des troupes y avaient été envoyées en hâte. Elle fut sauvée par la sagesse et le sang-froid d'un capitaine japonais de la garde impériale, qui dispersa la populace déchaînée en prononçant seulement ces simples paroles : « Le peuple peut être tranquille. C'est son armée qui occupe cette position. » Mais à onze heures du soir, une autre bande assaillait subitement l'école catholique française du père Ballet et elle la livrait aux flammes. Depuis le matin, le père Ballet, prévenu par ses catéchumènes,

s'attendait à être attaqué ; il avait à plusieurs reprises réclamé le secours de la police. Il n'avait point réussi à rien obtenir, rien, sinon cette significative réponse des autorités : « — Débrouillez-vous ! Nous avons bien de la peine à nous garder nous-mêmes ! »

Ainsi, pendant le 5 et le 6 septembre, Tokio haleta dans un tumulte d'insurrection. Ses nuits, tragiques comme ses journées, s'éclairèrent de la lueur des incendies qui faisaient scintiller les lames des sabres dégainés. Des bandes d'hommes armés réquisitionnaient dans les boutiques tout le pétrole disponible. Ceux des marchands qui n'obtempéraient point à leurs injonctions assistaient impuissants à la destruction de leur magasin. On pouvait à bon droit se demander quels événements effrayants allaient encore survenir.

Dans la soirée du 6 septembre, près des portes de l'Impérial Hôtel, je rencontrai, pâle et rasant les murs, comme un homme qui cherche à passer inaperçu et à s'enfuir, un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères.

— Que va-t-il arriver ? lui demandai-je.

— On n'en sait rien ; c'est impossible à dire. En tout cas, ne vous aventurez pas dans la foule ; restez à l'hôtel.

— Mais pourquoi l'armée n'est-elle pas résolument employée par le gouvernement ? Elle seule pourrait rapidement rétablir l'ordre.

— On ne sait pas ! Il est impossible de deviner ce qui se passe en haut lieu. On ne sait pas ! On ne sait pas ! On ne peut pas savoir ce qui va survenir !

Tout témoignait d'un extraordinaire désarroi. Les ministres étaient invisibles et introuvables. Des rumeurs contradictoires couraient sur leur compte. Les uns assuraient qu'ils étaient démissionnaires ; les autres disaient qu'ils étaient en fuite. En réalité, ils étaient cachés. On ne sentait plus nulle part l'impulsion de l'autorité; une catastrophe était à craindre. On répétait avec persistance que le gouvernement n'osait point faire appel à l'armée, parce que celle-ci, indignée du traité de Portsmouth, était beaucoup plus prête à fraterniser avec les émeutiers qu'à réprimer leurs excès. Les suppositions les plus extraordinaires étaient exprimées et nul n'osait les contredire. Des Japonais croyaient que ce soulèvement imprévu ne pouvait être que le résultat d'un complot. Mais quels étaient les conspirateurs?

Parmi les Européens les plus constamment mêlés à la vie japonaise, il en était un auquel on ne pouvait reprocher nulle manie de dénigrement, mais bien plutôt une excessive sympathie, une sorte d'attachement sentimental à l'endroit des insulaires. Il avait passé de nombreuses années à l'étude de leur langue ; c'était un perpétuel observateur de leurs mœurs, un admirateur attendri de

leur art comme de toutes les manifestations de leur intelligence. Et lui aussi, pourtant, il murmurait, le 6 septembre :

— Qui sait! Qui peut dire ce qui se trame en ce moment? Est-ce une machination de certains clans du Nord, avides d'arracher le pouvoir aux clans de Satsuma et de Choshu? Ou bien les partisans des Tokugawa — il y en a encore — songent-ils à profiter de ces conjonctures pour prendre leur revanche? Qui sait? Avec les Japonais, qui peut jamais savoir!

Parmi tous les Européens de l'Hôtel Impérial, l'inquiétude ne cessait de grandir. Ceux-là mêmes qui, deux jours auparavant, ne trouvaient point de termes assez lyriques pour exalter les vertus des Japonais, leur chevalerie, leur grandeur d'âme, laissaient par trop deviner leurs angoisses. Chacun s'accordait à dire qu'après tout les Nippons étaient restés xénophobes et très sanguinaires aussi. Dès lors, qu'allait-il advenir si le gouvernement ne parvenait pas à se faire obéir de l'armée?

Mais, dans la nuit du 7 au 8, l'état de siège fut proclamé. Que s'était-il passé derrière les remparts cyclopéens du palais impérial? Nous n'en savons rien. Nous n'en saurons jamais rien.

Le souverain, c'est-à-dire le seul homme qui pût alors exercer sur tous une autorité indiscutée, donna-t-il des ordres personnels aux généraux? En tout cas, le 8 au matin, l'armée prit soudain une

attitude ferme : l'émeute se tut, s'évanouit, se vaporisa, s'escamota, sans qu'on sut ce qu'elle était devenue. Et, pendant plusieurs jours, Tokio, silencieux, morne, dégrisé, contempla avec une espèce d'hébétude, des amas de planches calcinées, des cendres, des ruines, des décombres, tout le décor sinistre des insurrections.

J'écrivis, le 10 septembre, ces notes :

« Certes, toutes les capitales du monde ont eu leurs perturbations. Ici, l'ordre a été rétabli sans qu'un coup de feu ait été tiré. Ce n'est pas à des Européens qu'il convient de se montrer choqués d'une émeute de quarante-huit heures. Aussi garde-t-on de ces troubles une opinion toute différente suivant qu'on les envisage après coup, après leur avortement, au point de vue de leurs résultats qui furent nuls, ou suivant qu'on se remémore quelles menaces terribles ils firent planer, du 5 au 8, sur le pays. Les plus vieux résidents eux-mêmes et beaucoup de Japonais redoutaient de graves éventualités : on sentit un instant l'État osciller sur ses bases. Faut-il, parce qu'il a repris maintenant son équilibre, prétendre qu'on n'a point senti les secousses qui l'agitaient? Les Européens les mieux avertis des mœurs japonaises confessent leur incertitude. Tous, missionnaires, professeurs, commerçants, journalistes et agents diplomatiques, en sont encore, à l'heure actuelle, réduits aux hypothèses. Le mouvement avait-il été organisé ou spontané?

Comment a-t-il aussi rapidement évolué? Comment, de simple manifestation nationaliste, a-t-il pu, presque instantanément, dégénérer en émeute où se ruèrent tous les mécontents? Qui avait pris la peine de concentrer à Tokio tous les bravi, tous les aventuriers à gages, tous les soshis qu'on y a vus le 5 et le 6 septembre? Qui avait mobilisé tous les miséreux de la capitale? Comment ce mouvement, patriotique à son origine, a-t-il pu se changer en une bagarre anticapitaliste, antiétrangère et antichrétienne? Est-il véritablement terminé ou recommencera-t-il dès que l'état de siège sera supprimé? Comme je me proposais d'envoyer un télégramme exprimant mes prévisions optimistes, certains de mes amis japonais ont murmuré à mon oreille :

— Ne vous hâtez pas trop. Attendez encore. Ici, on ne sait jamais. »

Beaucoup de Japonais avouaient ne rien comprendre à cette agitation et être incapables de prévoir ses conséquences.

D'où vient donc que ces échauffourées aient si grandement ému tous les Européens qui y ont assisté; pourquoi laisseront-elles dans l'esprit des hommes les mieux disposés en faveur du Japon, une inquiétude, une méfiance en ce qui concerne l'avenir de ce pays? Pourquoi une émeute à Tokio nous impressionna-t-elle infiniment plus que ne l'eût fait n'importe quelle émeute en Europe? J'y

ai beaucoup pensé; j'essaierai de répondre à ces questions tout en m'efforçant de rester juste.

1° En Europe, une émeute s'annonce toujours par des symptômes préliminaires. Ici, le contraste fut si violent entre l'ordre et le désordre, il y eut une différence si inouïe entre l'exemplaire discipline des mois écoulés, entre le silence des jours précédents et le tohu-bohu du 5 septembre que l'esprit de dissimulation des Japonais nous apparut dans toute son évidence. Nous vîmes, une fois de plus, qu'entre la mentalité de ce peuple et celle des peuples européens il y a un abîme. Sa souriante sournoiserie a des profondeurs que nous ne pouvons pas sonder. Ainsi, depuis très longtemps, il était exaspéré contre sa police, mais il restait silencieux; il ne murmurait pas, il ne protestait pas, il se soumettait sans mot dire. Mais une occasion est survenue, et tous les mécontents, subitement groupés, ont donné aux sergents de ville une correction dont ceux-ci se souviendront longtemps.

Ici, tout est caché, tout est mystérieux, tout est clandestin. Les constatations que nous faisons un jour ne sont pas assez sûres pour que nous puissions en tirer des déductions, des prévisions pour le lendemain;

2° En Europe, les émeutes populaires commencent par des démonstrations, des manifestations, qui dégénèrent parfois en rixes. Mais il est sans exemple que la foule européenne soit tout

entière animée d'un désir de meurtre. Or, à Tokio, le 5 et le 6 septembre, il est indéniable que la populace désira ardemment massacrer les ministres et les conseillers de l'empereur et elle les eût déchirés si elle les eût trouvés;

3° En Europe, l'effervescence populaire ne dégénère jamais en hostilité contre les étrangers « en bloc ». Mais, à Tokio, le 6 septembre, une partie au moins des émeutiers montra nettement des sentiments antieuropéens.

Ce qui le prouve, c'est que le gouvernement plaça une garde de cent fantassins dans chacune des légations étrangères, dès le premier tumulte.

Les attentats contre les églises furent moins des actes antichrétiens que des actes antieuropéens. Si la masse du peuple hait les missionnaires, ce n'est point parce qu'elle s'irrite de les voir s'efforcer de propager le christianisme, non, c'est parce qu'elle est habituée, traditionnellement, à considérer tout prêtre étranger comme un agent politique, un espion plus ou moins actif de la race européenne, qui est la race ennemie. Osons le dire : ces violences, ces insultes, dirigées contre les étrangers, ne firent qu'exprimer, avec brutalité, le sentiment latent d'une partie importante encore de la nation japonaise. Sauf une élite, que des voyages en Europe ou en Amérique ont éclairée, sauf les gens instruits et les commerçants riches,

la masse de la nation est encore aujourd'hui (qu'elle en ait conscience ou non), antiétrangère. Elle est habituée à dissimuler soigneusement ce sentiment; elle l'enveloppe de sourires, de douceurs et de courtoisies, mais il est impossible à un blanc de passer six mois au Japon sans le découvrir.

Au Japon, l'étranger, quel qu'il soit, est traité, parfois sans qu'il s'en doute, en adversaire. Il est suspecté par les autorités, mouchardé par la police dans les moindres détails de sa vie intime, il est exploité, carotté par ses fournisseurs, filouté par ses domestiques, tourné en ridicule par les badauds, honni par le bas peuple. Au Japon, pour la masse de la nation, duper un étranger, c'est œuvre légitime. Le 5 et le 6 septembre, le masque souriant est tombé; un visage haineux est un instant apparu;

4° Surtout, les émeutes du 5 et du 6 septembre ont mis en pleine lumière l'équivoque sur laquelle repose l'organisation politique du pays. Le Japon a un Parlement, mais ce Parlement ayant été systématiquement fermé depuis le commencement de la guerre, est irresponsable de tout ce qui a été accompli.

On assure que le souverain jouit d'un pouvoir absolu et qu'il est le bien-aimé, le père, le dieu de la nation. Alors, d'où vient que la nation manifeste violemment contre un traité à la conclusion

duquel il est notoire que le souverain a participé? La nation croit, ou feint de croire, que le souverain a été induit en erreur par ses conseillers intimes et ses ministres. Or, précisément, cette ambiguïté nous rappelle fâcheusement l'histoire des guerres civiles japonaises. Au Japon, jamais les rebelles n'ont fait la guerre à leur empereur, mais toujours à ses conseillers ou à son maire du palais. Le parti le plus puissant s'emparait de gré ou de force du mikado et gouvernait en son nom. Que de troubles pourront encore survenir avant qu'un système normal, un système moderne s'établisse dans les îles nippones. Tout ici est problématique, abstrus, nébuleux : La presse est libre. Oui, mais à partir des troubles de septembre, et pendant quelques semaines qui suivirent, la plupart des publicistes de Tokio recevaient purement et simplement... l'ordre de ne pas faire paraître leurs journaux. Et leurs journaux ne paraissaient pas!

***

Dans ce temps-là, j'écrivis ces notes :

« C'est l'immensité, l'exorbitance de leurs ambitions qui empêche les Japonais d'apprécier à leur valeur les concessions qui leur sont faites par le traité de Portsmouth. Ils s'imaginent avoir été une fois de plus dupés par le concert occidental, ils suspectent les États-Unis de perfidie; ils accusent l'Angleterre de les avoir mollement soutenus; ils

ont, disent-ils, fait des sacrifices immenses : ils n'ont épargné ni les hommes ni l'argent et pourtant ils se retirent de la lutte les mains vides. Ils s'étaient vaguement imaginé (je parle du peuple, et non des hommes d'État) que ces deux puissances forceraient au besoin la Russie à leur « rembourser » les frais de la guerre. Hélas! Quelle déception! L'idée de leurs énormes dettes, les embarras financiers qui vont s'accroître, les impôts écrasants qu'ils prévoient, tout cela n'est pas, cependant, la principale cause de leur exaspération. Non, ce qui les enrage, c'est qu'ils soupçonnent la race blanche de les avoir mystifiés; de s'être secrètement coalisée et d'avoir lié partie pour les duper. Le peuple japonais s'était imaginé qu'il avait terrassé, réduit à merci l'empire russe. Mais l'empire russe a pu se ressaisir et se débarrasser du fléau de la guerre sans qu'il lui en coûtât autre chose que la reconnaissance des faits accomplis et un salut hautain. Le peuple japonais s'en aperçoit : il a été moins complètement vainqueur qu'il ne se l'était imaginé. Il le sent et il fulmine.

La Russie qu'il avait compté chasser au delà du Baïkal, reste une grande puissance d'Extrême-Orient. Il croyait qu'il avait stupéfié, ébloui et fait frémir l'univers, et il se demande maintenant si ce n'était pas un leurre, si l'univers a conservé tout entière la haute appréciation qu'il paraissait avoir de la force japonaise.

Le Japon se sent surtout humilié de n'avoir pas pu suffisamment humilier la Russie. Rage enfantine, vanité froissée, amour-propre exaspéré, manie des persécutions, protestation contre la prétendue conspiration des Occidentaux, fureur d'avoir rencontré un obstacle insurmontable, voilà tout ce qui amena la tourmente du 5 et du 6 septembre.

Il est moral, il est juste, il est salutaire que le Japon n'ait pas pu parvenir à extorquer une indemnité à la Russie ; il est heureux, pour le Japon lui-même, que l'industrie guerrière lui ait, cette fois, causé une déception. De l'aveu même de certains Japonais, et non des moindres, si ce pays avait pu obtenir de la Russie tout ce qu'il avait primitivement désiré, il eût été pris d'une telle crise d'orgueil, qu'il se fût rendu insupportable aux peuples de la terre. C'est aussi l'avis des mêmes Japonais que l'indemnité tant convoitée eût été employée, dans sa presque totalité, à des armements militaires et maritimes. Quand bien même il ne se connaîtrait pas d'adversaire, le Japon, chaque fois que sa situation financière lui permettra de le faire, préparera « la guerre ». Quelle guerre ? Une certaine guerre. N'importe quelle guerre.

Tout, dans le Japon moderne, tend à donner une suprématie absolue aux idées belliqueuses ; la féodalité si récemment abolie pèse encore d'un poids écrasant sur le pays. Chaque année, l'élite de la jeunesse passe à la carrière militaire ou navale.

Les professions civiles restent des professions secondaires : elles assurent, à qui les embrasse, peu de prestige. Au Japon, rien n'est si beau, si honorifique, si noble que de porter l'épée. L'armée et la marine de guerre sont les deux seules organisations nationales qui fonctionnent aussi bien et peut-être mieux que les organisations similaires européennes. La guerre est la seule des entreprises humaines dans laquelle le Japon se sente sûr d'égaler et peut-être de surpasser n'importe quelle nation occidentale. L'humanitarisme lui fait l'effet d'une mystification et la fraternité des peuples lui semble un joyeux mythe. Le Japon ne comprend qu'une chose qui est la force.

Les embarras financiers du Japon vont être sa sauvegarde. Ses dettes lui serviront de lest et lui tiendront lieu de sagesse.

Pour le bien du Japon et pour le repos du monde, il faut que ce pays n'ait d'argent que quand il sera devenu capable de l'employer tout comme l'emploierait un État européen, c'est-à-dire à autre chose qu'à préparer d'effroyables conflagrations.

Les Japonais sont maintenant confus et penauds ; les sévères remontrances de la presse anglaise et américaine les ont marris ; ils déplorent d'avoir inutilement diminué la considération dont ils jouissaient de par le monde et ils songent avec amertume que leurs récriminations contre l'Amérique et leur accès de frénésie du 5 et du 6 septembre

ont compromis leur renommée sans rien changer aux conditions de la paix. A l'unisson, ils se désolent de s'être départis de leur impassibilité, d'avoir un instant oublié de feindre et de s'être donnés en spectacle à l'univers attentif. Aussi c'est à qui désormais désavouera les protestataires et répudiera toute solidarité avec les émeutiers.

Tous les hommes sérieux larmoient; ils s'indignent hypocritement des désordres qui ont agité la capitale ; ils vitupèrent, ils maudissent les perturbateurs dont les actions insensées ont nui à la bonne réputation du Japon. Tous les partis se sont mis d'accord pour diminuer la portée de ces incidents ; on les a oubliés : si l'on osait, on assurerait qu'ils n'ont pas existé. C'est une convention désormais acceptée de tous que si certains troubles se sont produits à Tokio, ils ont été causés par la maladresse de la police et commis non point par des citoyens ordinaires, mais par une bande d'individus sans aveu. L'orgueil national surexcité par les critiques étrangères va de nouveau servir la cause de l'union, de l'ordre et de la discipline. Les Japonais ont réorganisé la conspiration du silence ; ils vont recommencer à être mystérieux, impassibles, impénétrables, inscrutables.

Mais nous, Européens du Japon, nous Français, voici quelle a été alors notre conclusion : Si, pendant la guerre de Mandchourie, l'armée japonaise eût été obligée de battre constamment en retraite

comme l'a fait l'armée russe, le peuple eût, sans aucun doute, incendié la demeure des principaux généraux; peut-être même eût-il mis à mort leurs proches parents; peut-être le pays eût-il sombré dans la guerre civile.

Si la flotte russe eût été victorieuse à Tsoushima, il n'y a pas de doute que tous les Français établis au Japon eussent été massacrés. Le Japon eût considéré qu'une telle catastrophe n'aurait jamais pu se produire sans l'hospitalité accordée à la flotte ennemie dans nos ports coloniaux. Aucune autorité n'eût été assez forte pour protéger les Français contre la fureur de la populace. Les agents et les soldats eussent été ouvertement ou clandestinement complices des meurtriers. Nous eussions été assommés jusqu'au dernier. Cela n'est pas une probabilité, c'est une certitude. Mais comme la flotte japonaise triompha, on ne nous adressa que des sourires. »

LIVRE TROISIÈME

LA QUESTION SOCIALE

Le Japon restera-t-il, longtemps encore, confiné dans son étroit égoïsme insulaire? N'aura-t-il jamais pour idéal que le nationalisme vaniteux et, après tout, assez mesquin, où nous le voyons se complaire aujourd'hui? Sur ses petites îles, dont la superficie reste pour les quatre cinquièmes incultivable, nous nous alarmons à regarder pulluler une nation pauvre, trop pauvre, et que la fécondité de ses femmes ne cesse pourtant d'accroitre.

Toute la politique intérieure, comme la politique extérieure du Japon, est résumée dans ces deux mots : indigence et natalité.

Le Japon continuera-t-il à rechercher dans d'habiles entreprises militaires un palliatif aux accès de turbulence, aux bouillonnements périodiques d'une population trop nombreuse et trop mal nourrie?

Ses caractéristiques mentales, son atavisme feront-ils qu'il doive rester le peuple le plus impénétrable à l'internationalisme, et, par conséquent, le plus apte aux coups de force, le moins scrupuleux, le plus guerrier, le plus susceptible de vaincre, de conquérir, de subjuguer, de dévorer des proies?

Ou bien la grande nation de l'Océan Pacifique, après s'être assimilé nos sciences, nos industries, nos moyens d'action, va-t-elle se laisser gagner par nos rêveries, nos chimères, nos idéals, nos sentimentalités ? Va-t-elle frémir sous ce grand souffle humanitaire que les frontières politiques des nations n'arrêtent pas et qui, déjà, délabre, affadit les énergies guerrières des peuples européens ? Va-t-elle, comme tant de nations d'Occident, être absorbée par des problèmes intérieurs, par des luttes de classes ? va-t-elle s'appliquer, elle aussi, à instaurer le règne de la justice dans les rapports sociaux ? Nous croyons que nous venons d'aborder des questions extrêmement importantes pour l'avenir du monde. Essayons de les étudier, mais ne nous flattons pas trop de pouvoir les résoudre.

CHAPITRE I

Le socialisme n'a pas encore, au Japon, d'existence politique.

Tout d'abord, constatons des réalités immédiates : il n'existe point, au Parlement japonais, un député qui, catégoriquement, se dise socialiste.

Dans le Conseil municipal de Tokio, un seul membre, M. Soji, a osé adopter cette étiquette. Jusqu'à présent, au Japon, aucune loi ouvrière, aucune législation spéciale ne protège les travailleurs. Pour la première fois, en mai 1905, un candidat socialiste s'est présenté aux élections législatives dans une circonscription de Tokio; c'était M. Kinoshita, orateur et écrivain célèbre, dont la campagne électorale fut violemment entravée par la police! Il n'obtint finalement que trente-deux suffrages. Unanimement, la presse japonaise quotidienne est, en principe, opposée au socialisme. On ne voit, au Japon, aucune Bourse du travail et on ne saurait nommer aucune cor-

poration socialiste. Les Sociétés professionnelles sont invariablement composées de patrons et de travailleurs; les quelques syndicats ouvriers qui viennent de se former n'ont point d'existence légalement reconnue. Les seuls ouvrages socialistes japonais publiés jusqu'à ce jour étaient des traductions de Karl Max et d'Engels; leur vente a été prohibée par les autorités. Celles-ci ont pensé, ou feint de penser, que le socialisme devait, de toute nécessité, avoir le républicanisme pour corollaire. Or, préconiser le républicanisme, c'était attenter à la souveraineté du Mikado, et, par conséquent, commettre un acte subversif. Il n'est peut-être pas inopportun de rappeler que le maire actuel de Tokio, M. Y. Osaki, aujourd'hui bien assagi, et qui n'a rien d'un socialiste, dut, en 1891, renoncer à son poste de ministre de l'Instruction publique simplement pour avoir, dans un de ses discours, paru admettre que le Japon pourrait peut-être, dans un avenir bien lointain, adopter un régime républicain.

Quand, au Congrès international des socialistes, tenu en août 1904, à Amsterdam, vint siéger le Japonais Sen Katayama, on eût pu lui objecter, le jour où il vota contre M. Jaurès, qu'il ne tenait guère son mandat que de soi-même et de quelques-uns de ses amis. En décembre 1905, se formait à Tokio un parti dit du « socialisme d'État ». Le nom de ce groupement indique assez

ses tendances et, à notre connaissance, il reste à l'état embryonnaire. Toutefois, il manifestait son existence en présentant au maire de Tokio un mémorandum dans lequel il souhaitait l'exploitation, par la ville elle-même, de toutes les organisations dont dépend le bien-être public : usines électriques, usines à gaz, tramways, organisations confiées jusqu'à présent à des Compagnies bénéficiant d'un monopole. Les choses, néanmoins, n'ont pas changé. Ainsi, nous devrions conclure que, jusqu'à présent, le socialisme n'est pas encore, au Japon, une réalité politique.

Mais l'expérience nous a maintes fois prouvé qu'au Japon, ce qui tombe sous notre observation immédiate n'est, le plus souvent, qu'une apparence, une illusion. Cette fois encore, nous n'aurons de chance de rencontrer la vérité qu'en pénétrant hardiment dans la ténébreuse forêt des contradictions japonaises.

CHAPITRE II

Qu'est-ce que le Parlement japonais? — Apparences et réalités. — Symptômes et Manifestations.

Il n'y a aucun député socialiste au Parlement japonais, c'est vrai, mais cela se conçoit, puisque ce Parlement n'est pas l'émanation du peuple.

Le suffrage universel n'existe pas au Japon. Un système censitaire, par trop rigoureux, exclut du corps électoral tous les citoyens qui ne paient pas un impôt très élevé[1]. On compte 1.800.000 habitants dans Tokio (faubourgs non compris) et cette masse énorme fournit seulement 16.800 électeurs.

Le *Résumé statistique de l'Empire du Japon*, publié en 1908, a étudié ce qu'était la représentation nationale en 1904 et ce document a établi clairement que le nombre des électeurs, propor-

1. Pour être électeur, il faut avoir 25 ans et payer une contribution directe de 10 yen au minimum.

tionnellement à celui des habitants, n'avait pas dépassé alors 15,77 par mille !...

Encore, ce Parlement est-il sans influence sérieuse sur les questions de haute politique ; pendant toute la durée de la guerre de Mandchourie, ses réunions restèrent prorogées sans qu'il se permît une seule fois de protester. Le Parlement japonais est un « faire semblant », un « faire croire ». Ses délibérations ? Des simulacres dont les conseillers de l'empereur et les ministres — ceux-ci d'ailleurs ne sont responsables que devant le souverain — tiennent compte seulement, quand cela leur paraît convenable. Peu considérés par la masse du peuple, invectivés à chaque instant, en des termes méprisants par les intellectuels, et dédaignés par le gouvernement, les députés japonais sont des figurants qui ne représentent en rien la nation japonaise.

Que la presse quotidienne soit tout entière antisocialiste, cela encore ne nous révèle pas les sentiments réels des citoyens, ni même ceux des journalistes ! Ne savons-nous pas que la plupart des journaux appartiennent, directement, ou par l'intermédiaire d'hommes de paille, à ces gros capitalistes de Tokio ou d'Osaka qui, précisément, bénéficient des abus que les adeptes du socialisme voudraient combattre. Au Japon, comme ailleurs, les propriétaires de journaux et les rédacteurs de journaux n'ont pas toujours la même qua-

lité d'âme. En octobre 1903, trois rédacteurs du *Yorozu Choho* cessaient volontairement d'appartenir à ce journal, parce qu'il leur répugnait de s'associer à une campagne destinée à surexciter le chauvinisme national. Ils déclaraient avoir des idées socialistes ; ils affirmaient que les guerres n'étaient jamais entreprises que pour exécuter les desseins des classes privilégiées et pour satisfaire aux ambitions du monde militaire et naval.

Il nous faudra donc chercher, ailleurs que parmi les choses officielles, les éléments d'une observation sûre ; nous devrons essayer de découvrir, dans la rue, les idées réelles de l'immense masse populaire à laquelle, jusqu'à présent, il a été interdit — peut-être pour son bien — de donner son avis sur les affaires de l'État.

A Tokio, en 1905, étonné par les démonstrations patriotiques qui se déroulaient chaque jour dans la capitale, j'avais tout d'abord méconnu la valeur d'un incident dont on ne parlait qu'en chuchotant. A la fête des Cerisiers, le second jour du mois d'avril, plusieurs centaines d'ouvriers s'étaient réunis au parc d'Uéno, tenant à la main, non point le drapeau du soleil, mais le drapeau rouge. Et ils avaient crié à tue-tête : « *Shakwaishugi Banzai !* » (Vive le socialisme !) jusqu'à ce que la police fût venue arrêter une trentaine d'entre eux. Et, parmi les prisonniers, on avait vu emmener deux femmes.

A ce moment-là, on s'entretenait encore de la condamnation sévère qui venait de frapper les rédacteurs du *Heimin Shimbun*, une petite feuille socialiste hebdomadaire, qui avait osé s'élever véhémentement contre la guerre de Mandchourie et publier, au moment même de la chute de Port-Arthur, un manifeste internationaliste. Le 23 février 1905, ses rédacteurs, les citoyens Nishikawa et Kotoku, avaient été condamnés, le premier à sept mois et le second à cinq mois de prison. De plus, le matériel d'imprimerie du *Heimin Shimbun* avait été confisqué et ce journal avait cessé de paraître.

Peu de temps avant sa mort, le *Heimin Shimbun* (25 décembre 1904) avait résumé, en une très intéressante énumération, les efforts propagandistes des socialistes pendant les douze mois qui achevaient de s'écouler. D'après ce document, les socialistes avaient organisé 120 grands meetings et envoyé des affiliés, des colporteurs chargés de pamphlets, dans la plupart des provinces de l'empire. Ils avaient distribué gratuitement 39.000 brochures de vulgarisation et vendu 15.701 traductions d'ouvrages socialistes européens. En une année, 200.000 exemplaires du *Heimin Shimbun* avaient été achetés par le public. Des organisations socialistes avaient été créées dans onze centres industriels ou miniers. Enfin, neuf des chefs du parti avaient été emprisonnés pour des actes d'apos-

tolat. Le 15 janvier 1904, le *Heimin Shimbun* ajoutait : « Nous avons récemment publié plusieurs milliers d'exemplaires d'une petite feuille intitulée *l'Ami du Mineur*, et nous les avons distribués parmi les mineurs de toutes les provinces. Cette corporation comprend environ 150.000 hommes dans ce pays. Nous espérons que l'*Ami du Mineur* deviendra bientôt un magazine indépendant et ainsi tous les mineurs se trouveraient organisés et soudés en un seul groupe. »

Le 30 avril 1905, le seul organe socialiste qui avait survécu à la tourmente, était un petit hebdomadaire appelé *le Chokugen*. Il dénonçait les persécutions que la police faisait subir aux propagandistes chargés de parcourir les faubourgs de Tokio et la province, avec des lanternes magiques et des voitures pleines de livres où était expliquée la bonne doctrine. Et dans son numéro du 30 avril *le Chokugen* osait publier en gros caractères ces mots : « En attaquant la liberté de la pensée, le gouvernement japonais prouve qu'il est aussi barbare que le gouvernement russe. »

Dans ce temps-là, d'étonnantes rumeurs circulaient parfois dans Tokio ; on m'assurait que l'idée socialiste se propageait jusque dans les arsenaux. D'ailleurs, il n'y avait pas si longtemps que trois cents ouvriers des docks d'Uraya s'étaient mis en grève.

Le 1er mai, cinquante socialistes marquants se

réunissaient à la *Heiminsha*, et le citoyen Sakaï prononçait un discours sur l'esprit international du vrai socialisme. Rappelez-vous qu'à ce moment, on ne pouvait pas même prévoir quand finirait la guerre russo-japonaise : la grande bataille navale de Tsoushima n'allait survenir que le 28 mai.

Le même mois, sept mille porteurs de charbon du port de Moji, qui est voisin du district minier du Kuishiu, cessaient tout à coup le travail afin d'obtenir une augmentation de salaire. Après une résistance de deux jours, les propriétaires devaient céder et majorer de 10 °/₀ les gages de leurs ouvriers.

A peu près dans le même temps, des faits précis démontraient que la théorie socialiste avait des adeptes jusque dans le corps enseignant.

Un jeune professeur d'une école élémentaire de Tokio, M. Hiroma Nabeji, ayant fait une persistante propagande socialiste parmi ses élèves, fut vivement réprimandé par l'inspecteur Oka, dont il refusa d'écouter les objurgations. Hiroma Nabeji n'ayant point admis qu'il dût rien modifier à son enseignement, fut congédié.

En juillet, le sous-maître d'une école primaire de Tokio, M. Zama, sorti peu de temps auparavant dans un excellent rang de l'École normale de cette capitale, proclamait, à qui voulait l'entendre, ses opinions socialistes. Il était réprimandé, il refusait de céder, il se laissait révoquer et alors le *Cho-*

kugen s'écriait : « Nous regrettons infiniment, pour les autorités, que beaucoup d'autres jeunes instituteurs et beaucoup d'autres élèves de l'École normale soient des adeptes du socialisme. Ils trouvent que la morale officielle est fausse et hypocrite, tandis que la morale socialiste c'est la vérité toute nue, voilà tout ! »

Qu'il y eût des socialistes convaincus parmi les professeurs et les élèves des Universités de Tokio et de Kyoto, j'avais de bonnes raisons de ne pas en douter ! D'ailleurs quelques années avant la guerre, un éminent professeur, M. Uchimura (converti à la religion chrétienne), avait été révoqué parce qu'il avait refusé de se prosterner devant le buste de l'empereur.

Cette diffusion des idées socialistes dans le corps enseignant allait s'accroître. Un important journal de Tokio, le *Nihon* du 23 avril 1907, écrivait :

« Le bruit court que, pour prévenir la propagande du socialisme parmi les professeurs, le ministre de l'Instruction publique aurait enjoint aux diverses préfectures de surveiller les agissements de ces fonctionnaires et d'exclure ceux qui font profession de socialisme. Cette nouvelle est vraisemblable, mais critiquable : le socialisme, comme toutes les théories, n'est dangereux que s'il est poussé à l'excès. Une semblable mesure n'aura pour effet que d'engendrer chez les professeurs la dissimulation et l'hypocrisie. »

Des symptômes significatifs se sont déjà imposés à l'attention de l'observateur étranger :

Lors de la signature de la paix russo-japonaise, en septembre 1905, la déception s'exhala en fureurs qui dégénérèrent vite en une échauffourée prolétarienne. De l'aveu même de plusieurs journaux japonais, les émeutiers, qui incendièrent quarante tramways dans les rues de Tokio et menacèrent un instant les demeures des millionnaires et celles de quelques politiciens jouisseurs, étaient moins des patriotes exaspérés que des mécontents, des ouvriers sans travail, des indigents en quête de grabuge[1].

Le *Nihon* (18 sept. 1905), disait : « Le monde des travailleurs est d'avis que les troubles qui se sont déclarés à Tokio proviennent pour les deux ou trois dixièmes de causes politiques, et pour les sept ou huit dixièmes de causes économiques et sociales. C'est surtout le prolétariat qui a manifesté son mécontentement de la situation qui lui est faite. En réalité, la question ouvrière réclame dès maintenant l'attention du gouvernement, car, après la guerre, elle pourrait devenir un danger. Nombre d'ouvriers à qui la guerre avait fourni du travail vont être mis à pied, des milliers de travailleurs qui avaient été enrôlés parmi les troupes, rentreront bientôt dans leurs foyers. Or, l'état

1. Lire la *Folie de Septembre*, page 193.

financier du pays, en amenant une dépression dans l'industrie, va avoir pour résultat une augmentation du chômage. D'autre part, l'excès de la demande d'ouvrage entraînera la diminution des salaires, et la diminution des salaires amènera infailliblement des grèves et des révoltes. Il y a là un véritable danger social. Ce n'est pas en réprimant sévèrement les tentatives de socialisme ou en traitant de révolutionnaires ceux qui prennent part à ces manifestations, qu'on étouffera la question sociale. »

CHAPITRE III

Les débuts du socialisme japonais; comment le christianisme lui servit d'introducteur et pourquoi les conservateurs japonais détestent cette religion.

En matière de sociologie, regarder en arrière, c'est regarder en avant.

L'histoire du Japon, c'est, vous le savez, une histoire ininterrompue de guerres civiles. Et si nous étudions les causes des luttes féroces où, naguère, se ruaient les clans, nous verrions apparaître plus d'une fois la question d'argent.

En juin 1786, à Tokio, la famine ne précipita-t-elle pas les pauvres contre les riches, les miséreux contre les repus? En plein XIXe siècle, en 1837, la populace d'Osaka, affolée par la disette, ne se mit-elle point à tout piller? Ne livra-t-elle pas un combat terrible aux troupes gouvernementales et l'incendie qu'elle alluma ne détruisit-il pas

cinq ponts, vingt mille maisons et un millier d'entrepôts ? Ce que la plèbe japonaise a déjà fait, ne pourrait-elle pas un jour être tentée de le refaire ?

Précisons, toutefois, que les idées sur lesquelles repose le socialisme ou plutôt le collectivisme sont des idées absolument étrangères à l'esprit japonais. Elles ont pénétré dans les îles nippones en même temps que la grande industrie et comme une sorte d'arrière-garde du christianisme.

On va voir comment :

En 1889, survinrent les premiers épisodes de la lutte entre le capital et le labeur. Les ouvriers du fer d'abord, les typographes ensuite formèrent des associations qui, tout en se défendant d'avoir aucune intention politique, n'en ressemblaient pas moins singulièrement à nos syndicats. Puis, en 1897, c'étaient les mineurs de Nagasaki qui abandonnaient tout à coup leur travail et inauguraient la grande lutte contre le capital, en assommant leur patron et deux agents de police.

Dans la même année, un petit groupe de littérateurs et de professeurs, soucieux de chercher un remède aux souffrances du peuple, commençaient à se réunir pour étudier les œuvres de Karl Marx et d'Engels. Ils étaient six et nous croyons que leurs conseils ne furent pas étrangers à la première victoire remportée, en 1898, par le prolétariat japonais. Après cinq jours de grève, les mécaniciens du chemin de fer de la Compagnie du Nippon

obtenaient à la fois une diminution de leurs heures de travail et une augmentation de leur salaire.

Or, trois de ces novateurs étaient, depuis longtemps, convertis à la religion chrétienne et leurs premiers disciples furent presque tous des jeunes gens qui avaient reçu, sinon le baptême, du moins une éducation teintée de christianisme. Il faut en convenir, pour un Asiatique, l'initiation à une religion occidentale était autrefois la plus efficace des préparations aux conceptions de l'Occident. Liberté, égalité, fraternité, justice, pitié, charité : dans l'esprit d'un Japonais, les idées que ces mots évoquent se confondent avec la doctrine chrétienne.

Pourquoi les Japonais les plus conservateurs sont-ils, au fond de leur cœur, les plus hostiles aux missionnaires chrétiens? Ceux-ci, pourtant, sont loin de se faire les apôtres du socialisme. Mais, vous le voyez, en propageant dans le pays une pensée étrangère, un génie radicalement opposé au génie japonais, ils créent des âmes qui ne sont plus de pures âmes japonaises.

En 1907, le ministre de la Guerre conseillait aux troupiers de ne jamais embrasser le christianisme. On assurait que ce membre du gouvernement avait été inspiré par cette idée que la religion chrétienne, en se propageant davantage au Japon, préparerait la diffusion de ces théories socialistes qui sont susceptibles de rendre moins énergiques les soldats. Un peu plus tard, des instructions

confidentielles étaient envoyées aux officiers, dans le même esprit.

Les hommes que nous avons vus en 1897 étudier les œuvres de Karl Marx et d'Engels fondaient, en 1901, sous le nom de Parti socialiste démocrate, la première Société socialiste qui ait existé au Japon. Cette société était presque aussitôt dissoute par le marquis Ito, mais ses membres organisaient pourtant, en avril 1903, le premier Congrès socialiste japonais, à Osaka.

Le 15 novembre 1903, les mêmes initiateurs faisaient paraître le *Journal du peuple* (ce *Heimin Shimbun* que nous citons plus haut), une petite feuille hebdomadaire où ils entreprenaient une active propagande socialiste. Ces hardis pionniers haranguaient la foule dans des réunions mensuelles; ils organisaient parfois une résistance violente aux agents venus pour disperser leurs auditeurs. Un jour, leurs partisans brûlaient plusieurs postes de police. Avant et pendant la guerre russo-japonaise, ils publiaient, dans un langage lyrique, et avec une véhémence où se reconnaissait l'ardeur fameuse des néophytes, des manifestes internationalistes; ils dénonçaient le parti militaire; ils rédigeaient, notamment, une proclamation contre les idées belliqueuses et ils l'expédiaient à Tolstoï. Ils envoyaient une adresse éloquente au parti socialiste russe et celui-ci leur répondait par des effusions attendries, cependant

que tonnait le canon de Port-Arthur. Finalement, après de nombreux conflits avec les autorités, deux rédacteurs du *Heimin Shimbun* étaient arrêtés comme nous l'avons dit et ce journal cessait de paraître le 29 janvier 1905. Le 5 février, le premier numéro du « Franc-Parleur » (*Chokugen*) était mis en vente; il continuait la propagande du *Heimin Shimbun* et il insérait, contre la caste militaire, contre le gouvernement, contre les financiers, des articles d'une violence extraordinaire. Le Franc-Parleur ayant trop franchement parlé des émeutes de septembre, il fut, lui aussi, supprimé. Son dernier numéro était daté du 10 septembre 1905. Mais le « Socialiste » prenait aussitôt sa place, et, par surcroît, on voyait paraître, peu de temps après, la « Lumière » (*Hikari*), éditée par Nishihawa, un ancien rédacteur du *Heimin Shimbun*. Au moment où je quittai le Japon, on citait d'autres petites feuilles socialistes telles que l' « Ère nouvelle » (*Shin Kigon*); les « Nouveaux camarades » (*Shin Doho*), organe des mineurs de Yubari; le « Nouvel Évangile » (*Shin Fuknin*) publié à Hakodaté, et la « Voix du peuple » (*Min Sei*), entretenue par les socialistes de Moji.

Parallèlement à ce mouvement, un autre courant s'était manifesté dans la plus haute classe de la société. En juillet 1903, un aristocrate célèbre, le comte Itagaki, s'était déclaré partisan du socialisme. Mais de quel socialisme? Naguère, Itagaki avait

été l'un des réformateurs du Japon. Il avait commandé l'une des armées impériales au temps de la Restauration, ce qui ne l'avait pas empêché, plus tard, de se faire le champion des idées démocratiques dans sa province de Tosa. Grâce à sa propagande, on appelait alors Tosa le « berceau de la liberté ». Le comte Itagaki, en 1881, alors qu'il organisait le parti libéral, avait été poignardé, mais non mortellement, par un fanatique de la réaction. En tombant, il s'était écrié : « Itagaki peut mourir, mais la liberté ne mourra jamais! » Le comte Itagaki n'eut pas le temps de préciser ce qu'il entendait par le mot *socialisme*; la guerre contre la Russie allait bientôt arrêter, au Japon, toute politique intérieure; plus tard, l'âge allait contraindre à la retraite le vieux philanthrope. Dans le même temps, un ancien ministre du Japon en Chine, M. Yano, homme de haute culture et de moralité irréprochable, avait annoncé sa conversion au socialisme. M. Yano avait été, auparavant, l'un des secrétaires particuliers du Mikado; voilà ce qui avait donné à son initiative un grand retentissement. M. Yano avait commencé, en diverses provinces, une série de conférences, mais ses efforts, comme ceux du comte Itagaki, avaient été brusquement interrompus par le canon de Port-Arthur.

CHAPITRE IV

L'essor de l'industrialisme. — Les salaires. — L'exploitation des femmes et des enfants. — Les bagnes et les enfers du progrès!

Le socialisme est une conception étrangère, oui, sans aucun doute, mais, au Japon, tout ce qui est moderne n'a-t-il point de même été engendré par une pensée étrangère? Pendant les trente-cinq dernières années, le Japon s'est transformé, vous le savez, avec une rapidité inouïe. Son évolution vers l'industrialisme a eu l'intensité, l'instantanéité d'une explosion.

Le total de son commerce extérieur (exports et imports) ne montait, en 1868, qu'à 26.245.545 yen. Il atteignait, en 1894, 230.728.041 yen ; en 1904, il bondissait à 690.621.635 yen ; en 1905 il s'élevait à 810.071.627 yen, et, en 1906, à 842.539.000 yen[1].

1. 1 *yen* = 2 fr. 50. Le *sen* est la centième partie du yen et vaut par conséquent 2 centimes 1/2. Deux *sen* font donc un sou français.

Dans ce pays naguère entièrement agricole et où ne vivaient, il y a trente ans, que quelques artisans du bâtiment, quelques ouvriers d'art, le *Chokugen* du 30 avril 1904 recensait 8.836 grandes fabriques, employant 558.041 personnes, dont 225.040 seulement étaient des hommes.

Comment ces prolétaires sont-ils payés ? Je préviens, une fois pour toutes, mes lecteurs qu'il est très difficile au Japon de grouper des chiffres vraiment précis sur un sujet économique quel qu'il soit. D'autres l'ont remarqué avant moi, rien n'est plus vague, plus flottant, que la documentation japonaise. Il faudra bien souvent nous contenter d'approximations. Voici pour les corporations principales un tableau des salaires quotidiens publié le 16 avril 1905 par le *Chokugèn* :

Professions.	Salaires maxima.	Salaires minima.
	fr.	fr.
Menuisiers	2.075	1. »
Plâtriers	2.25	0.87
Maçons.	2.50	0.87
Couvreurs.	2.25	1.12
Scieurs de long.	1.65	0.75
Tresseurs de paillassons.	2.20	0.725
Forgerons.	2.25	0.87
Ouvriers de navires. . .	2.05	0.87
Tailleurs à l'européenne.	2.30	0.87
Tailleurs à la japonaise.	1.52	0.70
Cordonniers.	1.37	1.12
Ébénistes.	2.07	0.87
Imprimeurs.	1.50	0.82
Teinturiers	1.25	0.80
Confiseurs	1.25	0.825

Le même journal a donné, peu de temps après, une autre statistique qui concordait mal avec la précédente. En outre, j'ai puisé à d'autres sources des indications assez différentes de celles qu'on vient de voir. Ce que j'ai cru pouvoir retenir, d'après mes investigations personnelles, c'est que les salaires ordinaires des travailleurs de Tokio sont beaucoup plus exactement représentés par les chiffres minima que par les chiffres maxima publiés par le *Chokugen*. La main-d'œuvre est par trop abondante au Japon, et, grâce à l'absence d'aucune restriction légale concernant l'emploi des femmes et des enfants, il est toujours aisé d'opposer, au labeur des hommes, une concurrence à prix vil.

D'après des documents officiels, on a voulu établir que les salaires avaient subi, pendant les dernières années, une progression marquée. C'est vrai, et voici, pour quelques professions indiquées plus haut, un tableau montrant cette progression de 1902 à 1906.

	Salaires moyens en				
Professions.	1902	1903	1904	1905	1906
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
Charpentiers	2.06	2.12	2.02	2.12	2.41
Plâtriers	2.20	2.20	2.27	2.34	2.44
Imprimeurs	0.98	0.99	1.19	1.32	1.36
Tapissiers	1.92	2.05	2.03	2.16	2.23
Tailleurs à la japonaise	1.65	1.57	1.41	1.44	1.93
Tailleurs à l'européenne	2.04	2.14	2.08	2.37	2.18

En définitive, les salaires du prolétaire japonais restent infimes? Est-ce à dire qu'ils correspondent à des besoins également infimes? C'était vrai autrefois, mais c'est faux aujourd'hui. La faible augmentation des salaires n'a point du tout compensé l'augmentation extraordinaire du prix de la vie. Encore faut-il bien dire que les petites statistiques publiées ci-dessus s'appliquent seulement à ce que les Anglais appellent *skilled labour*, c'est-à-dire aux ouvriers d'élite, à ceux qui, dans leur jeunesse, ont fait le complet apprentissage d'un métier spécial. Ceux-là forment en somme l'aristocratie du travail. Mais un travailleur agricole s'engage, pour 12 mois, moyennant un salaire de 83 francs ; une femme travaille pendant toute une année, dans une ferme, pour 50 francs ; une servante gagne chaque mois 4 fr. 60. En 1904, l'arsenal de Tokio a embauché en vue de travaux manuels 800 femmes et jeunes filles pour un salaire variant de 0 fr. 42 à 1 fr. 35 par jour. Un coolie, un portefaix, après avoir charrié pendant toute la journée dans divers quartiers de Tokio de lourdes marchandises s'estime heureux s'il a pu recevoir 50 ou 60 centimes.

Pour l'année 1905 entière, on comptait que 587.851 personnes avaient été employées dans les grandes fabriques. Et, de ces personnes, 347.563 ou 60 °/o étaient des femmes. Environ 37.000 filles âgées de moins de quatorze

ans étaient enfermées dans ces bagnes industriels pendant 14 heures consécutives pour un salaire quotidien d'environ 5 sous ! A côté de ces grandes usines on estimait qu'il y avait, éparpillées dans tout l'empire, 400.000 petites entreprises de tissage où 767.000 personnes avaient été employées. De ces personnes, 731.000 étaient des femmes et des jeunes filles qui gagnaient par jour de 5 à 9 sous.

Le *Shinkoron* d'avril 1906 publiait les informations suivantes sur la question des salaires : « Pour la confection de ces tresses plates qu'on appelle *Sanada Himo*, les ouvrières reçoivent par rouleau de 18^{m},18, la somme de 15 sen[1] ; et comme il faut deux jours et demi pour confectionner un rouleau, leur salaire journalier équivaut à 6 sen (environ 3 sous français). Pour la confection des boites d'allumettes, les ouvrières reçoivent 6 sen 1/2 pour les 500 boites qu'elles revêtent de papier en un jour ; pour la fabrication des images lithographiées, elles gagnent 7 sen par jour ; pour la coloration des cartes postales illustrées, de 17 à 20 sen par jour pour 500 cartes ; pour le pliage du papier dans les ateliers de reliure, de 8 à 15 sen pour une journée de 10 heures ; pour la couture des caleçons et des chemises, de 12 à 15 sen ; pour la couture des bas japonais, 7 sen en

1. Rappelons encore une fois que le *sen* est la centième partie du *yen* qui égale 2 fr. 50.

moyenne ; pour la confection de boîtes en carton, 7 sen pour une journée de 8 heures; pour le collage du papier des lanternes, de 15 à 20 sen; pour la confection des sacs de papier, de 5 à 7 sen pour une journée de 10 heures ; pour la fabrication des cure-dents, une moyenne de 7 sen pour une journée de 10 heures ; pour le dévidage du fil, de 13 à 14 sen pour une journée de 8 heures. »

Aussi bien il faut toujours en revenir à une constatation essentielle : la main-d'œuvre est trop abondante et peut, par conséquent, s'obtenir à un prix infime. Malgré l'essor de l'industrie et du commerce, tant de bras sont inoccupés, tant de gens nécessiteux sont sans travail et sans ressources que quelques sen reçus par jour leur paraissent encore préférables à une absolue famine.

Le développement subit de l'industrialisme dans un pays jusqu'alors régi par de vieux usages ancestraux, par de vieilles coutumes patriarcales, l'avènement d'un impérieux patronat aux convoitises duquel rien ne servait de frein et qu'aucune législation n'empêche encore de trop exploiter, de trop broyer la bête humaine, tout cela devait, en créant des bagnes industriels, des enfers sociaux, engendrer, tout comme en Europe, des révoltes et susciter des revendications, des rancunes, des haines implacables. Protéger le travailleur, sauver la femme et l'enfant, certes des esprits généreux ont déjà osé réclamer qu'on le fît.

Mais on leur a répondu par des mots terribles : « Il faut que le Japon brise la concurrence étrangère, ou le Japon est perdu ! » Et pour que le Japon ne soit pas perdu, on pousse sans pitié, sans remords, les petits enfants vers l'atelier.

Actuellement plus de cinquante mille enfants âgés de moins de quatorze ans, peinent pendant dix ou douze heures par jour, moyennant un salaire qui ne dépasse point 6 sous. La cupidité, les cruautés, les iniquités qu'on a quelquefois pu reprocher à des patrons européens ont été dépassées au Japon par des industriels sans pitié, soucieux seulement d'amasser de l'or. Les femmes et les enfants, surtout, ont été et sont encore soumis à un régime véritablement criminel, qui relèverait souvent, en Europe, de la police correctionnelle.

Un jeune sociologue japonais, Kiyoshi Kawakami, élève de l'Université américaine d'Iowa, écrivait, en 1903, dans son livre intitulé : *Political ideas of modern Japan* :

« Les principes moraux (et plus spécialement l'esprit chevaleresque) qui avaient fourni à la nation japonaise des règles de conduite pour sa vie quotidienne ont été détruits par les récentes révolutions : la révolution politique et la révolution industrielle. Jusqu'à présent, aucune loi morale n'est apparue pour les remplacer. L'idée ploutocratique accable tout et opprime tout ; elle règne sans contrôle,

sans règle et sans merci! Un égoïsme cupide, voilà l'esprit qui domine dans nos classes élevées et son influence ignoble est irrésistible..... Envie, inimitié, douleur et rage contenue chez les pauvres; vanité, extravagance, luxure et débauche chez les riches ; voilà les symptômes du grand conflit social qui certainement surviendra au Japon dans un avenir très rapproché! »

Ces paroles âpres n'ont rien d'exagéré quand on songe au misérable sort des infortunées créatures qui s'étiolent dans les bagnes industriels.

Où sont les adorables bébés japonais parés de soieries multicolores et chatoyantes, les bébés joyeux et brillants comme des oiseaux de paradis? Les voilà, vêtus de toile à sac, emprisonnés dans l'atelier sinistre où grincent et ronflent les métiers. Où sont les musumés sautillantes et frêles, les rieuses musumés dont on nous avait dit qu'elles ne savaient que rire et aimer. Les voilà cloîtrées dans la fabrique enfumée, sous l'œil du contremaître tyrannique : colibris changés en chauves-souris. Le progrès fait beaucoup de victimes et il tue beaucoup de choses plus belles que lui.

Le progrès! dans son cortège triomphal il a amené avec lui, au Japon, une immense misère! Somme toute, au temps passé, le peuple était-il aussi souffrant que maintenant? Je me le demande! En 1901, c'est-à-dire à une époque relativement récente, Chamberlain écrivait : « Les riches

n'étant pas extravagants, les pauvres ne sont pas abjects; en fait, quoique la pauvreté existe, le paupérisme n'existe pas.»

Comment devons-nous comprendre cette phrase? Le maître l'a écrite au déclin de sa carrière; elle résumait pour lui, en 1901, des observations qu'il avait faites de 1873 à 1901. Mais nous, qui sommes arrivés au Japon en 1904, nous avons vu dans ce pays un paupérisme effrayant que plusieurs autres Européens ont constaté, étudié et dépeint en même temps que nous. Ce qu'il faut savoir, c'est que le militarisme mine le Japon. Les victoires de 1894 remportées sur les troupes chinoises et les victoires de 1904 remportées sur les troupes russes ont amené avec elles une moisson de gloire et une recrudescence de misère.

Les guerres contre la Chine et contre la Russie avaient endetté le Japon; les armements nouveaux que ce pays s'impose en vue d'une guerre éventuelle le ruinent. Telle est la vérité.

CHAPITRE V

Les charges accablantes du Japon.

En 1893, avant la guerre de Chine, les dépenses figuraient au budget pour 83 millions de yen ; après ladite guerre, elles s'élevaient au chiffre de 168 millions ; après la campagne de Mandchourie, elles atteignaient près de 505 millions. Voici, d'ailleurs, un tableau comparatif qui est vraiment instructif :

Années.	Total des dépenses.
—	—
1903.	249.596.131 yen.
1904.	277.055.682
1905.	420.741.205
1906.	504.962.489
1907.	616.541.047

La dette publique atteignait, au mois de mars 1907, le chiffre énorme de 2.192 millions de yen se répartissant ainsi :

Emprunts intérieurs	1.046.254.733
Emprunts extérieurs	1.146.176.000

Ladite dette publique, comparativement à ce qu'elle était avant la guerre de Chine (1894) a augmenté dans la proportion de 1 à 7. Comparativement à ce qu'elle était avant la guerre russo-japonaise (1904-1905), elle est maintenant 3,8 fois plus considérable. En 1906, au lendemain du traité de Portsmouth, les charges publiques ont augmenté de 37 0/0 pour les impôts nationaux et départementaux ; de 11 0/0 pour les villes ; de 43 0/0 pour les bourgades et les villages, ce qui donne une augmentation globale de 91 0/0. En l'année 1907, cette progression a continué, mais aucune statistique ne nous permet encore de la connaître exactement. Les charges publiques étaient, par individu, de 2 yen, en 1893 ; elles se sont élevées, en 1907, à 12 yen 60. Ainsi, elles ont sextuplé. La dette publique se répartissait par tête à 4 yen 40 en 1893 ; elle a atteint 46 yen en 1907 ; elle a donc décuplé.

Les impôts pèsent lourdement sur la population japonaise ; ils l'écrasent. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Tout est taxé, au Japon. Un impôt est perçu sur tous les revenus supérieurs à 750 francs par an. La propriété foncière est taxée. Tous les commerces sont taxés, et parfois simultanément, de trois ou quatre manières. Les liqueurs, le sucre, les remèdes pharmaceutiques, les billets de chemins de fer sont taxés. Le tabac, le sel et le camphre sont monopolisés par le

gouvernement et mis en vente à un prix exorbitant.

Les droits de douane n'ont pas seulement été augmentés. Les impôts extraordinaires, qu'on avait créés provisoirement pour faire face à la lutte de Mandchourie, sont devenus permanents : c'est ainsi qu'une taxe de guerre de 15 0/0 continue à être prélevée sur tous les produits manufacturés. Cette taxe, imposée aux marchandises d'importation, l'est, par surcroît, aux produits similaires fabriqués dans le pays même.

Le gouvernement exploite les chèques, les effets de commerce, les quittances, les opérations de Bourse, le lancement des navires ; il fait argent de tout. Le Japon paie très cher sa gloire ; il la paie de souffrances auxquelles on ne saurait entrevoir de remède, puisqu'il ne veut point suspendre ses armements colossaux.

Chose véritablement prodigieuse, ce pays pantelant, haletant, exténué, a consacré à des préparatifs guerriers, pendant l'année qui a fini le 31 mars 1908, plus d'argent qu'il n'en a jamais en aucune année précédente attribué à la guerre et à la marine (194.099.387 yen). Le Japon arme, le Japon grandit en puissance et en prestige, mais il s'immole, et le piédestal sur lequel il se crispe est fait de ses douleurs accumulées...

Un grand nombre de journaux, inquiétés par les souffrances du peuple et par les plaintes qu'ils entendent retentir, font présentement des cam-

pagnes contre l'excès des armements. Le *Miyako*, l'*Asahi*, le *Nihon* exhortent le gouvernement à la prudence. Le *Taiyo* de mars 1908 conclut un long article sur les finances par cette exclamation : « Nous courons à la faillite ! » Le *Taiyo* n'est pas un journal à sensation, c'est la plus importante, la plus grave des revues japonaises. Lisez ces lignes alarmantes : « D'après une statistique dressée par les Chambres de commerce, dans les dépenses ordinaires, l'armée entre pour 38,17 0/0, la marine pour 24,27 0/0 du budget total. L'armée et la marine absorbent donc 62 0/0 du budget, tandis que 13 0/0 seulement sont affectés aux communications et 3,36 0/0 au commerce et à l'industrie. Pour les dépenses extraordinaires, il est vrai, les communications reçoivent 32,5 0/0, le commerce et l'industrie 7 ; mais l'armée et la marine figurent encore pour 44,2 0/0 (respectivement 19,18 et 24,41). Alors qu'avant la guerre de Chine les dépenses militaires ne dépassaient pas de 20 à 30 0/0, elles menacent de s'élever à 70 0/0. N'est-ce pas effrayant? Pourquoi s'acharner à vouloir achever en sept ans le programme des amendements militaires, alors qu'il est avéré qu'il en faudra au moins dix-sept pour le mener à bonne fin, tant pour l'armée de terre que pour la marine ? Pourquoi se montrer si pressé, à une heure surtout où le peuple est dans la détresse et où nos finances ne nous le permettent pas ? »

CHAPITRE VI

Les abîmes de la misère japonaise. — Le chômage, les grèves et les conflits armés.

Il est aisé de comprendre pourquoi les États-Unis, le Canada et le Mexique apparaissent dans l'imagination des travailleurs japonais comme de véritables terres promises. Pouvoir gagner en un seul jour plus qu'un fructueux travail ne rapporte au Japon en une semaine, n'est-ce point vraiment merveilleux? Mais, hélas! voilà que ces pays de Cocagne refusent de recevoir indéfiniment les « Asiatiques ». Que devenir? Où aller? aux colonies? Oui, sans doute! Mais Formose est torride et malsaine. La Corée est glaciale, et puis, pour commencer la moindre exploitation dans ces contrées, il faut des capitaux. Ceux qui voudraient s'expatrier n'ont pas un sen. C'est inextricable!

Après la guerre de Mandchourie, des milliers de vétérans licenciés sont réapparus dans leur ville natale. Gloire et misère! Ces vainqueurs, après

avoir entendu retentir les éphémères acclamations de la foule, allaient se trouver, comme des parasites et des intrus, au milieu de communautés réorganisées en leur absence et où nulle place n'était plus à prendre.

Déjà, avant leur retour, des prolétaires faméliques se disputaient âprement le moindre gagne-pain. Que devenir ? Au bon vieux temps, les sans-travail avaient au moins la ressource de se faire *Kurumaya*. La corporation des Kuruma-ya[1] a compté à Tokio jusqu'à soixante mille hommes robustes. Mais elle se sentait, de plus en plus, menacée par la concurrence des tramways électriques et des chemins de fer de banlieue. Les triomphateurs de Moukden avaient vu s'amincir devant eux, puis disparaître, la cohue bruyante des admirateurs. Les lanternes des fêtes patriotiques s'étaient éteintes ; bientôt ils eussent pu croire que le vent avait emporté toutes les oriflammes et ils étaient restés seuls, revenants mélancoliques, entourés seulement de deux sinistres compagnonnes : la faim et l'abjection.

Avec elles, ils ont erré de village en village, puis ils ont fini par venir s'échouer, désemparés, en pleine détresse, parmi les bas-fonds des grandes cités. J'ai vu, à Tokio, un ancien soldat que les privations avaient rendu malade ; il louait, à rai-

1. Traîneurs de voitures.

son de 15 centimes par jour, une hutte sordide où sa femme et ses cinq enfants étaient entassés. Le malheureux se désespérait. Il avait en vain cherché à s'employer. Toute son ambition était de gagner de 20 à 30 francs par mois. « Avec cela, disait-il, je pourrais nourrir ma famille. » « De quoi pourrait-il la nourrir à ce prix, murmura mon interprète, sinon de détritus de poisson, de riz corrompu et de tous les déchets de la ville. Mais, actuellement, le malheureux n'a même pas cela ! »

Qui dira les horreurs du quartier de Shitaya à Tokio ? Il y a là deux mille maisons où la misère se fait épouvante ; on y voit le dernier degré de la dégradation humaine. Des foules entières n'y subsistent qu' « à la journée » ; des rues entières comme le Shin Ami Cho, qui compte trois cent cinquante maisons, sont peuplées de gens si pauvres qu'ils ne possèdent même pas la couverture dont ils s'enveloppent quand ils dorment. Moyennant un demi-sou, ils louent, chaque nuit, une sorte de harde faite de chiffons cousus ensemble. Parfois, l'hiver, toute une famille grelotte sous ces loques ignobles. Il y a aussi, à Shitaya, pour ceux qui n'ont pas de demeure, des maisons où, moyennant un sou, les misérables peuvent dormir ; ils sont là, tapis, par centaines, les uns contre les autres, dans la fange et la vermine. Ces indigents se maintiennent ainsi en vie. Depuis longtemps, ils ont été contraints de laisser aux

mains des usuriers tout ce qui avait pu être donné en gage. Chose horrible, des hommes s'enrichissent dans ces abîmes de désespoir. Les Shylock de Tokio entendent que leur argent leur rapporte de 5 à 8 pour 100 chaque mois et ils y réussissent.

Et pourtant, Shitaya ou Shin Ami Cho ne sont pas des cours des miracles : elles ne sont pas le refuge des seuls estropiés, mendiants, chanteurs ambulants, malandrins et truands ; elles n'abritent point seulement la séquelle lamentable des dégénérés, des éclopés, ce n'est point la halle aux débris d'hommes. Il y a là beaucoup d'artisans, des bateliers, des kuruma-ya, des marchands ambulants, des raccommodeurs de menus objets ; tous ceux que le chômage forcé a réduit à un complet état de destitution, de dégradation physique et morale. C'est ici le quartier infernal des mangeurs de choses immondes. Ceux qui le hantent s'alimentent d'entrailles et de têtes de poissons, ils grignotent du riz corrompu, des fruits pourris et des détritus de viande. Il faut que la vie générale du pays soit réellement bien pauvre, pour que des entreprises commerciales se soient édifiées sur cette fange ; pour que la trituration de ces immondices encore comestibles, et la manutention de ces aliments déjà mangés puisse constituer une « affaire ».

Des restaurants à un sou composent leur menu de rogatons abominables, disputés aux mouches stercoraires et aux vers qui rongent les charognes.

Une « compagnie » leur assure la fourniture des déchets provenant des grands restaurants, des casernes et des hôpitaux. Et cette compagnie est importante; elle a des collecteurs dont le métier est d'accaparer, de trier les intestins d'animaux et toutes les bribes qui commencent à pourrir dans les profondeurs nauséabondes des boîtes à ordures; elle prospère, elle améliore ses procédés d'approvisionnement et de transport, elle a ses employés principaux, ses dépôts centraux et ses véhicules. Parfois, sans qu'on sache pourquoi, la matière manque, il y a disette d'immondices. Alors, la foule affamée qui attend près de ses gargottes la rentrée des charrettes remplies de substances nourricières, la foule affamée grince des dents. Voilà les bas-fonds de Tokio! Que de semblables négoces y soient rémunérateurs, que des usuriers et des regrattiers puissent trouver profitable d'y exploiter une humanité vêtue de miettes et nourrie de rebuts, voilà qui nous montre la permanence de ces tragiques misères. Mais comment pourrait-il en être autrement? On estime à soixante mille, rien que dans la capitale, le nombre des hommes sans travail quoique valides.

Dès 1903, la misère du peuple était si grande qu'il y avait, dans Tokio, plus de 50.000 personnes reconnues trop indigentes pour payer leur impôt de résidence qui ne s'élève, actuellement, qu'à 50 centimes! Et, tandis que le dénuement du peuple

devient chaque jour plus alarmant, la fortune publique a une tendance de plus en plus marquée à s'amasser dans les coffres des « nouveaux riches », des quelques familles que le régime actuel a rendues opulentes; tout le pays appartiendra bientôt à ces contracteurs, à ces banquiers, à ces propriétaires de mines, de chemins de fer et d'usines qu'on appelle les Mitsui, les Iwasaki, les Shibusawa, les Okura, les Furukawa. Mais il est vrai que le malaise causé par l'élévation du prix de la vie n'affecte point seulement les ouvriers. Tous les petits fonctionnaires et beaucoup de personnes appartenant aux carrières libérales en souffrent autant qu'eux. Ils souffrent sans mot dire, mais ils s'assombrissent.

Si aucun journal quotidien n'adopte ouvertement les idées socialistes, en revanche, on peut trouver, dans beaucoup d'organes, des récits ou des réflexions qui devraient effrayer la classe dirigeante.

Du *Rikugo-Zasshi* (15 juillet 1904) :

« *Ouvriers sans travail.* — Dans les compagnies industrielles, le nombre des ouvriers a été généralement réduit de 30 à 40 °/ₒ. Dans nombre d'imprimeries, les ouvriers travaillent une demi-journée ou une journée sur deux. A Tokio seulement, il y a actuellement (15 juillet), près de 100.000 ouvriers réduits au chômage. Un peu partout, dans les rues ou les jardins publics comme celui d'Uéno, on

trouve des gens errants, à l'air soucieux. Le gouvernement a bien fait étudier, dans les pays étrangers, les divers moyens de secourir les ouvriers sans travail, mais il s'est borné à publier les résultats de ses enquêtes. Si la police rencontre quelques-uns de ces miséreux, elle les interroge, les fouille et les traite comme des suspects. Il pourrait fort bien arriver que ces pauvres gens, poussés à bout, soulèvent quelque émeute. Ne ferait-on pas mieux d'employer l'argent que coûtera peut-être, un jour, la répression de leur révolte et l'internement de ces malheureux dans les prisons, à leur procurer actuellement du travail? »

Ces prévisions allaient se réaliser. Lisez l'*Asahi*, de Tokio (3 décembre 1907) : « La situation de la basse classe, au Japon, devient de plus en plus lamentable. Le gros des charges extraordinaires retombe sur elle. Elle accepte encore ses souffrances parce qu'elle est moins cultivée que le prolétariat européen. Mais bientôt, l'éducation sera plus répandue et rien ne dit que la lutte des classes n'arrivera pas plus vite qu'on n'avait prévu. »

Le *Chuo Koron* de mars 1907, dans un entrefilet sur les « Choses du temps », nous apprend que la police a jugé opportun de dissoudre la « Sociale du Japon », fondée par MM. Sakai, Nishikawa et Ishikawa ; elle était « attentatoire au bon ordre et à la tranquillité publique ». La même revue signale

diverses grèves qui se sont produites ces derniers temps, dans les chantiers de constructions navales de la Mitsubishi à Nagasaki : 8.000 ouvriers ont cessé de travailler dans l'espoir d'obtenir ainsi l'augmentation de leurs salaires. Aux mines de Yusenji, dans le Ken d'Ishikawa, 1.400 mineurs se sont ligués dans le même but, des grèves partielles se sont déclarées en maints endroits, particulièrement dans les manufactures de tabac, à Osaka. La revue ajoute que ces soulèvements des masses ouvrières menacent de s'étendre et de prendre un caractère de plus en plus sérieux.

Les mines de cuivre d'Ashio, dans le Gumma, Ken, comprenant les mines de Motoyama, Tsudo et Kodaki, sont la propriété de la Société Furukawa et emploient 16.000 personnes. Dans l'après-midi du 6 février 1907, les ouvriers des deux mines de Motoyama et de Tsudo s'ameutaient soudainement, ils s'emparaient des magasins, et pillaient les provisions qui y étaient enfermées ; ils se livraient à une orgie de *Saké*; ils mettaient le feu aux bureaux, ils détruisaient les habitations des surveillants, ils prenaient possession des mines et forçaient la police à se retirer. Un des directeurs des travaux, M. Minami Teüchi, tombé entre les mains des grévistes, était roué de coups de bâton. Finalement, le 7, quatre compagnies d'infanterie, dépêchées de Takasaki, arrivaient à Ashio et rétablissaient l'ordre. 150 arrestations étaient faites. Deux

propagandistes socialistes, Minami Sukemasa et Nagaska, qui avaient organisé il y a quelque temps parmi les ouvriers le « Parti de la Vérité » (Shiseikwai) et qu'on soupçonnait d'être les principaux instigateurs du mouvement, étaient incarcérés. D'autre part, des perquisitions étaient faites à Tokio chez certains socialistes et en particulier chez l'éditeur du *Heimin Shimbun*, M. Nishikawa Keijiro. Les causes de cette grève n'ont pas encore été éclaircies. D'après certains, les ouvriers qui gagnent en moyenne de 70 à 80 sen par jour réclamaient une augmentation de salaire. D'autres attribuent l'émeute à l'esprit d'animosité régnant parmi les mineurs à l'égard des directeurs et des contremaîtres chargés de surveiller les travaux. Le *Taiyo* (mars 1907) préconisait l'union du capital et du travail : « Au Japon, jusqu'en ces derniers temps et grâce à l'empreinte laissée par les vieilles traditions et les coutumes féodales, les ouvriers n'ont pas encore commis d'excès graves. » Mais cet état de choses va disparaître : l'affaire récente d'Ashio est un mauvais symptôme. « Il n'est pas douteux que des socialistes ont incité les ouvriers à la violence : parmi ceux-ci, il en est qui rêvent de marcher sur les traces de leurs collègues les plus avancés d'Europe. Ce serait certes un danger sérieux pour le Japon si les formes violentes du socialisme venaient à s'acclimater dans un pays où l'on fait si bon marché de la vie. »

Le 19 avril 1907, plus de 1.000 mineurs employés aux mines de charbon de Horonaie (Hokkaido), se mettaient en grève ; ils demandaient une augmentation de salaire et, pour appuyer leurs réclamations, ils lançaient des bombes dans les bureaux de la Compagnie et forçaient la police à battre en retraite. A Besshi (Shikoku) plusieurs centaines de mineurs, dans la nuit du 4 juin, employaient la dynamite contre les maisons des directeurs et des surveillants ; ils coupaient les fils télégraphiques, et, au cours de certaines bagarres avec les agents de police, ils tuaient le chef de ceux-ci. Le *Tokio Nichinichi* du 7 juin constate que, depuis l'affaire des mines d'Ashio, les soulèvements ouvriers, soit aux docks d'Uraga, soit à Horonai, soit à Besshi, assument un caractère constant de violence. « La raison alléguée de ces émeutes c'est, assure-t-on, le taux insuffisant des salaires. Mais les ouvriers, quand la crise est passée, reprennent d'ordinaire leur travail dans les mêmes conditions qu'auparavant. Dès lors, on peut supposer qu'ils avaient agi à l'instigation de certains meneurs, de certains pêcheurs en eau trouble, de certains socialistes toujours prêts à montrer dans le patron un ennemi. Tandis que le rôle véritable du socialisme serait de rapprocher les capitalistes et les salariés, et de promouvoir par une entente commune les intérêts des uns et des autres, les diverses catégories de nos modernes socialistes ne

tendent guère qu'à augmenter les causes de malentendus. »

Du *Mainichi* du 7 juin : « Le gouvernement se montre extrêmement sévère envers les socialistes; il voit en eux les propagateurs des doctrines dangereuses nées en Europe; il les accuse de semer la discorde entre ouvriers et patrons. Il interdit leurs réunions, leurs conférences ; il prohibe leurs publications, et va même jusqu'à jeter ces hommes en prison. Après cela, les socialistes n'osant plus élever la voix, le gouvernement est tranquille. Et voilà que soudain les travailleurs se soulèvent. Les grèves entreprises en vue d'obtenir une augmentation des salaires deviennent des faits presque quotidiens. Les grévistes ont recours à la violence pour arriver à leurs fins ; ils s'arment, ils lancent des bombes. Les membres du gouvernement comprennent-ils enfin que la vraie cause de ces soulèvements n'est nullement dans les agitations socialistes? Cette cause gît uniquement dans la condition des travailleurs. D'une part, ils sont pressurés par la cherté croissante de la vie ; d'autre part, ils ne reçoivent que des salaires insuffisants. C'est la situation économique qui constitue le fond de ce problème, et le gouvernement est en partie responsable de cette situation en laissant subsister des impôts qui pèsent lourdement sur le peuple. (Impôt sur le sel, sur les communications, sur l'industrie tex-

tile, etc.) Les capitalistes qui sont en contact plus direct avec les prolétaires, au lieu de ne penser qu'à grossir leur fortune aux dépens de ces malheureux, devraient songer qu'il est de leur intérêt même d'assurer la paix et la tranquillité parmi leurs ouvriers.

Le *Niroku* (8 juin) : « Pour remédier à la situation, il ne suffit pas de faire des enquêtes, ni d'emprisonner des coupables. Il faut encore examiner si les plaintes des ouvriers, tyrannisés et mal payés, ne sont pas fondées. Les diplômés de l'Université, qui, ne connaissant rien à la condition des ouvriers, prennent vis-à-vis d'eux des airs de daïmios et ne font aucun cas de leurs réclamations, ne sont guère propres qu'à envenimer la situation. Faute de soupape de sûreté, une machine est exposée à éclater. En agissant despotiquement à l'égard des travailleurs, en ne leur permettant ni la liberté de la parole, ni celle des réunions publiques, en les abandonnant à une condition pire que celle des anciens esclaves, on provoque leurs violences. Si l'on veut prévenir les soulèvements à venir, il y a lieu de changer d'attitude à l'égard des travailleurs. »

CHAPITRE VII

Obstacles à la diffusion des idées socialistes. La solidarité subie et la solidarité voulue.

Ah ! certes, il faut se garder de toute exagération ; il convient de considérer avec un parti pris d'*imprécision* et avec cette idée préconçue de *ne point conclure*, les faits que nous venons d'énumérer. Nous avons constaté sur le ciel nippon l'existence d'une nébuleuse, mais nous ignorons quelle matière la compose et quelle influence elle pourra exercer dans l'espace.

Observée généralement, la presque totalité de la population japonaise, tout imprégnée d'un atavisme féodal, reste imbue de patriotisme, de loyalisme, d'esprit d'obéissance et de fidélité au culte de l'empereur ; la masse du peuple japonais se laissera encore longtemps guider sans murmurer par la petite oligarchie politico-militaire que composent les conseillers intimes de ce monarque.

Le Japon, dans son ensemble, demeure un pays

agricole. La résignation souriante de ses cultivateurs assurera pendant longtemps sa stabilité politique. Ces paysans d'Asie ont devant la souffrance un stoïcisme sans borne, une patience dont nous ne connaissons pas l'étendue : l'idée révolutionnaire ne saurait pénétrer vite les masses campagnardes où se sont conservés vivaces, comme au temps des vieux daïmios, les superstitions, l'esprit d'obéissance, le loyalisme et le respect de l'autorité qui caractérisaient autrefois tous les enfants du Nippon.

Il est important de noter que les *troubles de septembre*, s'ils agitèrent Tokio et plusieurs grandes villes ne s'étendirent cependant point aux classes rurales. Et s'ils prirent dans la capitale et à Osaka une importance extraordinaire, c'est qu'une partie de l'élite politique du pays et presque tous les journaux les avaient préparés. Il a fallu, pour amener ce déchaînement de fureurs, que la première impulsion fût donnée par plusieurs politiciens importants, à la conspiration desquels étaient affiliés de nombreux hommes d'action.

Lors de la restauration de 1868 et de la modernisation du pays, toute la transformation est venue d'*en haut*; elle a été faite entièrement par la classe dirigeante, par cette aristocratie militaire qui était en même temps une élite intellectuelle. La masse populaire n'a jamais pris part, de près ou de loin, à l'administration des affaires nationales ; elle

n'a pas d'éducation politique ; elle est habituée à se laisser conduire, à obéir ; elle ne récrimine jamais ; elle obtempère. Or, la classe dirigeante, dont nous venons de parler, est — cela va de soi — opposée au socialisme, et c'est elle qui, jusqu'à présent, détient tous les moyens d'action, toutes les influences, toutes les forces organisées. Nous avons cependant noté plus haut qu'une partie de cette élite avait paru incliner vers le *socialisme d'État*, mais c'est là une simple indication qui reste jusqu'à présent sans portée définie.

***

Nous avons, dans tout ce qui précède, montré les efforts faits par des novateurs imbus de certaines idées européennes pour propager parmi les masses ouvrières du Japon les principes socialistes. Ils semblent y avoir plus ou moins réussi puisqu'ils ont fomenté, dans plusieurs districts industriels, des grèves importantes suivies de perturbations sanglantes. La question maintenant est de savoir si ces cas partiels pourront tôt ou tard se généraliser et si la population japonaise considérée *in globo* est susceptible de se laisser pénétrer par les idées socialistes.

Nous touchons là au plus subtil de tous les problèmes et nous n'en cherchons qu'avec une hésitation compréhensible la solution.

Nous avons constaté, maintes fois, que les Japo-

naïs avaient l'esprit grégaire[1]. Dans la masse populaire japonaise, l'individu se subordonne toujours à la famille, au clan, à la corporation ; ses opinions personnelles tendent toujours à s'effacer devant l'opinion publique, devant le précédent, devant la coutume, devant la *loi non écrite*. Ces qualités de solidarité, de cohésion, d'« agglutination », de discipline sembleraient devoir prédisposer singulièrement le peuple japonais à l'adoption des idées socialistes.

Gardons-nous toutefois de le penser *a priori* et sachons distinguer l'énorme différence qui existe entre une solidarité *subie* et une solidarité *voulue*.

Dans la conclusion de notre *Bravoure japonaise* nous écrivions : « De plus en plus l'individu tend à se dégager du vieux communisme inconscient, du communisme latent que lui imposait le culte des ancêtres et le lien familial. Affranchi de l'esprit grégaire et devenu individu libre, ira-t-il jusqu'à se précipiter dans ce communisme conscient : le collectivisme ? » Par là nous demandions si, après avoir échappé au lien de la solidarité *subie*, ce nouveau-né, l'*individu* japonais, saurait comprendre l'utilité d'une solidarité *voulue* par lui.

L'ouvrier européen qui décide de s'affilier à un syndicat socialiste est un homme libre qui a la volonté de renoncer à une partie de sa liberté

1. Cette idée est développée dans les pages 152 et 153.

C'est de son propre mouvement qu'il s'engage à subordonner sa conduite à celle d'une collectivité. La plus grande preuve de la compréhension qu'il a de sa propre liberté, c'est qu'il sait en faire usage pour l'aliéner temporairement. La solidarité qui le liera à d'autres ouvriers sera *son œuvre*. Or, l'homme japonais n'a jamais, jusqu'à présent, fait usage de sa liberté. Il a été affranchi, en 1868, du féodalisme, non point, vous le savez, par une révolte de son être, mais par l'initiative des féodaux eux-mêmes. Et un atavisme pesant, créé par des siècles et des siècles de servitude, a fait de lui un être instinctivement prêt à l'obéissance et à l'effacement.

L'homme japonais, jusqu'en 1868 et même jusqu'à nos jours, est né *assujetti* : assujetti à la famille, à la commune, au clan, au culte des ancêtres. Il se subordonne spontanément, il a un respect inné de l'autorité et il se laisse aveuglément guider par elle. Même quand il se révolte, il suit encore des chefs.

Cependant, à mesure que se disloquent les cadres de l'ancienne société japonaise, à mesure que l'afflux des procédés européens et des idées européennes détruit ou diminue tout ce qui donnait une cohésion au Japon du bon vieux temps, le nombre devient chaque jour plus grand des individus qui se sentent libérés des vétustes superstitions, des antiques fois. Ceux-là, en fait, ne croient

plus à rien et ambitionnent seulement de bien vivre. Mais ces affranchis n'ont aucune éducation politique ; ils n'ont jamais fait usage de leur libre arbitre ; il ne leur a jamais été donné de réfléchir aux questions sociales.

Dans une conférence faite devant la Société franco-japonaise de Paris, le 24 mars 1908, M. Ryutaro Takimura, professeur à l'école des langues étrangères de Tokio, a prononcé les paroles suivantes :

..... « Personne n'est plus foncièrement individualiste que nous, *quoi qu'il paraisse.* C'est là l'œuvre de nos siècles de féodalisme. Chacun veut désormais, au Japon, se sentir bien indépendant..... Le Japon ne comprend pas encore, à proprement parler, la société, ou mieux, la communauté. Le Nipponais ne connaît que lui-même, sa famille et son Empereur en qui se fond la patrie. Les buts et les efforts sociaux restent à développer. Que de peine, non pas seulement pour faire vivre, mais même pour mettre sur pied un simple syndicat agricole ! Que de négligence envers les jardins publics, les routes, les égouts et autres services communs ! Et, en matière politique, quel désintéressement impardonnable pour les différentes élections ! Aussi, sans marchander leurs efforts, tous nos éducateurs cherchent-ils par des leçons, des conférences et des articles répétés, à faire entrer ce qu'ils peuvent de morale sociale et, par-

tant, de morale économique, dans nos jeunes cerveaux tout à la morale domestique. »

L'assertion du professeur japonais a pu, à première vue, paraître audacieuse. Pourtant, M. Ryutaro Takimura nous a montré à merveille l'état d'esprit de l'homme japonais, au début du xxe siècle :

Il est peut-être libéré, plus ou moins, de la *solidarité subie*. Mais il n'a point encore eu le temps de songer aux avantages de la solidarité *voulue*. Sous l'ancien régime, toutes les entreprises d'intérêt général étaient placées sous l'autorité exclusive du gouvernement qui les assurait tant bien que mal, et, le plus souvent, d'une manière très rudimentaire. L'ancien régime a disparu, mais l'homme japonais n'a pas jusqu'à présent compris que le souci de l'intérêt général allait incomber à chaque citoyen.

La solidarité qu'il subissait autrefois et qu'il continue, dans beaucoup de cas, à subir aujourd'hui, déterminait à l'avance sa conduite dans toutes les circonstances de sa vie familiale et professionnelle; la *morale domestique* réglait toute son existence privée. Mais jamais il n'avait eu à s'occuper de la chose publique. Toute sa politique se résumait en un seul mot : obéir.

Faire preuve d'initiative, préconiser des œuvres d'assistance publique ou de mutualité, proposer des améliorations sociales ou hygiéniques, c'est là le rôle d'un homme libre et qui « connaît » sa

liberté. L'homme japonais, au début du xxe siècle, n'a point conscience encore de sa liberté. Il est resté un subordonné, et, d'instinct, il attend tout de l'Empereur.

Les novateurs que nous avons cités au début de la présente étude parviendront-ils à démontrer au peuple japonais les avantages de la solidarité *voulue*? Réussiront-ils à développer et — si vous le voulez —, à exagérer en lui ladite notion de solidarité jusqu'à le faire s'enthousiasmer pour les principes socialistes? Voilà le problème. Nul n'est plus digne de retenir l'attention des sociologues.

Le développement prodigieux de l'industrialisme au Japon va-t-il avoir pour conséquence une évolution également prodigieuse de la mentalité du peuple japonais? Les insulaires vont-ils passer, presque sans transition, de leur ancien état d'assujettissement à un état de solidarité *voulu* par chacun d'eux? En tout cas, les propagandistes du socialisme trouveront au Japon de puissants auxiliaires : le paupérisme, la souffrance, la propagation de l'instruction primaire et la dure insolence des nouveaux riches.

***

Il est un autre obstacle à la diffusion des principes socialistes dans l'empire du Mikado :

L'écriture japonaise — c'est-à-dire chinoise — retarde la propagation dans les masses popu-

laires, par le journal ou par la brochure, des idées abstraites. En effet, si les jeunes ouvriers des nouvelles générations connaissent tous assez de caractères pour déchiffrer un texte où des réalités de la vie matérielle sont envisagées, il n'en est pas de même quand ils se trouvent en présence de dissertations sur des théories et des principes. Car, alors, il est très difficile à l'auteur de n'employer point des caractères beaucoup plus nombreux que ceux par quoi s'exprime le langage courant. L'usage des idéographes chinois élève, entre la classe intellectuelle et la classe prolétarienne, une barrière que celle-ci ne peut franchir sans effort.

CHAPITRE VIII

Le dogme de la divinité de l'Empereur. Le prolétariat intellectuel.

Le dogme de la divinité de l'empereur semblerait devoir être inconciliable avec d'importantes innovations politiques. Mais ce dogme est-il toujours un dogme ? Le peuple japonais croit-il réellement encore à la divinité de l'empereur ? A cette question que je lui posais, l'un des chefs du socialisme japonais m'a répondu :

« Oui, la masse du peuple y croit encore d'une manière vague, mais elle y croit. L'habitude si occidentale de vouloir aboutir, sur tout sujet, à une conclusion ferme est étrangère à l'esprit de notre race. Nous, Japonais, nous juxtaposons nos pensées, nous sentons moins que vous la nécessité, quand nous adoptons une idée, d'éliminer celles de nos idées antérieures qui pourraient gêner l'épanouissement de la nouvelle venue.

« La jeunesse instruite elle-même ne songe point

à nier l'origine céleste de l'empereur. Si son intelligence positive peut l'empêcher d'admettre ce mythe, son sentiment la pousse, par contre, à rechercher, dans la subtilité de ses pensées, une affinité possible entre les forces créatrices du monde et le souverain qui gouverne le Japon. Certes, il y a là une contradiction, mais tel est l'esprit japonais. »

— Mais, alors, comment admettre la possibilité de l'expansion du socialisme dans un pays soumis, non seulement à un souverain de droit divin, mais à un être divin? A cette question embarrassante, le professeur Iso Abe, l'un des plus notables socialistes japonais, m'a objecté :

« Tous les Japonais, y compris les socialistes, ont des sentiments de loyalisme envers le mikado. Même si nous faisions une révolution, personne d'entre nous ne songerait à exercer une action violente contre le souverain. Rappelez-vous qu'aux temps où la direction effective du pays était exercée par un maire du palais, qui s'appelait le *shogun*, l'empereur vivait dans une sorte de retraite et s'abstenait de s'occuper de politique. Si un régime socialiste était un jour instauré au Japon, notre souverain jouerait tout naturellement un rôle analogue à celui que le roi d'Angleterre accepte présentement : son autorité, toujours reconnue, toujours entourée d'une pompe éclatante, n'aurait cependant plus rien que de nominal. »

La pensée japonaise sur un sujet qui, à tout prendre, reste dangereux pour qui en discute, s'enveloppe de précautions oratoires, de réticences, de sous-entendus et d'ambiguïtés qu'un Européen ne démêle pas toujours aisément. Encore une fois, n'essayez point d'arriver à des idées trop nettes, trop délimitées ; contentez-vous de projeter une demi-lueur dans un monde de ténèbres, et attendez des faits nouveaux.

Pourtant, vous voyez nettement les deux forces qui vont se disputer, au XXe siècle, la direction de ce pays énigmatique :

D'une part, la tradition, la légende, la poésie, le loyalisme, une hérédité guerrière toute faite de fidélité et de dévouement, un orgueil national inouï, une religion qui se confond avec l'amour de la patrie et le culte du souverain ; oui, mais, d'autre part, l'industrialisme croissant, l'exploitation sans pitié de l'homme par l'homme, l'opulence des uns qui augmente en même temps que la misère des autres, les impôts qui ne cessent de devenir plus accablants, les revendications féministes qui commencent à se faire entendre, l'instruction qui pénètre de plus en plus les masses populaires, et le prolétariat intellectuel plus inquiétant que tout le reste...

***

Voici pourquoi nous disons que ce nouveau péril, plus que tous les autres, menace l'ordre

établi : Pendant les années qui viennent de s'écouler, la haute culture a été répandue sans ménagements. Un grand nombre de fils de paysans sont venus, chaque année, encombrer les Universités, croyant qu'il leur suffirait de s'instruire pour s'assurer le plus brillant avenir.

On connaît des agriculteurs qui ont ainsi joué. sur la carrière hypothétique d'un ou deux de leurs garçons, la valeur entière de leurs terres. Des hommes riches se croient aussi obligés d'entretenir dans une Université, chaque année, quelques étudiants méritants. D'autres jeunes gens se livrent, pendant plusieurs heures par jour, à de durs travaux manuels pour parvenir à se sustenter jusqu'au triomphe final. D'autres encore étudient « sur dettes », c'est-à-dire qu'ils s'engagent à rembourser un certain bailleur de fonds, après la victoire.

On a fabriqué, par milliers, des licenciés, des agrégés, des intellectuels, des diplômés de toutes sortes : ceux-ci constatent avec rage que les succès remportés par eux dans les examens n'ont point suffi à leur procurer une fonction lucrative, ni même un modeste gagne-pain.

Les sujets les plus capables sont allés d'emblée à l'armée et à la marine. Mais tous les jeunes gens ne peuvent pas devenir des officiers. Les régiments et les cuirassés n'offrent point, à l'infini, des places. D'autre part, toutes les situations civiles sont remplies; en vérité, on compte dix candidats

fonctionnaires pour chaque fonction. Le barreau emploie peu de monde; la littérature « ne paie pas », le journalisme nourrit mal ceux qu'il ne laisse pas absolument mourir de faim.

Les rédacteurs de gazettes travaillent, ici, pour des salaires dont ne se contenteraient pas des garçons de bureau à Paris ou à Londres. Les personnages officiels, les hommes publics affectent de traiter, avec mépris, ces folliculaires. Ceux-ci se vengent en dévoilant, sans pitié, toutes les faiblesses, toutes les tares qu'ils peuvent découvrir en fouillant la vie privée des puissants du jour.

« L'Angleterre et la France, me disait un Japonais éminent dont le nom est bien connu à Paris, ont de grandes colonies où leurs jeunes diplômés peuvent, à la rigueur, trouver, sinon des débouchés, du moins un emploi. Mais nous? Tous les postes qu'on a pu créer en Corée ont été instantanément attribués! » Des milliers de prolétaires intellectuels s'exaspèrent. Cyniquement, ils souhaitent de prochaines commotions sociales. Ils rêvent de pêcher en eau trouble et deviennent, pour l'État, un très redoutable élément de perturbation[1].

1. La question n'est pas nouvelle. Chamberlain, avant 1900, écrivait déjà dans ses *Things Japanese* (p. 133), en parlant des étudiants :

« Depuis 1888, une catégorie de jeunes gens turbulents et violents est apparue. C'est celle des *soshi* : ces agitateurs juvéniles considèrent que tous les sujets politiques sont de leur ressort. Ils imposent leur opinion, voire même leur présence,

A tout prendre, cette bohème intelligente, cette armée de déclassés, de déracinés et de sans-places, cette jeunesse irritée constituent, au Japon, le plus dangereux élément d'instabilité. Les leaders du Japon, les « gouvernants », avec leur prévoyance habituelle, s'efforcent de conjurer ce danger. Le 9 juin 1906, le ministre de l'Instruction publique, M. Makino, adressait à tous les directeurs et professeurs des écoles de l'Empire, une circulaire où il disait, notamment :

« Il y a, parmi les étudiants, une tendance à s'adonner au luxe, à se laisser tourmenter par des idées creuses et des rêves pessimistes, et à négliger *tous* leurs devoirs ; il en est même qui ne rougissent pas de mener une vie licencieuse. Si la vigilance des familles et la discipline des écoles continuent d'être relâchées, on ne peut prévoir jusqu'à quel point le mal menace de s'étendre.

On voit se manifester, dans certaines sphères sociales, une pente marquée vers la frivolité (keihaku) ; et de ce fait, les dangers d'entraînement pour les jeunes gens et les jeunes filles grandissent de jour en jour.

aux ministres ; ils tendent des embûches — massue ou poignard à la main — à ceux dont les opinions sur des questions d'intérêt public diffèrent des leurs. Espérons que l'anarchie ne visitera jamais plus le Japon car si elle réapparaissait elle trouverait dans ces jeunes hommes des instruments tout préparés. » Ce sont ces mêmes *soshi* que nous avons vus à la tête des émeutiers de Tokio en septembre 1905.

Depuis quelque temps, également, les publications qui exposent de dangereuses théories, des vues pessimistes ou décrivent des sentiments abjects, se sont multipliées pour le grand préjudice des étudiants. C'est pourquoi ceux qui en ont la charge doivent apporter un grand soin à l'examen des livres qui leur conviennent, à ne leur mettre entre les mains que les publications qui peuvent leur faire du bien, et à proscrire, à l'intérieur des écoles, celles qui peuvent leur être nuisibles.

Ces derniers temps aussi, nous voyons propager partout les théories extrêmes du socialisme; et nous avons entendu dire qu'on usait de toutes sortes de moyens pour égarer les esprits et des professeurs, et des élèves. On ne peut songer, sans frémir, à ce que deviendrait le pays si, par la diffusion dans les écoles de ces idées subversives de la société, on venait à ébranler les fondements mêmes sur lesquels repose notre éducation. Aussi, est-ce le devoir particulier des éducateurs de se montrer vigilants et zélés afin de rejeter ces erreurs, et de prévenir l'infiltration du poison. »

Sur le même sujet, un moraliste réputé, M. Ukita Wamin, écrivait, en mars 1908 :

« Les clans et les partis politiques se disputent le pouvoir; le peuple obéit en aveugle; il ne connaît pas encore ses droits et le prix de la liberté. C'est qu'au fond, notre gouvernement n'est constitutionnel que de forme, un cadavre sans âme; il

ne diffère guère d'un gouvernement féodal. Notre gouvernement et les Chambres sentent mauvais : les circonscriptions électorales elles-mêmes sont corrompues ; les partis ne luttent que pour leurs intérêts. Croit-on, dans cet état de choses, pouvoir longtemps, eût-on beau les leur expliquer, entretenir et garder chez les seuls jeunes gens les principes de loyauté, de justice, de fidélité, surtout à une époque où les nouvelles théories européennes, Tolstoïsme, Nietzschéisme, socialisme, anarchisme, viennent jeter le trouble et la confusion dans l'esprit de la jeunesse ? Si l'on n'y met bon ordre, il est à craindre que, dans quelques années, la société ne soit encore plus corrompue et que, loin de développer nos qualités ancestrales, nous n'arrivions à les perdre. »

Dans l'esprit de tous ces jeunes gens, la religion patriotique n'a plus assez de force pour leur inspirer l'idée du renoncement, de l'abnégation, de l'effacement volontaire. Ils n'acceptent pas tranquillement la fatalité d'une vie obscure et pauvre. Ceux-là ont une ambition personnelle, une volonté individuelle, et le désir d'exister et de jouir. Ce sont des arrivistes ; ils ont lu Darwin : chacun d'eux rêve d'être la plante forte qui se développera, même s'il lui faut, pour y parvenir, étouffer les plus faibles, les moins aptes à survivre. Ne savent-ils comment ont été édifiées les fortunes des nouveaux riches et que le manque de vergogne, dans la

société moderne, est d'un rapport plus sûr que le talent?

Un grave élément de démoralisation de la nation japonaise, ce fut pendant la dernière guerre la conduite de certains entrepreneurs de fournitures militaires. Ces marchands, grâce à certaines connivences, purent réaliser de grosses fortunes en vendant à l'État des tentes, des couvertures, du drap ou des souliers. Les ouvriers et les ouvrières qu'ils employaient, ils les payaient de 7 à 15 sen, pour des journées de douze ou quatorze heures. Pendant ce temps, ces enrichis faisaient des orgies en compagnie des plus sémillantes geishas. Je puis parler sans ambages, car j'ai eu sur ce point des preuves : *j'ai vu*. De pareils scandales sont connus, commentés. Pendant que les héros de la guerre meurent de faim ou pourrissent sous la terre, ceux qui ont volé les héros jouissent de tous les biens de la terre.

CHAPITRE IX

Naissance de l'antimilitarisme. — Critiques, insubordination, désertions par groupes.

Quand se déroulaient les grandes manifestations patriotiques de Tokio, je m'étonnais d'y voir défiler tant d'adultes qui, au lieu de parader, eussent pu fort bien combattre. La guerre alors n'était point terminée et les destinées du Japon demeuraient incertaines. J'appris bientôt de quels nombreux cas de dispense bénéficiaient tant de citadins et de quels subterfuges ils usaient aussi, quelquefois, pour se soustraire aux obligations militaires. Dans un petit hôtel que je fréquentais, une sorte de majordome m'avait frappé par la ferveur et l'intransigeance de son patriotisme. Au moindre prétexte, il parlait de pourfendre les étrangers. Il s'emportait, il exigeait que l'armée du mikado allât camper sur les bords du Baïkal. Quand la paix de Portsmouth fut signée et que la population de Tokio eut un véritable accès de folie furieuse, il

courut au premier rang des émeutiers. Pourtant, ce chauvin exalté, qui exigeait la prolongation des horreurs de la guerre, ce chauvin était un franc-fileur. Pour ne point risquer d'aller se faire tuer en Mandchourie, il avait obtenu sa réforme, grâce à des artifices et à des intrigues peu honorables.

Je parlais plus haut de la jeunesse intellectuelle. Il existe une catégorie de jeunes gens parmi lesquels on discute tout, on sape tout. Au regard de l'univers, le Japon est la nation militaire par excellence, et, pourtant, il y a maintenant des antimilitaristes japonais. Je n'invente rien. Je vais citer des textes.

Dans le *Dokuritsu hyoron*, de février 1906, un écrivain japonais en vogue disait :

« ... Les vrais patriotes se trouvent généralement parmi les gens simples, qui n'ont reçu qu'une instruction élémentaire. Chez les jeunes gens qui ont suivi des cours supérieurs, la flamme patriotique est loin d'être ardente. Lorsqu'on pense que ce sont là les hommes qui dirigeront dans l'avenir les destinées du pays, on ne peut se défendre de vives appréhensions. »

Dans le *Kiristokio sekai*, de mars 1907, on lisait : « A l'optimisme superficiel d'un peuple enivré de ses victoires, a succédé, par réaction, une sorte de pessimisme social (*shakwaitcki hikwan*), surtout parmi la jeunesse qui réfléchit. Beaucoup de jeunes gens d'avenir se sont pris de dégoût pour l'état

actuel de la société; ils n'en veulent voir que les côtés sombres et se refusent aux perspectives d'espérance. Pour ne parler que de leurs idées sur la guerre russo-japonaise, ils regardent cette guerre ou comme une farce de théâtre (*chaban kyogen*), ou comme une sorte de tragédie criminelle. Les résultats de cette campagne, les phénomènes sociaux et l'activité nationale qu'elle a provoqués, leur paraissent des amusements d'enfants. La société actuelle, ils la voudraient renversée de fond en comble; le salut ne leur apparaît qu'à ce prix. »

Le *Yomiuri*, du 23 mai 1904, remarque que le moral a baissé dans le monde des étudiants, et, comme preuve à l'appui, il cite les faits suivants : « Pendant les guerres de Chine, nos jeunes gens se montraient pleins d'ardeur et ne parlaient de rien moins que de la mainmise sur les 400 provinces (*shihyaku shù*) de Chine. La guerre russo-japonaise a été populaire parmi les générations adultes; chez les jeunes, beaucoup se déclaraient ouvertement contre la guerre, et, actuellement, il n'est pas rare d'en voir se dérober au service militaire. »

A propos de quelques actes de brutalité qui auraient été commis dans des casernes, de la part des chefs militaires, le *Yomiuri*, du 12 mai, déclare que « le système de la caserne allemande n'est pas de mise chez nous... Au régiment, on doit observer également la justice. L'éducation

moderne qu'ont reçue nos jeunes gens ne souffre pas qu'on use envers eux de procédés tyranniques. Ces procédés ne peuvent avoir d'autre effet que d'exciter des murmures et des idées de rébellion envers les chefs. On se trouve en présence d'un état d'esprit nouveau. Que l'on blâme, si l'on veut, la nouvelle éducation qui a créé cet esprit ; en tout cas, il faut en tenir compte... »

Le journal *Mainichi*, de M. Shimada Saburo, proteste, en décembre 1907, et de la manière la plus virulente, contre l'excès des armements qui ruinent la nation. Le *Chûgivai*, un journal, non point socialiste, mais consacré à l'économie politique, dit, à la même époque : « Il serait peut-être bon de mettre des civils aux ministères de la Guerre et de la Marine. Ce n'est pas qu'on ait à se plaindre outre mesure des militaires et des marins qui ont occupé jusqu'ici ces deux postes; mais ces spécialistes ont une tendance à faire pencher la balance en leur faveur, au détriment des finances de la nation. Que des militaires aient rendu comme ministres des services appréciables, il n'y a pas à le nier, mais rien ne dit que, s'ils n'avaient pas été là, les choses en auraient plus mal marché. Plus on relit l'histoire des différents ministères, depuis la proclamation de la Constitution, et plus on arrive à se convaincre que l'influence militariste dans un cabinet n'est pas une chose désirable. Nombre de fois, on a pris

comme base du budget leurs exigences, et souvent ils ont rendu précaire la position du ministère et mis dans l'embarras le ministre des Finances. Ce sont eux qui ont fait tomber le ministère *Okuma-Itagaki*, sans qu'on ait eu le temps de s'assurer s'il était bon ou non. Depuis la 23e année de Meiji (1890, cabinet Matsukata), on peut dire qu'ils ont été l'épine au pied des différents ministères dans les questions budgétaires. Le ministère actuel se trouve dans la gêne ; à qui la faute ? Aux militaires, et si l'on ne peut pas dire qu'ils soient la seule cause qui rende incertaine la base de nos finances, on pourrait assurer cependant qu'ils en sont la principale. Aussi considérons-nous comme un devoir important d'empêcher la mainmise des militaristes sur le ministère. »

La discipline militaire, elle-même, la sainte discipline, qui « fait la force principale des armées », a été, non seulement battue en brèche, mais violée.

Au début de 1908, des désertions, non point individuelles, mais par groupes, se sont produites dans deux régiments japonais et cela, à un intervalle assez rapproché. Si l'on en croit des Japonais bien informés, au moins en ce qui concerne les soldats qui, dans le 62e régiment, prirent la clef des champs, le but de ceux-ci était bien de protester contre les mauvais traitements dont ils étaient l'objet.

La presse s'est émue de cette velléité d'indiscipline. Le *Jiji* (26 mars) demande qu'on s'occupe sérieusement de la question. Encore qu'on parle beaucoup ces temps-ci de mauvais traitements, le journal n'y ajoute pas foi ; ce sont là, croit-il, des exagérations de bleus. Mais il se pourrait, continue-t-il, que certains officiers accomplissent leur devoir avec une trop grande rigueur. « Je me rappelle, en tout cas, avoir lu dans un très grand journal de Nagoya, une série d'articles assez peu édifiants sur la conduite des sous-officiers à l'égard des soldats. On dit qu'aujourd'hui le jeune soldat et le jeune marin n'ont pas la liberté d'exprimer leurs impressions, et que la surveillance des correspondances s'exerce avec une rigueur qu'on ne trouverait pas chez un principal de collège, si revêche fût-il. »

Les *Mélanges japonais*, de Tokio, auxquels nous avons emprunté plusieurs traductions, écrivaient, en juillet 1908, d'après l'*Asahi* :

« A la réunion des commandants de corps, on a pris des mesures préventives contre le socialisme. Ceci viendrait de ce que des agitateurs profitent des manœuvres et de l'entrée à la caserne des nouveaux soldats, pour répandre des brochures dangereuses, et aussi de ce que l'on a considéré certaines désertions en groupe comme les résultats de la propagande socialiste. Jusqu'à quel point le socialisme a-t-il pénétré dans l'armée, nous ne

saurions le préciser, mais on ne peut considérer comme un symptôme heureux que les chefs de corps aient jugé nécessaire de s'en occuper. »

Les *Mélanges* ajoutent : « Il n'est pas à croire, ni à désirer pour le Japon que l'Hervéisme fasse beaucoup de prosélytes au pays des *bushi*. Ce n'est pas que, cependant, tous les Japonais soient aussi enthousiastes qu'on le croit de porter l'habit militaire. Beaucoup usent de mille détours pour éviter la conscription, et dernièrement on a fait une razzia de jeunes récalcitrants qui mettaient les médecins dans leur jeu et au besoin forgeaient des ordonnances pour éviter la caserne. C'est que le régime n'est pas alléchant. »

L'Asahi d'Osaka, à propos de l'indiscipline dans l'armée, nous dit que les soldats se plaignent d'être traités trop sévèrement. « Les chefs ne manqueraient-ils pas d'affection envers leurs hommes ? L'obéissance est sans doute une bonne chose mais les soldats ne sont pas de simples animaux. »

Il se trouve parfois que les réflexions des chefs de la classe dirigeante ressemblent aux imprécations des antimilitaristes. En mars 1908 le directeur de la grande école *Keio Gijiku* écrivait :

« Les héros de l'avenir seront des industriels ; ce sont là les exigences du temps. Autrefois on parlait des grands généraux, des grands diplomates. Les mœurs ont changé ! Jadis, dans les époques

religieuses, on élevait son enfant avec l'espoir d'en faire un bonze célèbre ou un général fameux. A l'heure actuelle, tout est à l'industrie ! »



S'il est vrai que les ancêtres des Japonais ont survécu à leur forme mortelle, si l'âme impérissable des héros doit hanter perpétuellement ces îles dont ils firent la gloire, imaginons-nous quel peut être leur émoi, à tous ces vieux samouraï, quand ils écoutent retentir des phrases qui sonnent le glas de la chevalerie. Eux, ils n'ont vécu que par l'épée, ils n'ont aimé que la guerre : ils n'ont jamais eu que du mépris pour les marchands et les hommes d'argent. Mais voici, au XX[e] siècle, qu'ils assistent consternés à l'apothéose du veau d'or.

CHAPITRE X

L'avenir?

Quel sera donc l'avenir politique du Japon? Sous la pression de l'opinion publique et des journaux, dont les plus avancés réclament, dès maintenant, la proclamation du suffrage universel, le gouvernement impérial atténuera les restrictions du régime censitaire ; il accordera le droit de vote à un nombre de citoyens qui deviendra de plus en plus grand. Le temps est relativement proche aussi où le ministère devra accepter d'être, au moins nominalement, responsable de ses actes devant le Parlement et où des lois protègeront les ouvriers contre une exploitation excessive et contre les accidents du travail.

« Mais, m'a dit l'un des chefs du socialisme, il ne faut pas nous faire d'illusions ; l'époque de rénovation du Japon est encore lointaine. Notre gouvernement militaire gardera longtemps le pouvoir. Il s'appliquera à développer de plus en plus

l'armée et la marine; il n'aura pour objectif que la guerre. Quoi que nous puissions dire, les dépenses causées par des armements qui ne cesseront d'augmenter, écraseront le peuple japonais, aujourd'hui déjà si misérable; elles paralyseront l'industrie et augmenteront sans cesse le prix de la vie. Les paysans deviendront si pauvres qu'ils seront contraints de vendre leurs terres comme ils ont déjà commencé à le faire. Alors ils ne seront plus que des tenanciers, des mercenaires agricoles, des serfs au service des gros propriétaires qui, déjà, ont réussi à accaparer la fortune publique. Les ouvriers, de plus en plus malheureux, multiplieront les grèves. Nous pouvons observer que, dès maintenant, l'éducation nouvelle répandue partout, tend à former une jeunesse qui déteste le militarisme. Aussi, quand un quart de siècle se sera écoulé, le gouvernement militaire que le Japon a hérité de son passé féodal, subira l'assaut définitif des colères populaires, amenées à leur paroxysme par le dénûment qui étreindra et les villes et les campagnes. Il se passera alors dans notre pays des événements qui étonneront le monde entier. »

Connaissant l'extrême réserve des Japonais, leur esprit de dissimulation, la circonspection avec laquelle ils communiquent leur pensée, la crainte qu'ils ont toujours de se livrer et leur talent inné pour la conspiration, je me suis souvent demandé

si l'idée socialiste n'aurait pas déjà pénétré plus avant qu'on ne pourrait le croire dans les masses populaires.

Et je répète, avec ce Français de Tokio dont je montrais, dans mon récit de la *Folie de Septembre*, la perplexité :

— Avec les Japonais, qui peut jamais savoir?

Prudents dans la conception, mystérieux et précautionneux dans la préparation, mais audacieux et frénétiques dans l'exécution, tels se sont toujours montrés les Japonais. Je ne sais pas si les événements annoncés par le prophète de Tokio surviendront jamais. Mais, s'ils surviennent, s'ils commencent seulement, alors ils atteindront, sans aucun doute, une intensité dont le monde, positivement, s'étonnera.

LIVRE QUATRIÈME

LA FEMME JAPONAISE ET LES DÉBUTS DU FÉMINISME

C'est par la bouche de ses femmes que le Japon sourit aux étrangers; c'est avec leurs yeux qu'il les cajole, et les enchante, qu'il les affriande et les bafoue. Elles sont ce qu'il y a de plus parfait au Nippon. De ce mystérieux jardin insulaire, penché vers les tropiques, et toujours battu par les flots sonores d'un Océan qui se lamente de se sentir illimité, elles sont les beaux oiseaux multicolores, les voix qui caressent, les perles palpitantes, les fleurs qui rient.

Voyageurs revenus d'Extrême-Orient, pèlerins contrits, dites-nous la nostalgie qui vous obsède et vos regrets stériles! Les tourbillons de vos rêves exotiques ne se peuplent-ils point de ces petites faunesses enjolivées de chignons noirs dont les volutes ont la complication d'un labyrinthe?

Ces voluptueuses coques, ces affriolantes spirales de cheveux lissés et gommés, où la lumière met des luisances bleues, qui pourrait les décrire sans accumuler les comparatifs les plus chatoyants? Voici que nous songeons encore, quand notre imagination évoque ces définitives courbes, à des ébènes polis, à des jais somptueux, à des anthracites, à des casques de laque ou aux moires des soieries noires.

Et nous revoyons aussi des lèvres de cinabre ou d'œillet fleuri et des regards énigmatiques, impénétrables, toujours scrutateurs, reflets de velours mouillé que laissent filtrer des yeux rétrécis. Et des pieds petits et adroits comme des mains, et des mains qui sont des menottes, et des bras fardés, et des gestes qui ne sont faits que de grâce...

CHAPITRE I

Ménagère ou courtisane.
L'expérience et le jugement des Européens.

D'aucuns tiennent pour assuré qu'une étude consacrée à la femme japonaise ne saurait exister sans ces anecdotes graveleuses où de passagères amours se déroulent dans le léger décor des maisons de thé. Et ceux-là consommeraient, de grand appétit, quelque série de ces historiettes où le « sympathique aspirant de marine » amoureux de la « geisha célèbre » et désolé de ne pouvoir se faire aimer d'elle, essaie d'oublier son chagrin en se livrant à d'excessives orgies.

On a fait du mot *musumé*, qui signifie tout simplement « jeune fille », un vocable presque inconvenant, évocateur de je ne sais quels vices qu'on suppose être habituels aux marins en bordée. Je veux montrer, au contraire, que nul sujet ne saurait dépasser, en importance ni en gravité, la présente étude. Si nous parvenons à bien com-

prendre quel rôle a joué, jusqu'à présent, la créature féminine dans la société japonaise, nous entreverrons en même temps la solution de certaines énigmes et nous serons mieux capables de discerner pourquoi le Japon a conservé plusieurs qualités devenues rares en Occident.

Est-ce à dire que nous devrons entreprendre ce chapitre avec l'idée préconçue de ne point regarder tous les aspects de la vérité? Les yeux obscurcis par des verres invraisemblablement fumés, nous promènerons-nous au Japon en distribuant, avec des gestes hypocrites et bénisseurs, toute une cargaison de prix Montyon? Osons voir ce que nos yeux voient! L'épanouissement radieux de la corolle cache-t-il au naturaliste la tige de la plante et des racines qui s'enfoncent dans le fumier?

La philosophie ne découle pas que des choses austères. Le vrai est plus vrai avec Rabelais, Molière, Lesage ou Henri Heine que dans les compilations d'un statisticien. La nature se présente à nous, telle qu'elle est, et nous devons, quand nous l'observons, ne pas nous faire autre chose que nous sommes : ni des anges ni des bêtes.



L'opinion défavorable aux femmes japonaises, rapportée par beaucoup de voyageurs après un court séjour au Nippon, tient à ce que l'organisation sociale et les coutumes de ce pays ne leur ont,

le plus souvent, permis de fréquenter que des créatures mercenaires, des filles vendues, des professionnelles du rire et de l'amour.

Ménagère ou courtisane! Ce mot célèbre de Proudhon ne fut qu'une protestation contre nos vices, un cri de colère, mais voyez qu'il exprime une réalité japonaise.

Au Japon, point de catégories intermédiaires, point d'équivoque, point de tentation pour certaines femmes mariées d'imiter, quelquefois, les allures ou les mœurs des hétaïres, point de confusions scabreuses, ni de subterfuges interlopes, point de zone vague, mal définie, où pourraient escarmoucher le vice et la vertu. Les Japonais veulent des genres tranchés. Ne recherchons pas s'ils ont raison ou s'ils ont tort, mais sachons bien que quand nous disons : *la femme japonaise*, cette appellation générale correspond à des personnes qui n'ont rien de commun entre elles parce qu'entre elles il n'y a point, comme cela se voit en Europe, des demi-vertus qui se sont assuré la mitoyenneté de l'honneur et de la prostitution. Parlez-vous des dames irréprochables, des épouses que le cérémonial japonais isole presque du monde et, en tout cas, empêche d'avoir aucune relation avec des étrangers, ou bien parlez-vous de ces infortunées que des parents besogneux ont vouées à un rôle moins austère? Parlez-vous des femmes mariées, ou bien de toutes celles qui composent le monde

amusant des concubines, des maîtresses en location, des danseuses et des chanteuses, des servantes faciles et des prostituées banales? Si certains Européens ont conçu des femmes japonaises une idée erronée, qui faut-il blâmer? Ils ont formé leur opinion d'après les personnes qu'il leur avait été donné d'approcher. S'il n'existe point de « société » japonaise, si la sociabilité, la mondanité sont choses à peu près inconnues au Japon, en sommes-nous responsables? Et, d'autre part, qui eût entrepris de dépeindre le Japon sans parler de ce que ce pays contient de plus admirable, de plus exquis et de plus estimable aussi?

Les Européens peuvent voir déambuler, par les rues, des Japonaises de toutes les classes et de toutes les conditions. Mais comment les connaîtraient-ils? Les Japonais n'introduisent jamais personne dans leur gynécée. Ainsi, sauf en des occasions infiniment rares, les étrangers ne sauraient présenter leurs compliments qu'à des femmes dont c'est le métier d'être accueillantes et amusantes. Encore, faut-il bien savoir que les geishas de grand renom hésiteront longtemps avant de se commettre avec un Occidental. Elles vous feraient bonne mine, sans doute, si elles vous voyaient en la compagnie d'un ou de plusieurs Japonais. Alors elles s'efforceraient de vous traiter en invité de distinction. Mais elles n'accepteraient point le rendez-vous que vous essaieriez de leur donner

pour les voir sans témoins. Ou bien, si elles le faisaient, ce ne serait pas sans mystère, car chacune d'elles, tout comme les quarante-cinq millions d'autres personnes qui composent la nation japonaise, a une horrible peur du « qu'en dira-t-on ? » Elles savent fort bien qu'elles se déprécieraient et perdraient leur prestige aux yeux de leurs compatriotes s'il pouvait être dit qu'elles ont condescendu à charmer les loisirs d'un Européen. Et pourtant les geishas sont des musiciennes, des mimes, des chorégraphes, et il leur est toujours loisible de se borner à danser et à chanter devant celui qui les a fait appeler. Mais il existe, à Kyoto, des femmes d'un niveau moral infiniment plus bas, ce sont les *tayous*, prostituées vulgaires, qui joignent d'ordinaire à une réelle beauté cet attrait d'être magnifiquement parées. Naguère deux Français, dont l'un réside au Japon depuis dix ans, formèrent le dessein de voir de près une de ces hétaïres. Mais il fallut de longues négociations avant que l'une des *tayous*, la plus vieille et la moins jolie de sa corporation, voulût bien consentir à un rendez-vous. Toutes les autres, pressenties d'abord, avaient décliné l'invitation qui leur était faite : elles avaient montré une absolue répugnance à répondre à l'appel des étrangers, inspirées en cela par un sentiment analogue à celui que pourraient éprouver en France d'élégantes demi-mondaines priées à souper par des Américains riches... mais de race nègre.

Ainsi, non seulement les Européens ne peuvent guère fréquenter au Japon que des courtisanes, mais encore toutes les courtisanes n'acceptent point leur société. Il leur faut souvent se contenter de celles dont les charmes chancelants ont cessé de captiver les gentlemen du pays.

Beaucoup de maisons de thé s'assurent, pour satisfaire à la demande étrangère, le concours d'un personnel inférieur. Des servantes accortes, simulant le parler et les manières des geishas, ne sauraient tromper un seul instant un Japonais. Mais elles suffisent, en cas de besoin, à contenter le goût grossier des visiteurs blancs, gens incapables d'apprécier le mérite artistique d'une chanteuse ou d'une danseuse.

Reste donc le concubinage ! N'essayons pas un instant de cacher qu'un grand nombre d'Européens établis au Japon se complaisent dans ces unions d'autant plus durables qu'elles ont eu à leur début un caractère provisoire. Aujourd'hui comme par le passé, au Japon, toute jeune fille est une marchandise. Dans le peuple, un père nécessiteux n'est point blâmé s'il obtient des ressources en exploitant les charmes de son enfant. A peine étais-je établi dans ma petite maison de *Nishikata machi* qu'un de mes voisins, un marchand de poisson tenant boutique, me faisait demander ingénûment si je ne m'assurerais pas volontiers la compagnie de sa fille Mlle Kim, petite personne

potelée et qui comptait dix-sept printemps...

Bien d'autres propositions de ce genre m'avaient été soumises, mais M[lle] Kim était charmante et je m'émerveillai en songeant que je pourrais, avec autant de facilité, devenir temporairement le gendre d'un poissonnier. Trente yen par mois suffiraient à m'assurer les sympathies de ce petit commerçant et l'affection de sa fille, mais il exprimait le désir que par surcroît je lui garantisse le monopole de la fourniture du poisson à ma cuisinière. Chaque matin, régulièrement, belle maman la poissarde nous apporterait notre provision de saumon frais ou nos huîtres. Vous le voyez, un étranger peut acheter une fille encore sage à un père dénué d'argent et de conscience. Mais celle-là, pour si fidèle qu'elle veuille être à un pacte dont elle n'est point responsable, se trouve dans une situation particulière qui la fait mépriser de ses compatriotes. En se décidant à élire parmi ceux-ci un amant de cœur, il lui semble qu'elle se réhabilitera, qu'elle se « renationalisera ». Tromper un Européen avec un Japonais, c'est ce que certaines de ces dames appellent, oserai-je le dire, « se rincer la bouche » (*sic*) !

Ainsi les étrangers se sentent mal traités par les jolies créatures qui sont la parure du Japon. Le plus souvent, ils en viennent à conclure qu'ils auraient tort d'attendre d'elles ni amour, ni affection, ni bonne foi. Ils en conçoivent du ressen-

timent qui s'exhale en paroles âcres ou en écrits acerbes.

Laissez-nous sourire à songer que si tel Européen naguère follement épris de la vie japonaise se répand en sarcasmes amers, en critiques immodérées sur des sujets qui l'enthousiasmaient autrefois, c'est que la belle fille dont il était éperdûment amoureux s'est montrée ingrate.

Tel fut le cas de notre ami Thomas R..., de Yokohama. Pourquoi ce bon Anglais a-t-il subitement détesté le Japon? Regagnant son logis à l'improviste, n'a-t-il pas constaté que sa mignonne amie s'intéressait trop à la conversation d'un lutteur ! Cette enfant était le gentil lien par quoi Thomas R... prenait intimement contact avec la vie japonaise, autrement si impénétrable aux étrangers. Il aimait, dans cette fille, le joli Japon dont elle était, à ses yeux, l'affriolant résumé, l'explication vivante, l'incarnation savoureuse. Trompé par elle, il s'est senti dupé par le Japon tout entier. A-t-il eu tort de conclure du particulier au général ? Bien souvent, quand une Japonaise se rit d'un Européen, elle obéit moins à sa propre inclination qu'elle ne réflète inconsciemment la xénophobie de toute son engeance : ses parents, ses frères, ses sœurs, ses voisins, ses amis l'ont poussée, l'ont forcée à cette fraude, en lui répétant qu'un étranger ne saurait jamais être aimé que pour son argent.

Livrées à elles-mêmes, pourraient-elles, ces sémillantes Japonaises, s'attacher à un homme qui n'est pas de leur race? Qui le sait? Quelques exemples bien édifiants nous font croire qu'elles sont parfois susceptibles d'éprouver un sentiment tendre et sincère envers un homme blanc et de se comporter loyalement envers lui. Oui, si elles proviennent d'une bonne famille, si elles ont été judicieusement choisies, leur fidélité n'est pas impossible. Mais d'autres exemples, plus nombreux, maintes aventures burlesques nous font redouter que ce phénomène ne se produise que très rarement, malgré des feintes captieuses et d'agréables simulacres.

— Les Japonaises ! Donnez-leur cinquante dollars par mois, et elles en remettront cent à un lutteur ou à un acteur.

C'est ainsi que s'exprimait devant moi, d'un ton à la fois indigné et mélancolique, un Américain qui avait passé la moitié de sa vie au Japon. Il faut bien en convenir, s'il advient qu'une Japonaise trompe un Européen, elle n'y met aucune mesure : si ce n'est point avec un acteur, maigre comme un chien abandonné, qu'elle s'en va rêver, la perfide, alors c'est qu'elle s'absorbe à contempler l'anatomie bulbiforme de quelque énorme lutteur à la panse plus flasque qu'une outre dégonflée. Point d'intermédiaire entre le yakusha efflanqué et le sumotori obèse : voilà les demi-dieux aux pieds desquels

tombent, au Japon, les femmes aux mœurs libres. Et ces sacripants se laissent rarement attendrir par d'autres arguments que ceux grâce auxquels les brigands s'abstenaient, autrefois, de prendre la vie des infortunés voyageurs. On aurait même parfois vu — mais, cela, pouvons-nous le croire? — des dames de bonnes maisons, des épouses jusqu'alors très sages, de vertueuses okusamas, se compromettre pour gagner les faveurs de quelque célébrité de la scène ou de l'arène. En tout cas, on ne peut pas nier que des portraits de comédiens ou d'athlètes ne se vendent, chaque année, par centaines de mille dans tout le Japon. On insinue que les tiroirs de dames, pourtant très prudes, en renfermeraient souvent. Mais que ne dit-on pas? Et puis, quand vient le Jour de l'An, et que, encombrant les rues, de gracieux groupes s'évertuent à se renvoyer un volant, suivant une coutume très ancienne, on peut voir que les raquettes, ou plutôt les battoirs, des joueurs et des joueuses sont invariablement coloriées d'un portrait d'acteur, campé dans une pose d'avale-tout-cru.

Mais, après tout, il vaut encore mieux, pour une femme prudente, regarder des portraits de cabotins que de feuilleter trop attentivement des makura-zoshi. Les makura-zoshi (livres de l'oreiller) sont ces albums à couverture de soie sablée de paillettes d'or, et aux pages desquels des artistes

dévergondés ont su, par des traits essentiels, par de sobres lavis, par de légères aquarelles, peindre les contorsions, les enroulements serpentesques et toutes les bestiales fantaisies de cet éternel combat par quoi se perpétue la pauvre existence humaine.

Mon ami Kashikoi San, qui, pour avoir bu trop de sakké, était devenu plus rouge que le drapeau du Soleil Levant, chuchota quelques mots à mon oreille en ricanant.

— Quoi ! lui dis-je. Les dames de bonne famille aussi ?

— Oui, murmura-t-il. C'est un vieil usage, une superstition du temps passé ; elle tend à disparaître, mais elle a encore quelque force. Le makura-zoshi porte bonheur. Il assure à une jeune épousée beaucoup de prospérité et notamment la possession de nombreux kimonos. Voilà pourquoi, mon cher, si vous exploriez minutieusement certains placards, vous trouveriez encore des makura-zoshi dans bien des maisons où l'on ne penserait pas qu'ils ont osé s'introduire.

Ah ! quand on soulève la couche superficielle, l'alluvion léger que l'imitation des mœurs européennes a déposé sur la vie japonaise, on découvre vite le fond séculaire des croyances asiatiques. Ce n'est point seulement par son indifférence à ce que nous dénommons la pudeur (ou plutôt par la

façon si différente de la nôtre dont il conçoit la pudeur) que le Japon nous rappelle le monde antique. Des Européens, qui ont habité le Japon avant la Restauration de 1868, ont vu, pendant des matsuri ou processions religieuses, des jeunes filles porter solennellement sur leur dos des emblèmes qui n'étaient que des reproductions par trop réalistes de certaines parties du corps humain. On ne saurait nier qu'il y ait eu dans plusieurs localités du Japon, et notamment à Uji, près de Kioto, des temples consacrés au plus naturaliste de tous les cultes. Là, autour de cippes d'une forme significative, s'ébattaient des milliers de couples, en d'amoureuses bacchanales.....

***

Mille exemples nous disent trop qu'une Japonaise conquiert aisément le cœur d'un Européen. Combien d'Anglais, de Français ou d'Allemands, venus au Japon pour deux mois, s'y attardaient encore cinq ans plus tard, parce qu'ils y avaient contracté des liens sentimentaux plus indissolubles qu'un mariage régulier? Et citerai-je votre amusant petit roman, mon cher Z...? Vous vous étiez réfugié au Japon pour y chercher l'oubli des cruautés dont une belle Française avait navré votre cœur sentimental et vous y avez trouvé, avec cet oubli désiré, une maîtresse que vous n'aurez jamais la force de délaisser. Combien de commerçants, d'hommes

d'affaires, établis au Japon, ont, après des hésitations sans fin, refusé des situations lucratives qui s'offraient à eux en Europe et ont préféré prolonger en exil une vie à demi négative, parce qu'ils ne se sentaient pas capables d'assez d'énergie pour abandonner un chignon aimé et le joli sourire de certaines lèvres, rouges comme une grenade trop mûre qui s'entr'ouvre et libère ses rubis. D'autres, obligés de se montrer plus forts et de partir, se sont enfuis angoissés, le cœur brisé, en poussant de gros soupirs ; d'autres encore, qui étaient venus au Japon pour d'austères missions, ont dû s'embarquer pour l'Europe, et, ce jour-là, ils étaient très pâles et on les a vus sangloter sur le pont trépidant d'un paquebot. Est-ce vrai ?

Plus d'un ancien voyageur, en lisant les lignes que voici, tressaillera et, soudain, devenu plus grave, il murmurera : « Oui, c'est vrai ! » Mais cela, il ne l'avouera peut-être pas.

Un Européen, quand il arrive dans ce pays, est d'abord déconcerté et un peu déçu. La taille courtaude des Japonaises, leur manque de sveltesse, leur démarche sautillante, l'interloquent. Mais il s'éprend vite de leurs gestes ; leur beauté devient la beauté qu'il aime. Plus tard, comparées à ces créatures souples, les Européennes lui paraissent anguleuses, osseuses, gauches, dégingandées, prétentieuses et agressives. C'est ainsi que mon ami G..., un charmant Français fixé depuis longtemps

au Japon, chaque fois qu'il voit passer dans les rues de Tokio quelque dame anglaise ou américaine — voire une de ses compatriotes — pousse des lamentations. Écoutez-le s'écrier d'un ton déchirant :

— Attention, voilà des chapeaux à plumes, des corsets et des falbalas, voilà des grands pieds et des grandes mains. Sauvons-nous : ce sont encore de sales Européennes ! (*sic*).

L'homme est un animal essentiellement acclimatable, une chose malléable : les événements modèlent, comme une cire molle, ses sens, sa volonté. tout son être. Deux ans et demi passés en Extrême-Orient avaient suffi à me faire adopter, à moi aussi, cette esthétique et j'avoue que, par contraste, les Européennes me semblaient guindées, raides, empanachées et entortillées dans un ridicule harnachement. J'étais, moi aussi, conquis par les *musumés*.

Pauvres petites musumés ! Tout d'abord, on les prend comme de jolies chattes, comme d'insignifiantes poupées, comme de gentils oiselets sans cervelle : leur visage fardé et constamment repeint nous semble, sous ses cheveux vernis, un paysage artificiel où nous ne saurions aimer. Mais, que sonne l'heure du départ. et alors seulement nous nous apercevons que le beau joujou a une intelligence, un cœur, des sens, et que sa petite âme s'est installée dans la nôtre. Et nous commençons à

souffrir, en songeant qu'il nous faudra bientôt, debout à la poupe de quelque navire, regarder les côtes du Japon et nos bonheurs transitoires s'éloigner et mourir dans l'infini de l'Océan hostile.

Ces rieuses Japonaises, par quoi nous captivent-elles donc? Leur joliesse, pour si réelle qu'elle soit, ne s'égale pas à celle des plus savoureuses Européennes. Leur plastique, un peu rabougrie, ne saurait que bien rarement se comparer aux courbes plus amples et plus riches des Occidentales. L'usage des hauts socques de bois et la préoccupation qu'elles ont toujours de ne point laisser, quand elles marchent, s'ouvrir devant elles les pans de leur kimono donnent une courbe cagneuse à leurs jambes par trop courtes. Qu'aimons-nous donc en elles? Ni cette propreté minutieuse qui fait, de beaucoup d'entre elles, des créatures amphibies, de gentilles naïades d'appartement, de gros poissons roses toujours barbottant dans l'eau fumante d'une baignoire de bois, ni les incomparables qualités dont elles font preuve comme maîtresses de maison ne sauraient suffire à nous attacher, pas plus que leur éternel enjouement, dont nous savons trop bien qu'il n'est souvent qu'une attitude!

Non, tout bien considéré, c'est par leur douceur inaltérable, par leur soumission, par leurs prévenances, par l'effacement de leur personnalité, par

leur subordination, qu'elles nous conquièrent. Égoïstes et vaniteux que nous sommes, nous voilà trop ravis de devenir les esclaves de ces savoureuses esclaves. Avec elles, la vie est simple et facile, sans complications, sans subtilités, sans cas psychologiques, sans controverses, sans problèmes à résoudre, sans luttes à soutenir. L'Européen éprouve un soulagement à trouver enfin des belles qui ne sont point dans un état perpétuel de conspiration, de révolte contre cette suprématie naturelle du mâle à laquelle, d'ailleurs, il est toujours prêt à renoncer volontairement, pourvu que le principe en ait été reconnu. Ce qu'il aime, dans la Japonaise, c'est qu'elle est vraiment une femme, c'est que sa vive intelligence n'est jamais agressive; c'est qu'elle se reconnaît nettement son inférieure; c'est, en un mot, que son obéissance est faite de sourires et non de soupirs.

Et ces particularités. elle les doit à des siècles d'atavisme, elle les doit à la ferme discipline familiale, dont beaucoup de nos lectrices verront qu'elles s'accommoderaient difficilement.

CHAPITRE II

La « femme d'intérieur ». — Comment des moyens abominables ont abouti à des résultats exquis. — Vertus de la mère japonaise. — Les particularités du divorce. — Les concubines. — L'éternelle mineure.

Les Japonais sont tous mariés. Quand ils sont très jeunes, ils acceptent l'épouse que leurs parents leur procurent. Et, cette épouse, qu'ils ont prise sans la connaître, comme un meuble nécessaire, ils l'appellent, très significativement, *Okusan Kanai*, « dame d'intérieur », « objet d'intérieur ». Ou encore « honorable intérieur ». Ils lui parlent, le plus souvent, avec une grande courtoisie, ils la traitent avec déférence, et il advient fréquemment qu'ils finissent par l'aimer, mais sans jamais condescendre à le lui dire.

A la femme légitime, la mission de mettre au monde beaucoup d'enfants qu'elle allaite elle-même et fort longtemps; trop souvent elle s'épuise

à nourrir de son sein, jusqu'à ce qu'ils aient deux ans et demi, ces petits goulus. D'ailleurs, ces enfants ne sont pas à elle, mais à son mari ; et en cas de divorce, ils lui sont invariablement enlevés. C'est qu'au Japon, l'unité sociale n'est jamais l'individu, mais toujours la famille. Les enfants ne sauraient être distraits, quoi qu'il puisse advenir, de la famille paternelle, la seule qui compte et où il leur incombe de célébrer le culte des ancêtres. Ici, encore, nous trouvons de surprenantes analogies entre la constitution de la famille japonaise et ce qu'était la famille dans l'antiquité grecque et romaine. Au Japon, de nos jours comme dans cette *Cité Antique*, que Fustel de Coulanges a si bien étudiée, la jeune fille, à l'instant de son mariage, est dégagée de tout lien et de toute attache légale avec ceux qui l'ont procréée. Elle quitte absolument le foyer paternel et elle est adoptée par la famille de son mari dont elle devient la fille. Mais que surviennent des conflits entre elle et son époux et que le divorce soit prononcé et elle ne saurait, *en aucun cas*, prétendre emmener ses enfants. Ils ne lui appartiennent plus et n'ont plus, après sa répudiation, rien de commun avec elle. Elle retourne, purement et simplement, dans son ancienne famille, et elle est séparée pour toujours de ceux qu'elle a si tendrement aimés. Voilà une des caractéristiques les plus iniques des mœurs japonaises. Quand un divorce détruit un foyer, les

enfants suivent toujours leur père, quels que puissent être ses vices et ils sont toujours enlevés à leur mère, quelles que puissent être ses vertus.

A la femme légitime, l'obligation de se lever avant l'époux, chaque matin, et de diriger, en y prenant part, tous les travaux de ses domestiques. A la femme légitime, le devoir de se considérer comme la première servante de son mari dont elle ne partage les repas que s'il daigne l'y inviter. Elle doit, de plus, se soumettre aveuglément aux ordres, le plus souvent très impérieux, de la mère de son seigneur et maître; les mœurs nationales veulent, en effet, qu'elle voie en sa belle-mère sa directrice de conscience : les mères japonaises conservent, pendant toute leur vie, sur l'esprit de leur fils, un singulier empire; elles obtiendraient, aisément, la répudiation d'une bru rebelle. La femme légitime a le droit de sortir seule, mais il est préférable qu'elle n'use de ce droit qu'avec discrétion. Quand elle se promène avec son mari, la vieille étiquette japonaise prescrit qu'elle doit marcher, non point à son côté, mais derrière lui.

La diffusion des idées occidentales tend à faire disparaître cette coutume qui n'est plus observée que dans les campagnes. Mais même à Tokio, de nos jours, une femme qui donnerait le bras à son mari serait jugée audacieuse et tout à fait « nouveau siècle ». L'épouse ne doit pas non plus espé-

rer partager les plaisirs de son mari[1]. S'il s'attarde en ville, elle ne saurait penser à se coucher avant sa rentrée, car il convient qu'elle soit prête à le saluer joyeusement dès qu'il apparaîtra. Surtout elle doit s'abstenir de lui faire des scènes de jalousie; cela dénoterait une mauvaise éducation et la jalousie féminine est, au Japon, un cas de divorce.

La grande merveille, c'est que des moyens abominables aient produit des fins exquises. Toujours soumise, toujours sujette, toujours vassale, toujours opprimée, toujours exposée *aux injustices* de l'homme, toujours obligée d'obtempérer à des volontés plus fortes que la sienne, la femme japonaise, qui devrait être un monstre de sournoiserie et de ruse, est au contraire un ange de douceur. Explique qui voudra cette chose entièrement inexplicable. Ici le mal semble avoir été la cause du bien. Alors? Mais il est vrai que nos maux n'existent qu'en proportion de l'idée que nous nous en formons. Ignorer qu'on est malheureux, ne point se figurer qu'il puisse exister un autre état que celui où l'on végète, c'est être heureux. La femme japonaise, malgré tout ce qu'elle subit, malgré les contraintes qui s'imposent à elle, a-t-elle eu, jusqu'à présent, conscience d'être mal traitée? Je n'en sais rien. Moins adulée par son mari que ne l'est

1. Sauf quand celui-ci choisit de l'emmener. Lire la bacchanale au Yoshiwara, page 361.

une Européenne, elle est par contre infiniment plus honorée et choyée par ses fils. Si la femme européenne compte davantage comme amante, la femme japonaise existe infiniment plus comme mère; elle a sur les garçons qu'elle a procréés une autorité immense. Quand ses enfants sont en bas âge elle ne vit absolument que pour ces chers petits; elle les adore; ce sont ses idoles; elle seule dirige jusqu'à un âge avancé leur éducation; c'est elle qui leur inculque ces sentiments d'abnégation, de loyalisme, de dévouement à la patrie et à l'empereur et cet orgueil national qui se sont manifestés avec tant d'intensité pendant la guerre de Mandchourie. Elle pousse parfois le dévouement jusqu'à les accompagner en classes, à prendre des notes pour les aider à faire leurs devoirs. A l'école française des frères de l'Étoile du Matin, à Tokio, j'ai vu dans chaque classe, près du tableau noir, un banc réservé aux petites mamans japonaises. C'est, tout compte fait, sur cette gentille créature résignée, sur cette femme féconde; c'est dans l'esprit de cette mère incomparable que repose la force de l'empire du Soleil-Levant.

L'instinct de la maternité est si fort, dans les femmes japonaises, que si elles ont été privées d'une progéniture, elles cherchent à s'en consoler en jouant avec des poupées. Ma cuisinière, une veuve de trente ans, entourait tous les jours des plus grands soins un mannequin représentant un

petit garçon. Le fait m'ayant paru extraordinaire, j'en parlai à des Japonais cultivés et à de vieux résidents européens. Tous m'assurèrent que je n'avais point constaté là un cas exceptionnel. Les Japonaises de la classe populaire, si le célibat, la stérilité ou la mort les ont privées des rejetons qu'elles eussent aimés, reportent souvent leur affection sur des marionnettes en compagnie desquelles elles manipulent de petits fusils et de petites voitures. Voilà encore un indice ethnographique dont la signification ne me paraît pas minime.

La tranquillité de son home et l'égalité d'humeur de sa « légitime » n'en laissent que plus de liberté au Japonais pour savourer des plaisirs extra-conjugaux. Le principe de la division des attributions, auquel se résignent les femmes de son pays, donne à son existence une douce harmonie. S'il veut fêter des amis, fussent-ils très intimes, il ne les amènera pas dans sa demeure, ceux-ci n'auront pas l'indiscrétion de lui demander d'être présentés à son épouse. Au Japon, le home n'est point accessible à tout venant. C'est dans une tcha-ya (maison de thé) ou dans une ryoria (restaurant) qu'il leur offrira un savoureux repas au cours duquel, soucieux de les distraire, il aura soin de faire apparaître d'habiles professionnelles, de savantes spécialistes du plaisir, quelques-unes des plus réputées de ces geishas qui sont des musiciennes consommées, de fines conteuses et — il en con-

vient parfois — des filles infiniment plus cultivées, plus amusantes, plus vives et mieux éduquées que l'honorable gardienne de son foyer. Si par extraordinaire il décide d'organiser une fête dans sa maison, il ne s'abstiendra nullement d'y convoquer des geishas ; il y recevra ces amuseuses avec enjouement et non sans quelques égards ; sa femme, souriant avec indulgence, se tiendra discrètement à l'écart et s'effacera devant ses visiteuses ; elle veillera seulement à ce que ses bonnes s'acquittent diligemment de leur service. Son mari, surexcité par le sakké, prendra peut-être quelques privautés avec les danseuses, mais elle en rira jusqu'aux larmes, sûre après tout qu'elle sera de ne point perdre la dignité essentielle : la maternité. Il est des dames japonaises si peu ombrageuses, qu'elles règlent mensuellement, avec les notes de tous les fournisseurs, le compte des dépenses faites par leur mari dans la maison de thé, où ils ont pour accoutumé de s'aller divertir. Ombrageuses ? Comment le seraient-elles avec des époux qui ont tous les droits et qui peuvent, d'un geste, les « renvoyer chez leur mère » ? Toutefois, depuis la révolution, depuis la juxtaposition, aux mœurs autochtones, de quelques procédés européens, l'époux s'abstient de plus en plus d'imposer à sa femme légitime une cohabitation avec ses maîtresses. Mais il ne s'abstient pas de voir ses maîtresses. Le concubinage (c'est-à-dire, en réalité, la poly-

gamie), voilà l'un des traits distinctifs de la vie japonaise. L'empereur Mutsuhito lui-même a cinq favorites, dont l'une est la mère du prince héritier de la couronne (car l'impératrice régnante n'a point d'enfants). Ses cinq compagnes ont donné au fils du Soleil une vingtaine de rejetons. Cela n'est un mystère pour personne et ne scandalise personne. Le confucianisme et le bouddhisme s'accordent à autoriser le concubinage, et S. M. Mutsuhito est, après tout, fort modérée dans ses appétits, puisque les classiques Leï-Ki accordent à un empereur non seulement une impératrice régnante, maïs encore trois impératrices consorts, neuf dames de grande famille, vingt-sept dames de souche moins noble et quatre-vingt-une autres compagnes.

Après avoir parlé d'un mikado, est-il admissible qu'on fasse allusion à un boutiquier? Pourtant, voici un fait : mon marchand de tabac, sur le boulevard de Ginza, à Tokio, était un homme fort riche qui passait pour assurer le sort de quatorze femmes. Très nombreux sont encore les Japonais qui vivent comme des pachas turcs! Pourtant, les Japonais modernes se contentent de procéder comme le font, croyons-nous, maints gentlemen dans nos capitales d'Europe : ils entretiennent, en d'autres logis que celui de leur épouse, des suppléantes. La presse japonaise, qui a parfois des indiscrétions vraiment impayables, a discuté gravement, en 1898, le problème du concubinage. Le

Yorozu Choho a dressé une liste de 493 hommes très connus à Tokio et qui entretenaient des concubines. Il les a tous nommés. 9 étaient des ministres ou d'anciens ministres, 15 étaient membres de la Chambre des pairs, 7 étaient des avocats, 3 étaient des docteurs en vue et tous les autres des hommes d'affaires. Et cette extraordinaire statistique examinait aussi la situation sociale de toutes ces maîtresses ; 183 étaient des geishas, 69 d'anciennes servantes, 17 des prostituées, 91 des « jeunes filles ordinaires », 15 des filles adoptives, 7 des veuves et 111 avaient eu précédemment « une position mal définie » !

Il faut bien en convenir, la maison de thé, avec les séduisantes geishas qu'on y mande et la coutume encore si invétérée du concubinage, sont, pour le Japon, deux fléaux sociaux, deux graves éléments de démoralisation. Le célèbre sociologue japonais Fukuzawa, qui avait entrepris en 1898 une campagne contre le concubinage, racontait comment une certaine dame noble et belle fut vue tout éplorée parce que la nouvelle lui était arrivée que son mari venait d'obtenir, dans l'administration où il était fonctionnaire, un rang supérieur à celui qu'il avait occupé jusqu'alors. Pourquoi cette navrance? — « Ah! soupira-t-elle, avec des appointements plus élevés, il va pouvoir augmenter le nombre de ses concubines et multiplier ses visites dans les maisons de thé! »

Hélas oui, les maris japonais sont volages. Ils tiennent pour simples peccadilles, pour divertissements à peine blâmables, des accointances qui feraient pousser des cris d'indignation à la plupart de nos épouses d'Europe ; ce sont des polygames intermittents, capricieux, sans vergogne et sans remords.

Aussi bien les mariages japonais eux-mêmes sont brisés pour des prétextes futiles et avec une fréquence qui étonne toujours les Européens. Dans la classe populaire cinquante pour cent des unions aboutissent à des divorces. Le bonheur conjugal est une enviable exception ; sa stabilité est aussi aléatoire que celle des flots. Aujourd'hui le calme et demain la tempête !

Il n'est pas rare qu'au cours de leur existence, des hommes et des femmes se marient cinq ou six fois. L'une de mes bonnes, âgée de trente-quatre ans, avait déjà été répudiée par son troisième mari et elle entendait bien en découvrir un quatrième. Les statistiques officielles confirment des observations que chacun peut faire autour de soi :

Années.	Mariages.	Divorces.
1890.	325.141	109.088
1891.	325.651	112.411
1892.	349.489	133.498
1893.	358.398	116.775
1894.	361.319	114.436
1895.	365.633	110.838
1896.	395.207	124.075

Le mal ne s'atténue pas ; il s'aggrave au contraire.

La proportion qu'indiquent les chiffres ci-dessus a augmenté plutôt que diminué pendant les dix dernières années. Au bon vieux temps, d'après les us et coutumes japonais, un mari qui répudiait sa femme se contentait de la renvoyer chez sa mère. Maintenant la chose se passe de manière plus officielle, « à l'instar de l'Europe ». Le nouveau code civil de 1898 admet le divorce par consentement mutuel. Mais qu'est-ce que cela signifie en réalité? La femme japonaise est si douce, si passive, si obéissante, qu'on ne conçoit même pas comment elle oserait s'opposer à la volonté de son seigneur et maître, si celui-ci a résolu de la congédier. Elle se soumet et « consent ». Les mœurs sont plus fortes qu'une loi née de l'autre côté de la planète! Ainsi le Japon est, de toutes les grandes puissances, celle où la fidélité masculine est observée le moins fréquemment et où, au contraire, une aimable et riante polygamie s'étale librement sans que personne y voie le symptôme d'une prochaine décadence. Après tout, la natalité n'est-elle pas plus forte au Japon que dans n'importe quelle autre des nations qui mènent le monde?

Le Japon fabrique des hommes. Voilà dans la lutte « pour la survivance du plus apte » ce qui importe tout d'abord. M. Paul Bourget semble s'être trompé en prétendant que les pays où se pratique le divorce, ceux où l'union libre tend à rem

placer le mariage indissoluble, sont en pleine régression et qu'il y a en eux un élément probable de déchéance et de dissolution.

***

Une caractéristique essentielle de la vie japonaise n'a peut-être pas encore été bien saisie par le public européen : la femme japonaise n'est pas plus responsable de ses vertus que de ses vices. Elle ne s'appartient pas ; c'est une éternelle mineure; elle n'agit pas suivant sa volonté; elle obéit en tout aux ordres de sa famille. Les Japonais, assurent plusieurs voyageurs, n'ont point autant de mépris que les Occidentaux pour les femmes qui font commerce de leur corps. A mon sens, il y a une grande part de vérité dans cette assertion, mais il faut la compléter pour qu'elle ne soit point injuste. Si l'opinion publique, dans ce pays, n'accable pas de réprobation la prostituée, c'est que celle-ci n'est point tombée par sa faute dans l'état honteux où on la voit ; elle est ce que ses parents ont décidé qu'elle serait.

Si une fille reste chaste et devient une épouse légitime, c'est que son père n'a point, quand elle était adolescente, jugé plus profitable de la vouer aux lucratives aventures d'une vie galante. Est-elle geisha? C'est que l'auteur de ses jours l'a, dès sa plus tendre enfance, confiée à un de ces entrepreneurs qui éduquent, pour les exploiter par la

suite, les danseuses et les musiciennes. Dans le bas peuple, toute petite fille dont le visage est une promesse de beauté se voit destinée à l'existence sinon toujours prostituée, du moins très scabreuse, de la maïko et de la geisha. Ses parents trouvent tout naturel de tirer ainsi parti des charmes qu'elle a reçus de la nature par leur intermédiaire. Jusqu'en ces derniers temps, les lupanars du Japon s'emplissaient de jeunes filles que leur père avait vendues ou louées pour une certaine période à des exploiteurs de la chair humaine, et des statistiques trop exactes ont prouvé que dans tout le Japon quarante ou cinquante jeunes filles se suicidaient chaque mois dans les enfers où on les avait enfermées. Ce fut seulement en septembre 1900, sous la pression des idées européennes, qu'une loi défendit de retenir contre leur volonté, dans les lieux de débauche, les pauvres créatures livrées par leurs parents, et aussitôt 492 infortunées, indûment retenues malgré l'expiration de leur contrat, parvinrent à reprendre leur liberté.

Mais, encore une fois, la loi officielle ne peut rien contre les mœurs. Méconnaître que le grand ressort moral du peuple japonais entier soit le culte des ancêtres et l'amour filial, ce serait ignorer tout du Japon. Pour un Japonais, la vertu suprême, celle qui prime toutes les autres, c'est l'amour d'un fils ou d'une fille envers son père.

Protégées désormais par la loi écrite, les filles japonaises sont les esclaves de la loi morale. C'est l'affection filiale et non une coercition quelconque qui amènera telle jeune vierge à devenir, pendant plusieurs années, la recluse d'un lieu infâme. Elle s'y enfermera avec résignation, quelquefois même en jouant la comédie sublime de la gaieté, si elle suppute que le prix de sa chair sauvera sa famille de la misère ou de la ruine.

Un père japonais de la classe basse, pour amener sa fille à se prostituer, n'aura point besoin d'user de la force ni de ces droits absolus que, depuis 1900, la loi ne lui reconnaît plus. La persuasion, l'attendrissement, le récit des fléaux qui menacent de fondre sur sa maison suffiront à précipiter dans le vice une fille chaste. On peut affirmer, sans crainte d'aucun démenti, que des milliers de jeunes filles, chaque année, s'enrôlent, étouffant leurs soupirs sous de joyeux rires, dans la brillante armée des musiciennes nocturnes, ou se voient réduites au sombre labeur des maisons grillées, parce qu'elles ont cédé aux prières captieuses, aux propos persuasifs d'une famille nécessiteuse. Pendant la grande famine qui a désolé, en 1905, le nord du Japon, plusieurs centaines de jeunes vierges ont été ainsi achetées ou louées à leurs parents par des racoleurs spéciaux qui — cette ironie semblera lugubre — persuadaient aux naïves familles campagnardes qu'en leur accor-

dant leur patronage, ils leur avaient rendu un signalé service et avaient acquis, par cela, des droits à leur reconnaissance.

Ainsi, sous des dehors chatoyants, malgré l'envol miroitant des kimonos et des obis de soie, le sort de la femme japonaise est des plus misérables. Qu'on me pardonne cette confession personnelle : J'ai plus d'une fois eu le cœur serré par de petits drames qu'il m'est advenu de côtoyer et où de pauvres filles jouaient invariablement le rôle de la victime.

CHAPITRE III

La naissance du féminisme. — Les rénovateurs du Japon voudraient créer une vie de société et des « dames » japonaises.

On le devine, quelques femmes d'élite, informées des mœurs européennes, quelques dames du haut enseignement ou de la diplomatie, quelques personnes élevées au contact des missionnaires chrétiens, s'efforcent de créer un mouvement d'où elles espèrent que résulterait le relèvement de leurs sœurs. Elles voudraient dégager leurs jolies compatriotes de la tutelle familiale et de l'emprise maritale; elles voudraient développer en elles le sentiment de la responsabilité, de l'individualité, de la liberté, de la volonté, et faire de ces petites choses si charmantes des personnes désagréables. Et voilà comment est né au Japon, dans le même temps, sous les mêmes auspices et avec les mêmes inspirations que le socialisme, le mouvement féministe. Il devait survenir! L'instruc-

tion, si largement départie maintenant aux jeunes filles japonaises, a éveillé en elles des susceptibilités, des aspirations que leurs mères ne connaissaient point. Elle leur a donné des facultés qu'elles s'ignoraient et des besoins qu'elles n'avaient pas encore sentis.

Naguère, on considérait comme une certitude que le peuple japonais était absolument dénué d'aucun sens musical. De jeunes japonaises sont parvenues cependant, au début du xxe siècle, à jouer du piano, non seulement d'une manière correcte, mais avec sentiment, comme de véritables artistes d'Europe. Ce développement de la sensibilité nerveuse, dans la nouvelle génération, n'a-t-il point dû entrainer des souffrances morales, des froissements, des rancœurs, des dégoûts inconnus jusqu'alors?

Dans le monde des femmes vouées au professorat et parmi les étudiantes qui deviennent de plus en plus nombreuses au Japon, la révolte est complète. Et — quel scandale ! — on citait récemment plusieurs jeunes filles de Tokio qui avaient refusé de se laisser donner un époux sans avoir fait au préalable sa connaissance. O grand Confucius! Ne voit-on pas aussi maintenant dans les rues de Tokio des filles d'écoles qui se montrent en public avec des étudiants entreprenants et entament des flirts plus qu'américains !

La police a reçu l'ordre de surveiller ces mâ-

tines, mais celles-ci s'obstinent et font passer leur *raba*, c'est-à-dire leur cavalier servant, pour leur frère aîné. Au début de 1908, comme un écrivain était poursuivi, à cause de ses pornographies, on remarqua que des étudiantes emplissaient la salle d'audience. Pour un Japonais, vraiment japonais, quelle abomination ! Les défenseurs des traditions nationales fulminèrent !

Ne voit-on pas aussi que des dames de la haute société, sans doute après avoir cajolé, enjolé, obsédé leur honorable mari, obtiennent de lui qu'il les mène parfois prendre quelque repas à la table des grands hôtels anglais, français ou américains de Yokohama, de Tokio ou de Kobé ! Et savez-vous pourquoi elles ambitionnent un tel plaisir, ces friponnes ? Ce n'est point pour se délecter des mets européens, car elles en goûtent assez peu la saveur. Non ; si elles veulent quelquefois dîner dans un hôtel étranger, c'est que là, pour la première fois, depuis qu'elles sont au monde, elles se voient servies avant leur seigneur et maître, avant l'homme... et cela leur cause une joie, un plaisir incommensurable.

Les plus récentes phases de l'évolution japonaise ont créé des besoins et amené la fondation d'institutions dont hier encore l'opinion publique n'eût point toléré l'existence. Une ère nouvelle commence. On cite maintenant, à Tokio, plusieurs écoles de cuisine, où un grand nombre de dames,

de femmes mariées et de jeunes filles se rendent assidûment pour essayer de pénétrer, non seulement les finesses de l'art culinaire national, mais encore les secrets gastronomiques des maîtres-queux occidentaux. Et cela montre quelle transformation a subie le régime alimentaire des Japonais, au cours des récentes années. Il n'est plus rare maintenant, à Tokio — dans la classe moyenne tout au moins — qu'un plat « à l'Européenne » soit servi au cours d'un repas où ne prennent part que des Japonais. Les conservateurs s'indignent; ils se rappellent l'époque où la seule idée de manger du bœuf eût été considérée comme un crime contre la religion. Mais leur indignation ne saurait enrayer la rapide transformation des mœurs citadines. Récemment, l'*Akiho Cookery School*, de Kanda-Tokio, a breveté, à elle seule, 88 dames, et, parmi ces dames, d'après un journal de la capitale, il y avait 17 épouses et 3 filles d'employés du gouvernement, 9 épouses et 8 filles d'employés de grandes compagnies, 7 épouses d'officiers, 2 épouses de professeurs, 10 épouses de prêtres, 2 épouses de médecins, 5 femmes et filles d'hommes d'affaires et l'épouse d'un journaliste. Les autres dames brevetées étaient 17 étudiantes, 5 professeurs et 2 demoiselles sans profession. Les Japonais adorent la statistique; ils réduisent tout en travaux synoptiques. Aussi le journal établit-il que, de ces 88 personnes féminines, 45 sont

mariées et 43 ne le sont pas. De plus, 70 0/0 de ces cuisinières volontaires sont âgées de moins de vingt-cinq ans !

La jeunesse féminine s'agite et — quel scandale ! — elle va même jusqu'à tenir tête aux héros nationaux. Le général Nogi, le vainqueur de Port-Arthur, a reçu, parmi ses nouvelles charges, la direction de l'école des enfants nobles. Le vieux Spartiate, s'étant aperçu que des habitudes de luxe s'introduisaient parmi les demoiselles des familles aristocratiques, prétendit, par des règlements sévères, les ramener à la simplicité du XIX[e] siècle. Mais une conspiration des nobles *musume* fit que le vaillant général connut, pour la première fois, la défaite. A l'encontre des prescriptions de Nogi, elles ne parurent plus qu'en kimonos de soie ; leurs cheveux, lustrés et savamment échafaudés, s'ornèrent de décoratives épingles. Ce fut, en décembre 1907, tout une émeute parmi les jeunes filles des grands familles. Qu'advint-il par la suite? Je n'en sais rien.

De plus en plus, au Japon, les administrations de l'État tendent à réserver une large place au personnel féminin ; on voit, dans les gares, des *musume* vendre des billets de chemin de fer. Peu à peu, certaines professions naguère réservées aux hommes, deviennent accessibles aux femmes et aux jeunes filles. Celles-ci, finalement, en sont-

elles plus heureuses? Dans notre chapitre sur les suicides[1], relisez seulement une certaine statistique.

Est-ce que l'on n'entend point parler aussi de choses extraordinaires, qui eussent abasourdi les vieux Japonais? Si vous aviez lu le *Japan Times*, du 22 novembre 1905, vous auriez appris que les neuf cents ouvrières des filatures de Kuranagi venaient subitement de se mettre en grève. Des Japonaises! Des ouvrières japonaises, trouver en elles-mêmes assez de volonté pour se mettre en grève! Quel signe des temps! Et voilà pourquoi les Japonais purs, ceux qui ont gardé le vieil esprit samouraï, les patriotes qui sentent nettement à quelles particularités sociales leur pays doit ses aptitudes guerrières, ceux-là hochent la tête et froncent le sourcil : « Si le Japon a eu raison d'emprunter à l'Occident ses moyens d'action, il aurait tort de lui emprunter une morale qui ne lui convient en rien. »

Les conservateurs, les hommes du vieux Japon s'opposent donc à toute tentative d'émancipation du sexe faible et beau. Les novateurs, au contraire, ceux qui croient désirable que leur pays s'efforce de ressembler, de plus en plus, en toutes choses, aux nations européennes, encouragent les velléités

1. Livre I. *La Bravoure japonaise*, page 165.

féministes. Ce n'est point, d'ailleurs, un sentiment de justice qui les inspire, mais une idée politique : ils déplorent que le Japon *manque de dames*. Et rien n'est plus vrai !

En effet, la vie effacée de l'épouse japonaise, toujours absorbée par les devoirs de la maternité et par la direction de son intérieur, l'a constamment empêchée de prendre part, jusqu'à ce jour, à aucune réjouissance publique. Les anciennes mœurs japonaises, celles du bon vieux temps, s'accommodaient parfaitement de cette demi-réclusion contre laquelle personne n'eût songé à protester. Les épouses japonaises, mères des enfants de leur mari et gardiennes attentives du foyer n'ont reçu, à aucun point de vue, une éducation qui eût pu les préparer à la vie mondaine. Ce seul mot de *vie mondaine* eût été, dans l'ancien Japon, à peu près incompréhensible, car il n'eût correspondu à aucune réalité, ni même à aucun embryon de réalité.

Mais les temps ont changé. Les relations du Japon avec les puissances européennes deviennent chaque année plus fréquentes. Des flottes étrangères font fréquemment des visites officielles aux ports du Nippon. Et, au cours des congratulations, réjouissances, garden-parties et banquets qu'impose la présence des marins occidentaux, on n'a pas vu paraître, jusqu'à présent, de *dames japonaises*, parce que les dames japonaises n'ont

pas songé à y participer, et que leurs maris n'ont point du tout eu l'idée de les y amener. Eussent-elles été contraintes de s'y montrer qu'elles eussent paru gauches et empruntées. S'amuser, dans la compagnie des hommes, les faire rire et leur verser à boire, c'est là le rôle des geishas et non celui des femmes mariées! Aussi, que se passa-t-il, lors des grandes fêtes données dans les parcs de Tokio, en l'honneur de Togo et d'Oyama? Des centaines de geishas, recrutées, enrôlées officiellement par les autorités municipales, furent les seules créatures féminines qui se mêlassent librement à tant de vaillants guerriers auxquels leur patrie souhaitait la bienvenue. Ces magnifiques fêtes nationales n'eurent pour prêtresses que des filles galantes. Il en fut de même lors de la visite, à Tokio, des marins anglais. Mais alors, la fureur des missionnaires protestants emplit tout le Japon de récriminations lamentables. Ils envoyèrent de longues épîtres aux journaux; ils déclarèrent que les édiles de la capitale avaient commis une grosse inconvenance en réunissant dans le parc de Hybia pour qu'elles donnassent à boire aux matelots anglais plusieurs centaines de femmes qui, d'une façon plus ou moins déguisée, vivent de la débauche. Le résultat de cette organisation malencontreuse a été, conclurent les clergymen, celui qu'on devait en attendre. L'alcool, coulant à flots, amena vite l'ivresse des *sailors* et, dans leur ébriété, ces

hommes rudes sachant fort bien, d'ailleurs, avec quelle sorte de femmes il leur était donné de se divertir, se permirent des privautés excessives, ils commirent mille inconvenances, montrant, par leurs gestes, que dans tout marin il y a un explorateur. Mais les lettres des missionnaires publiées par les journaux ont amené des répliques et des controverses. Peut-on dire que la geisha soit une prostituée? Aux yeux de ses défenseurs, c'est une artiste, c'est une chanteuse, une chorégraphe; on ne saurait, sans injustice, lui appliquer des épithètes ignominieuses. Les missionnaires les emploient à la légère, ces épithètes, puisque leur ministère même a dû les empêcher de scruter la vie privée de la geisha. Parce qu'elle est enjouée, spirituelle, toujours aimable, parce que sa profession est de plaire, faut-il forcément voir en elle une mercenaire de l'amour? Oui? Non? Posez la question à des Japonais qui connaissent la vie de plaisir et ils souriront. Les pasteurs, somme toute, eurent raison de dire que l'idée avait été saugrenue de parquer ensemble des matelots ivres et des femmes auxquelles les organisateurs de ces réjouissances avaient intimé de se montrer accueillantes envers les alliés du Japon.

Ce n'étaient point les geishas qu'il fallait incriminer, autant eût valu reprocher à quelque joli colibri, quelque douce fauvette, quelque linotte écervelée d'avoir laissé frôler ses ailes par la main

brutale d'un rustre. De même des navigateurs touchés d'alcool et mis en contact avec des filles avenantes sont excusables s'ils manquent de réserve. Les vrais coupables furent les fonctionnaires qui eurent l'idée de cette rencontre et mêlèrent, à une rigolade de soldats et de matelots les douces bacchantes des folies nocturnes.

« Évidemment, me dit un éminent Japonais, nous manquons de *dames*. Notre dessein est donc de former des dames. Ce n'est point que nous nous réjouissions extrêmement d'avoir à renoncer aux prudentes traditions qui ont fait la grandeur de notre pays en même temps que la tranquillité de nos ménages. Nous préférerions que les épouses de nos fils restassent, comme cela est encore séant aujourd'hui, doucement assoupies au foyer conjugal sous la surveillance d'une inflexible belle-mère. Mais ce système nous vaut le mépris des Occidentaux. Quand il nous faut recevoir des étrangers de marque, comme cela est advenu lors de la visite des officiers de l'escadre anglaise, nous ne saurions mêler nos timides et inexpertes épouses ou nos filles, trop novices, aux fêtes où nous leur souhaitons la bienvenue. Force nous est de confier ce rôle à des professionnelles du plaisir tout comme nous avons pour accoutumé de le faire quand il y a lieu, en l'honneur de nos propres compatriotes. Convenons-en, les geishas, ces aimables créatures si savamment éduquées sont des spécialistes infini-

ment plus gentilles et plus brillantes que nos légitimes compagnes. Mais alors, les missionnaires protestants et les journalistes ameutent contre nous tous les moralistes de l'Univers. Cela ne peut pas durer. Il nous faut des dames. D'ailleurs, nos jeunes filles modernes n'entendent pas imiter la discrétion de leurs irréprochables aïeules. Ces mâtines ont l'outrecuidance d'aspirer à jouer un rôle social : les universités nous préparent une génération de péronnelles qui, déjà, parlent des droits de la femme.

Les véritables mœurs de mon pays en ce qui concerne les rapports entre les sexes, ont été jusqu'à présent basées sur le principe du « tout ou rien ». Jadis, la pruderie de nos compagnes était extrême. Un homme eût cru qu'il pouvait attendre les plus rares faveurs d'une dame si celle-ci lui avait seulement permis de lui toucher le bras. Aujourd'hui encore, l'immense majorité des Japonais jugeraient extrêmement scabreuse pour une femme honnête l'épreuve d'un de ces bals que vous organisez en Europe. Rien de plus opposé à notre esprit que le flirt à l'anglaise ou même la galanterie à la française. Ces subterfuges, ces frôlements sont pour nous, ou trop ou trop peu. A notre avis, la place d'une épouse vertueuse est au foyer domestique. La récréation, c'est déjà le commencement de la dissipation. Mais enfin il nous faut des dames ! »

CHAPITRE IV

Résistance au féminisme. — La vie sentimentale existe à peine au Japon. — La misérable condition de la femme japonaise est-elle un des éléments de la grandeur du Japon?

Certes, à l'évolution de la femme japonaise, évolution que nous voyons commencer, une résistance opiniâtre, une opposition qui restera longtemps invincible, barrera la route. Le mouvement féministe japonais progressera dans les grandes villes, mais, dans l'ensemble de l'empire, il n'ébranlera pas l'épais rempart des mœurs, des traditions, des superstitions, des enseignements confucianistes et bouddhistes.

Et les Japonais, qui lui feront ouvertement ou secrètement la guerre la plus acharnée, seront peut-être ceux que des voyages ou des lectures ont nettement renseignés sur l'état réel de la société européenne et américaine. Ceux-là savent à quelle déliquescence morale, à quelle mollesse risquent

de tomber des nations qui n'ont plus pour culte que l'apothéose de la femme, l'apothéose du luxe et de l'ostentation. Ils savent que ces nations sont sans familles fécondes et que, par conséquent, elles ne sauraient prétendre à aucun rôle prépondérant dans les futurs conflits universels. L'organisation de la vie sociale japonaise a séparé radicalement la ménagère de la courtisane. Elle empêche l'épouse de convoiter les parures et d'imiter les allures de l'hétaïre. Elle ferme le home aux intrus, aux larrons d'amour, aux écornifleurs. Grâce à elle, la vie maritale est tranquille, peu compliquée et peu dispendieuse aussi. Un ménage japonais s'établit sans meubles (sauf quelques ustensiles de cuisine) et plus tard la jeune femme n'éprouvera que rarement le besoin de renouveler ses *kimonos* et ses *obis*. Si nous exceptons les familles princières ou celles, très exceptionnelles, dont certains membres occupent en Europe des fonctions diplomatiques, nous pouvons affirmer que le Japon, au début du xxe siècle, ignore encore ce que nous appelons en Europe la vie de société. Des étrangers de passage, des observateurs sommaires peuvent avoir été induits en erreur par les fêtes des fleurs données au palais impérial. Ces garden-parties parodient les récréations européennes et les afféteries de nos mondanités. Mais tenez pour assuré que dans le vrai Japon, dans le Japon des Japonais on n'organise jamais ni

bals, ni réceptions, ni grands dîners, on reçoit très peu de visites et on ignore presque tout de ces divertissements qui absorbent les jours et les nuits de tant d'Européens et rendent leur existence si onéreuse et si compliquée. Et voilà ce qui explique en partie pourquoi la famille japonaise est infiniment plus féconde que la famille française. Les ressources du ménage nippon ne sont pas d'avance accaparées par l'impérieuse nécessité de « paraître ». Le Japon est un pays où, à l'exception de ceux dont la fonction est de le représenter dans l'univers, personne n'éprouve le besoin de s'exhiber et où, au contraire, quiconque afficherait des allures ostentatoires, serait jugé grotesque. Scrutons, par exemple, la vie d'un jeune officier japonais. Il peut être marié sans que sa femme se croie obligée de parader dans un salon et d'y recevoir hebdomadairement des importuns ou des galants. Un salon? Quel salon? Dans une maison japonaise il n'y a pas de salon. En outre, nous avons vu que la maison japonaise est une retraite où ne pénètrent guère que les membres d'une même famille. Ainsi l'officier n'a point à se préoccuper d'avoir une demeure organisée et ornée à grands frais. Sa femme, par surcroît, ne suit aucune mode, car la mode change rarement au Japon et une femme mariée ne vit pas pour l'apparat. Il en résulte qu'un officier sans fortune est beaucoup moins malheureux au Japon qu'en Europe. C'est

un militaire uniquement intéressé par les questions d'armement et de tactique. C'est un spécialiste tout à fait ignorant d'aucun protocole mondain. Il est assidu, attentif au moindre de ses devoirs, parce que rien d'autre que ses devoirs n'occupe sa pensée et qu'il n'a point besoin d'avoir une opinion ou une compétence quelconque sur des choses étrangères à l'art de la guerre. Chez nous, la mondanité a tout envahi et il est monstrueux de penser que certains officiers peuvent être mal notés parce qu'ils sont « mal mariés » et que leur femme « reçoit mal ». En quoi cependant ces questions frivoles peuvent-elles modifier la valeur combative d'un chef de soldats? Un officier japonais n'est jamais « mal marié » pour cette bonne raison qu'il n'est jamais obligé d'exhiber sa femme et que d'ailleurs une absolue simplicité de mœurs est la base de la vie japonaise : l'épouse de Togo ou celle d'Oyama diffèrent à peine dans leurs allures de la modeste compagne d'un pauvre sous-lieutenant.

En définitive, la vie galante, la vie sentimentale n'existent pas au Japon. Le Japonais ne fait pas la cour à sa propre femme, parce qu'il la possède, ni à celle de son prochain, parce qu'il ne la voit pas, ni à la geisha parce qu'il la paie. Le chevalier japonais du bon vieux temps, le *bushi*, n'a jamais combattu pour l'amour des dames. Les officiers japonais en rentrant de Mandchourie ne caracolaient

devant aucun balcon pour émerveiller les belles. Il n'y a point de balcon aux maisons japonaises, et s'il y en avait, les belles jugeraient inconvenant d'y séjourner. Ici, les rapports entre les sexes entraînent peu de complications : la vie est facile — du moins pour l'homme !

Moins d'intrigues amoureuses qu'en Europe, moins de crises passionnelles, moins de maris torturés par la jalousie ; moins de fraudes, moins d'embûches et moins d'aventures romanesques, peu ou point d'hommes qui tiennent à s'emparer de l'épouse de leur prochain et, jusqu'à présent, point de flirt, point de problèmes à résoudre ou de cruelles énigmes, aucune galanterie, point de marivaudages, point d'enivrements, point de sentiments tendres, point de séducteurs qui roucoulent, point de godelureaux qui s'éplorent, point de célibataires qui essaient de s'organiser un demi-ménage dans le ménage de leurs voisins, point d'hommes à femmes et d'irrésistibles podagres.

C'est à peine si quelques étudiants pauvres et quelques danseuses nouent parfois une intrigue ou si un céladon libidineux consent à des dépenses exagérées pour une belle joueuse de shamisen, rendue exigeante par les conseils d'un père cupide ou d'une matrone astucieuse.

Conclure que l'amour n'existe pas, au Japon, serait cependant inexact. Le seul dont on puisse constater l'existence se manifeste sous une forme

véhémente, bizarre ; il fait de grands ravages dans le monde des filles qui se sont prostituées par vertu filiale; il éprouve les jeunes gens dont nous venons de parler : ceux-ci, épris d'une pensionnaire de quelque yoshiwara, s'exaspèrent de ne pouvoir trouver l'argent nécessaire à la libération de la captive. Alors, ces amants, navrés, décident de mourir ensemble ; ils commettent le joshi, qui leur assurera une vie de félicité dans le monde meilleur, où leurs âmes vont se rencontrer,..... et les journaux narrent ce suicide passionnel.

En tout cas, un Japonais ne doit jamais, même dans les circonstances les plus exceptionnelles, manifester en public les sentiments amoureux qu'il peut ressentir pour une femme ou pour sa femme. Cela serait considéré comme un ridicule, une niaiserie indigne d'un homme, une inconvenance sans nom, une lâcheté. Il doit rester souriant, impassible, impénétrable, même s'il souffre, et ne rien laisser deviner de ses affections et de ses afflictions.

Pendant la guerre de Mandchourie, des officiers japonais riaient, parce que certains attachés militaires étrangers venaient de dire ingénuement qu'ils étaient désireux d'écrire à leur femme. Un Japonais n'avoue pas ces faiblesses. Pour un Japonais, il est préférable de prétendre mépriser la femme ; devenir amoureux, c'est être victime d'une débilité mentale, c'est s'abandonner sans contrôle

à la passion animale ; c'est devenir fou : on ne se vante pas de sa folie.

A tout prendre, ces mœurs composent une société plus simple, plus primitive, moins troublante, mais beaucoup moins amusante, moins savoureuse que la nôtre, où l'individu n'est qu'une parcelle d'une collectivité, et où la femme est toujours une sacrifiée, souvent une victime et quelquefois une martyre. Une société plus forte que la nôtre, par contre, une société d'hommes plus prêts à l'action : la vie privée du Japonais lui cause peu de préoccupations ; il n'est pas absorbé par les exigences de la vie de relations, et, d'ordinaire, la vie sentimentale n'existe pas pour lui. Aussi peut-il s'adonner tout entier aux devoirs de sa charge. Un général Boulanger oubliant ses responsabilités dans l'amour et finissant par se brûler la cervelle sur la tombe de Mme de Bonnemain, un Président de la République négligeant, au milieu des manœuvres militaires, le souci de la défense nationale pour faire la roue devant une dame Steinheil, voilà des cocasseries qui sembleront, longtemps encore, incompréhensibles à des chefs japonais. Ces actes leur apparaîtraient comme des faiblesses indignes et ils y verraient les symptômes d'une fatale décadence. Au Japon, la jolie dame eût été *geisha* et c'est, clandestinement, dans une maison de thé, qu'on eût acheté ses musiques ou ses faveurs. Peut-être, j'en conviens,

quelque politicien japonais eût-il un jour élevé au rang de femme légitime la belle amuseuse. La société japonaise contemporaine a déjà vu des unions de cette sorte. Mais alors la nouvelle épousée eût immédiatement adopté des mœurs matrimoniales. Elle se serait contentée, désormais, de diriger son *home*. En tout cas elle n'aurait point pu, ni comme *geisha*, ni comme femme mariée, s'afficher à des exercices guerriers où sa présence eût fait scandale. Elle n'eût point dirigé un salon où des politiciens, des magistrats et des militaires fussent venus, dans une atmosphère de galanterie et de poudre de riz, chercher des inspirations.

Maintenant, songez, par surcroît, je vous prie, à tous les soucis mesquins dont peut être harassé un Européen. A moins qu'il ne soit un homme intellectuel, il lui faut briller, jeter de la poudre aux yeux, être spirituel, élégant ; il lui faut feindre, prétendre être autre chose que ce qu'il est ; il lui faut se préoccuper de dîners, de réceptions et de visites ; souvent, des embarras d'argent compliquent ses tourments, et des peines de cœur l'obsèdent. Chez nous, pour un crime passionnel, il faut compter cent drames cachés, cent douleurs secrètes, cent chagrins contenus, cent maris qui assistent, consternés et silencieux, aux travestissements toujours nouveaux de leur épouse et aux miracles pécuniaires qu'elle accom-

plit. Souvent (exceptons, naturellement, les hommes supérieurs), l'Européen est si absorbé par les préoccupations de la vie sociale, par les orages de son existence privée, que son caractère s'amollit et qu'il ne consacre plus à ses devoirs tout le temps qui conviendrait.

La misérable condition dans laquelle a végété jusqu'à présent la femme japonaise serait donc un des éléments, et peut-être le principal élément, de la grandeur du Japon. Dans une société où les femmes sont restées des femmes, l'autre sexe a conservé toutes les énergies masculines. C'est précisément ce qu'ont répondu les chefs de l'école bouddhique, à Chamberlain, quand il parut protester contre la condition inférieure imposée à la femme dans l'ancien et dans le moderne Japon :

« La subordination des femmes envers les hommes est une coutume extrêmement correcte. La préséance de l'homme sur la femme est la grande loi du ciel et de la terre. Ignorer cela et soutenir le contraire, c'est être absurde. »

Ce n'est point avant longtemps que la pauvre petite Japonaise remportera une définitive victoire sur les doctrines de Confucius et sur les enseignements bouddhiques qui s'accordent à dire que la femme n'est qu'une « tentation, un piège, une créature malpropre, un être de perfidie et de perdition, une chose inférieure, un obstacle à la paix et au bonheur ».

LIVRE CINQUIÈME

VISIONS ET RÉFLEXIONS

CHAPITRE I

Panorama de Tokio.

A Tokio, le pittoresque ne vient point attendre le voyageur au débarcadère. Je suis au Japon, mais où est le Japon? On a franchi des confins salis de fumée, embarrassés de gazomètres et à l'horizon desquels les tuyaux des usines mettent une hachure couleur de suie. Tout le décor morose que l'industrialisme inflige aux faubourgs des capitales. On arrive à la gare de Schimbashi. C'est une masure, sur une place qu'entourent des masures. Désappointé, le voyageur pénètre dans Tokio par le moins caractéristique de ses districts. Il voit confusément des remparts délabrés et un fossé à

demi desséché que saute un pont de bois. Des terrains entrecoupés de fondrières découvrent, comme de vieux chicots, des fondations où des édifices naguère projetés semblent avoir depuis longtemps renoncé à prendre appui. Une muraille cyclopéenne qui formait jadis la plus vaste des trois enceintes du palais mikadonal a été percée de rues ; elle montre ses énormes blocs déchaussés, disjoints, envahis d'herbes et de mousses, mais éternels comme la montagne d'où ils furent arrachés, au temps d'Ieyasu.

Tout un quartier *à l'Européenne* se dessine, avec son « Imperial Hotel », ses clubs, ses banques, ses musées, ses ministères, ses bureaux de journaux et les clochetons bulbeux et vaguement moscovites de son hôtel de ville. La rue de Ginza a même des trottoirs et ses magasins, dont les enseignes sont écrites en anglais aussi souvent qu'en japonais, diffèrent assez peu de ceux qu'on voit dans nos villes occidentales. Hibya-Park ressemble à des Tuileries, mais aux Tuileries que Paris aurait, s'il n'était qu'une grande préfecture. Une monumentale caserne de briques rouges ferme le fond du décor. Ce n'est pas une caserne, c'est l'école des ingénieurs.

Voici encore de vastes esplanades ravinées, creusées d'ornières et incrustées de caillasses. Le touriste est interloqué ; il s'attendait à entrer dans un monde fabuleux, dans une féerie de kiosques et

de pagodes ; il arrive dans une cité qui ne lui rappelle rien de ce qu'il a pu déjà voir en Asie et qui n'est pas non plus l'embryon d'une ville américaine. Certes, quand on vient de Chine, quand on a vu Pékin ou Moukden, on trouve tout d'abord que Tokio a peu de caractère, on est déçu et presque attristé. On sent le besoin de s'autosuggestionner, on veut donner un aliment à ses idées, et on se répète pour s'exciter : « Tokio, 1.800.000 habitants, la ville la plus peuplée de l'Extrême-Orient. Tokio, 1.800.000 habitants, l'une des cinq villes les plus peuplées de l'Univers. »

On est perplexe quand on déambule parmi d'immenses agglomérations de maisonnettes en bois ; la plupart n'ont pas d'étage : elles forment des ruelles toutes semblables les unes aux autres et rien n'y frappe le regard, sinon le barbouillage de réclames commerciales, laides comme les nôtres.

Le pire c'est que le voyageur réussit assez difficilement à s'évader de ces régions de la ville où le modernisme européen dessine ses géométries les plus banales et les plus mesquines. Livré à soi-même, il ne parviendra pas avant deux semaines d'exploration à saisir le caractère de cette capitale, qui ne semble avoir ni forme ni limites. Est-elle plus vaste que Paris? Oui, sans doute, mais comment comparer, comment juger de ses proportions, et, pour établir des rapports, quels points de repère choisir?

Le touriste s'énerve à contourner sans cesse ce kremlin démesuré, mystérieux et impénétrable : le palais impérial, silencieuse ville forte que cernent des sentinelles. Quelque direction que vous preniez, il semble que vous soyez toujours ramené vers le manteau d'écume de ses fossés pleins d'eau croupissante, vers de vieux remparts gazonnés, vers des murs aux encoignures desquels s'élèvent de grosses tours, des tours quadrangulaires, d'un blanc cru et que surmontent des toits bleus aux angles relevés, des toits de pagode.

On dirait que visiter Tokio, ce soit contempler la circonvallation de cette séculaire citadelle où le fils du soleil, dans une paix mortuaire, s'étonne de sa propre divinité. Tokio? où est-ce? C'est peut-être cette citadelle qui est le véritable Tokio. Mais alors qu'est-ce que tout le reste? Qu'est-ce que cette agglomération de mille bourgades?

Le contraste est saisissant entre les blocs énormes qui forment les murailles du palais impérial, murailles épaisses et basses comme ces digues qui domptent la mer et les minces planchettes dont les citoyens de Tokio font leur demeure. Au palais impérial rien qui ne parle d'indestructibilité, rien qui ne semble devoir durer aussi longtemps que la planète elle-même. Mais tout ce qui l'entoure est menu, chétif, éphémère.

Ces grandes bourgades dont je parle sont sépa-

rées les unes des autres par des parcs, des jardins, des canaux, des terrains vagues.

Parmi ce chaos et jusqu'aux zones intermédiaires et ambiguës où les faubourgs avortent en routes campagnardes, des tramways électriques s'élancent chargés de tintamarres.

Dans ce monde de gentillesse, de légèreté et de fragilité, ces lourds véhicules d'acier inquiètent ; ils semblent trop puissants, trop rapides. Ils troublent notre contemplation ; ils nous disent brutalement qu'ici non plus tout n'est point « calme et volupté ».

Quelquefois, entre deux parties populeuses de la capitale, on traverse un véritable village avec des venelles étroites, des ruelles pleines de silence et de paix. Des jardins s'entourent de haies en bambou. Des pentes abruptes et caillouteuses dévalent entre des bosquets. Les kuruma-ya eux-mêmes traînent difficilement leurs voiturettes dans ce dédale de passages, d'allées et de raidillons dont aucun écriteau n'indique le nom et qui ne montrent que des rangées de barrières et de palissades. Resserrées, exiguës, des voies navigables où des myriades d'embarcations effilées se faufilent, coupent ces immensités. Et alors, c'est une Venise branlante, un minable Rotterdam en planches et en carton.

Les canaux courent longtemps entre des alignements de bâtisses dont ils rongent les pilotis en-

chevêtrés et pourrissants. Arrêté sur quelque pont de bois que soutient un fouillis de poutrelles et d'entretoises, le voyageur retrouve ces tableaux populaires que les estampes d'Hokusai immortalisèrent.

Des rangées symétriques d'entrepôts s'étendent des deux côtés d'un canal qui peint leurs fondations d'un limon verdâtre, d'une bave immonde et couleur de fiel. Pour rendre moins facilement inflammables ces magasins, on a revêtu leurs murailles de bois d'une épaisse couche de mortier et de plâtre ; elles s'élèvent, blanches, sous leur lourde toiture de tuiles bleues à haute faîtière. Les treuils, les poulies, jonglent avec les balles de riz, les paquets de poisson séché, les couffes de denrées, les tonneaux de sakké et les matériaux de construction.

Tout un peuple aquatique de débardeurs agiles, de coolies, de matelots presque nus s'agite, exhibe des anatomies de bronze et, manœuvrant ses perches, ses gaffes et ses avirons, rit sa vie inconsciente et bornée.

Ces voies d'eau, après avoir dessiné dans la capitale leur damier, aboutissent toutes à la Súmida et à la baie de Tokio. Le panorama, soudain, devient immense et pour la première fois nous nous sentons dans l'une des capitales du monde. Cinq grands ponts franchissent la rivière, les uns, importés d'Europe ou d'Amérique, mon-

trent leurs tabliers de fer, leurs fermes rigides, leurs grandes travées ; les autres sont des ponts du bon vieux temps, des ponts qui font le gros dos comme un chat en fureur, des ponts si bombés, si arqués qu'ils forment comme une seule arche de bois, mais une arche soutenue de place en place, en guise de piles, par des tréteaux, des chevalets dont les pieds sont au fond des ondes.

La Sumida devient bras de mer ; elle se confond avec la baie de Tokio qu'encadrent, noyés de brumes, de lointains promontoires. Et, alors, c'est sur l'eau bleue et chatoyante de ce golfe sans profondeur tout une poussière maritime ; des essaims de barques, des bancs de sampans, de goélettes et de bricks, ancrés les uns auprès des autres ; c'est un tumulte de caboteurs en partance ; des villes de coques et de mâts, un tourbillon de sillages et de remous.

Au quartier d'Asakusa, atteignons le sommet d'une tour de briques. Alors dans notre esprit tout s'illuminera. Elle est hideuse cette tour et le prochain tremblement de terre la punira de sa laideur en la changeant en un amas de décombres. Nulle pensée artistique n'inspira sa construction, mais la cupidité d'un barnum. C'est une sorte de beffroi imité de ceux qu'on voit dans le nord de l'Europe et où de médiocres exhibitions s'offrent à la foule. Mais elle a du moins un grand mérite :

son dernier étage est le point le plus élevé de Tokio. Nous planons sur des myriades de toitures comme sur un lac de lave violette, sur une mer de cendre bleue. Les toitures toutes semblables, toutes égales les unes aux autres, sont des flots symétriques, des vagues régulières que piquent çà et là, comme une écume moutonnante, les pignons de plâtre des entrepôts : les toitures des temples émergent, mais ce ne sont que de plus grosses vagues.

Il y a pourtant un ordre dans ce chaos ; de grandes voies droites, sans trottoirs et sans pavés, font comme des tranchées parmi cette multitude de cabanes roses et grises où pullule tout un peuple d'artisans, de boutiquiers, tout un prolétariat misérable. Jalonnant ces rues, se dressent au-dessus du fouillis des jolies cahutes, de hauts poteaux télégraphiques couronnés à leur faîte d'un véritable échafaudage de traverses où scintillent les rangées régulières des isolateurs en porcelaine. Dans cette ville de maisonnettes basses, ces formidables poteaux électriques étonnent, ils paraissent disproportionnés et menaçants. Tout l'outillage d'un Chicago, juxtaposé à une capitale qu'on croirait bâtie avec des boîtes à cigares. On dirait qu'un géant a piqué par la ville d'énormes épingles semblables à celles qui fixent les chapeaux des Européennes ; des épingles dont la tête serait ornée d'un grand rectangle d'émail blanc. Un épais

réseau de fils télégraphiques et téléphoniques lance ses faisceaux aériens sur toute la cité, il l'enlaidit d'un modernisme suraigu, il la couvre d'une grande toile d'araignée, d'un sombre filet de métal.

Un sous-officier de la cavalerie française vint un jour de Marseille à Tokio, convoyant des chevaux arabes expédiés en présent au mikado. Comme on demandait à ce militaire ce qui l'avait le plus frappé dans la capitale nippone, il répondit : « Les fils télégraphiques ! » Et c'était fort bien dit. Le sous-officier n'était point averti qu'une pagode de bois peut avoir ici la splendeur et la pérennité de la pierre sculptée. Dans un pays où tout a un sens abscons et mythologique, l'art ne saurait parler à quiconque ne s'est pas astreint à d'assez fortes études historiques, religieuses et philosophiques.

L'enfant de Mars constatait des caractéristiques qui étaient à sa portée. Nulle part, sauf à Londres, je n'ai vu d'aussi épais enchevêtrements de fils métalliques suspendus au-dessus des toitures. Un poteau télégraphique, c'est moins beau qu'un temple bouddhiste ! Pourtant ni l'un ni l'autre ne saurait être indifférent à celui qui cherche à comprendre l'âme japonaise au début du XXe siècle.

Mais où sont les temples, où est la ville des kiosques et des pagodes ? Quand donc nous apparaitront les enchantements de l'Asie, les divinités

d'or et de bronze, les Bouddhas gigantesques, les avenues peuplées de Chimères, les architectures faites avec des laques, des métaux précieux et des imaginations fantastiques ? Tout cela existe-t-il ? Au lointain, la baie de Tokio s'étale, frissonnante, humble rivière devenue la porte splendide de l'Océan Pacifique : elle reflète des collines vertes et la fuite des sampans qui se dandinent et les colonnes de fumée qui montent de la rade de Yokohama. Elle déferle sur la grève, semblant balancer dans son flux une frange de restaurants, de maisons de thé et les panaches noirs des usines.

Tout près de nous s'élève la masse rouge du grand sanctuaire de la Kwannon d'Asakusa et voilà le porche immense, le toit massif et orné de lions du Higashi Hongwanji, le plus vaste édifice religieux de Tokio. Derrière nous se pressent les toitures du Yoshiwara, la ville du vice et de la volupté. Voici les frondaisons épaisses du parc Uéno avec ses sanctuaires et l'étang de Shinobazu, l'aquatique jardin des lotus où sur un îlot sourit le temple de Benten. Les pagodes bleues et blanches du palais impérial apparaissent au lointain et nous pouvons distinguer confusément les sommets des temples de Shiba, où sont les tombes des Shogun, avec leurs hautes lanternes de pierre et de bronze rangées par centaines comme des sentinelles, avec leurs portes chinoises, leurs murs

ajourés où vit dans un fouillis de plantes tout un monde d'oiseaux coloriés et dorés. Avec leurs arabesques et leurs laques d'or, les temples de Shiba sont des lieux de magnificence, mais des lieux exceptionnels. Il faut les découvrir. Il est vrai que, disséminés dans tous les quartiers de la ville, de tout petits sanctuaires bouddhistes mettent l'imprévu de leurs dorures et de leurs laques dans les rues les plus banales, mais celui qui a cherché une vue panoramique de la capitale ne les aperçoit point.

Que vous disais-je ? Que vous dirai-je ?

Certains Européens, en arrivant dans la plus grande ville de l'Extrême-Orient, s'attendaient à pénétrer dans un monde de fables et de symboles, ils avaient rêvé de féeries délicieuses, de perspectives aériennes, habitées par des monstres débonnaires, des dragons de feu et des licornes juchées sur des toitures polychromes.

D'autres, par contre, ayant trop cru à l'influence du modernisme occidental et jugeant d'après les résultats obtenus par les Japonais à la guerre, comme dans les luttes économiques, s'attendaient à voir une capitale remise à neuf, faite de fabriques, de bureaux et d'arsenaux et parcourue par de petits Américains jaunes tout fiers d'avoir rejeté comme des accessoires désuets les coutumes et les costumes de leurs pères. Ces anticipations également excessives sont également démenties par la

réalité. On ne rejette ici ni coutumes ni costumes. La physionomie de Tokio ne lui est donnée ni par ses temples centenaires, ni par les médiocres édifices élevés depuis le milieu du XIXe siècle à l'imitation des choses d'Europe. C'est, comme par le passé, un monde de jolies cabanes qui semblent avoir été faites par des ébénistes plutôt que par des charpentiers ; c'est un fouillis paré d'arbres, de jardinets, de gentils parcs et de canaux ; c'est une trop immense agglomération de demeures très petites : un Londres de huttes.

CHAPITRE II

Le passé dans le présent. — Bacchanale au Yoshiwara.

———

..... Des tourbillons de foules et de feux, une coulée de lumières dans une féerie de dorures; une horde orgiaque brandissant par milliers des emblèmes mystiques et des lanternes multicolores; une bacchanale immense se déroulant entre deux rangées d'hétaïres parées comme des idoles... J'ai vu tout cela..., je me suis mêlé à tout cela. Maintenant, il me semble que j'ai rêvé.

Il y eut, un soir, dans Tokio, un flux de peuple et nous nous y joignîmes. Les Kuruma-ya couraient tous plus vite que de coutume, entraînant leurs petites voitures dans une direction mystérieuse. Les tramways électriques qui les dépassaient étaient surchargés; la ville frémissait au lieu de s'endormir.

Mordues par l'hiver, les femmes se blottissaient

frileusement dans leurs haori ouatés; une neige fine voletait et semblait adoucir de ses flocons l'air rêche. Je ne comprenais pas très bien ce que mes compagnons m'expliquaient ou plutôt je n'essayais point de le comprendre. J'étais persuadé que j'allais assister encore une fois à une cérémonie patriotique, à une nouvelle commémoration solennelle, ou bien à quelque grandiose évocation des âmes. Spectacles émouvants, mais trop souvent contemplés ! Résigné néanmoins à en subir la monotonie, je me laissais emporter sans mot dire par ma voiturette : à quoi bon troubler l'heure qui coule par des appréhensions ou des regrets ? J'eusse préféré, sans doute (car à chaque crépuscule une douce béatitude m'envahissait), j'eusse préféré méditer sous les saules de quelque lac sacré où grouillent des tortues aquatiques, ou bien encore, assis sur les tatamis d'une maison de thé, j'eusse goûté les sons pointus et acidulés du shamisen, en échangeant, avec quelques Japonais de distinction, des idéologies vagues et savoureuses. Mais quoi ! Il importe peu que nos jours ou nos nuits se continuent ici, là-bas ou ailleurs. La vie est courte ! Et nous roulions dans le sombre des rues où riaient et gambadaient, de plus en plus nombreux, des fanaux de papier colorié, de gros lampions pareils à des globes écarlates, à d'énormes grenades qui eussent été dévorées par une combustion intérieure.



La foule, à chaque instant, devenait plus dense. C'était une coulée de drapeaux et de lanternes; des milliers et des milliers de *geta* martelaient de leur semelle de bois la terre dure. M'apparurent au lointain des symétries incandescentes, des quadrilatères délinéés par des rampes électriques, des perspectives tracées avec de l'or et du feu, des phares éblouissants sur de grands mâts : ces ondes de lumière blanche et crue faisaient apparaître de monumentales toitures.

En découvrant les plus jolies maisons de Tokio, je connus que nous approchions du Yoshiwara. De hautes palissades, dont la police garde les issues, entourent la ville close où se rangent par centaines les palais de la prostitution officielle ! Étonnante toujours, cette arrivée au Yoshiwara ! La nuit, on croirait, tant ce lieu est splendidement éclairé, qu'on voit les abords de quelque immense usine, ou bien du quartier le plus important de la métropole, là où des édifices publics auraient pu être illuminés pour célébrer un extraordinaire événement politique.

Ce soir-là, bien avant que nous eussions pu pénétrer dans la ville infâme, nous avions dû mettre pied à terre, car la cohue empêchait la circulation d'aucun véhicule. Une grande clameur

montait d'un peuple en liesse : les foules sans cesse accrues déferlaient contre des foules ; pendant plusieurs minutes des remous humains nous repoussèrent chaque fois que nous tentâmes de franchir les barrières ; moi, perplexe, je me demandais pourquoi toute une partie de la population de Tokio mettait tant d'empressement à pénétrer dans le camp retranché de la débauche.

Je n'étais plus un nouveau venu au Japon : j'étais averti, sinon blasé ; mes étonnements devant des spectacles inattendus étaient encore nombreux et intenses, mais ils n'avaient plus, comme au temps de mon débarquement, la soudaineté d'une explosion. Je restai néanmoins silencieux et songeur quand je démêlai qu'une fête religieuse convoquait ce soir-là au Yoshiwara les habitants et les habitantes de Tokio. Il y a toujours, dans les explications que donnent aux Européens les Japonais sur leurs coutumes nationales, une imprécision, un manque d'exactitude que plusieurs voyageurs avant moi remarquèrent et déplorèrent. L'étranger comprend, mais à demi et sans bien comprendre ; il erre longtemps avant de rencontrer des « faits », il erre plus longtemps encore avant de pouvoir juxtaposer ces faits et en déduire une idée.

Quelle solennité pouvait bien avoir une aussi impérieuse attraction sur l'esprit de la multitude ? *O Washi Djindja !* La fête du grand aigle ! Elle se

célèbre dans un petit *mia* shintoïste qui est attenant au Yoshiwara : là, on fête des divinités qui veillent sur le bonheur des hommes et protègent leurs transactions commerciales. Quand la nuit s'avança, ce que je discernai. ce dont je ne doutai plus, c'est que la célébration du *O Washi Djindja* n'est qu'un prétexte, une apparence, une excuse ou, si l'on veut, un hommage que le vice rend à la vertu. Il faut bien en convenir, car on doit convenir de toute vérité, les Yeddokos, ce soir-là, se dérangent moins pour honorer les *Kamis* que pour prendre part à la grande kermesse des lieux innommables. Mais, en Europe, toutes les personnes qui réveillonnent à Noël le font-elles pour célébrer la naissance de l'enfant Jésus ou parce qu'elles aiment les plaisirs ?

La multitude qui nous entourait ne provenait point des classes les plus basses ou les plus misérables de la société. Il était de toute évidence, au contraire, que des gens « respectables » s'y étaient mêlés en très grand nombre. De plus, elle n'était pas composée uniquement, cette multitude, de célibataires ou de jeunes hommes en quête de fredaines et de bamboches. On y voyait beaucoup de femmes et ces femmes n'appartenaient évidemment point toutes au monde de la galanterie. Les bourgeoises, les « honorables épouses » étaient là bien plus nombreuses que les geishas. La foule qui se pressait, ce soir-là, au Yoshiwara était la bonne et

honnête foule de Tokio, avec ses artisans, ses marchands, ses étudiants, ses militaires, avec ses jeunes *musume*, ses mamans rieuses et ses dignes vieillards. On m'y montra plusieurs commerçants notables, dont les magasins sont situés au centre de Tokio. Ce n'était point une crapuleuse réunion de débauchés, un rendez-vous d'individus tarés ou pervertis. Non, le public que le festival du *O Washi Djindja* avait attiré au Yoshiwara, on eût pu le comparer à celui qui dans notre capitale goûte les déplorables distractions de la foire au pain d'épice ou de la fête de Neuilly. Tout ce monde avait cru devoir se parer, revêtir ses plus beaux *kimonos* et ses plus riches *obis*. Beaucoup d'adolescents, de jeunes filles accompagnaient leur mère ; très innocemment, elles prenaient part à ces réjouissances ; elles s'écrasaient elles aussi contre les barreaux de bois derrière lesquels chaque établissement exhibe ses pensionnaires. Mais ce qui contribuait surtout à donner à ce festival un grand air de solennité et, si j'ose le dire, une espèce de pompe officielle, c'était la longue rangée des policemen qui, agitant des lanternes et faisant de grands gestes, s'efforçaient de maintenir l'ordre dans cette turbulente cohue.

De loin, cette foule paraissait tantôt constellée de feu, tantôt hérissée de lances et de piques. Dans cette humanité en liesse, rares étaient ceux qui ne brandissaient pas des lanternes, ou bien, fichées à

des bambous, d'étranges effigies faites avec du carton colorié, des étoffes multicolores et des orfrois de pacotille. C'était Fukurokuju, l'un des dieux du bonheur et de la sagesse, risible avec sa longue tête; c'était Daikokou, chargé de ces balles de riz qui sont l'image de la richesse; c'était Ebisu, cet autre dieu du bonheur, dont la préoccupation est de protége particulièrement le travail honnête! Il porte une canne à pêche courbée par le poids d'un énorme poisson. Le travail honnête patronné par un dieu chargé d'un poisson! Étranges allégories, qui paraissent plus étranges encore au Yoshiwara. Défilaient aussi d'autres divinités inférieures : O Kame, O Tafkou, puis des découpures, des franges de papier, des *gohei*, symboles du culte shintoïste et aussi le « cahier du grand bonheur » dont beaucoup de gens précautionneux avaient fait emplette. Car pourquoi ne pas chercher à être heureux; pourquoi ne pas se munir du cahier du grand bonheur? Cependant, il était un emblème auquel la foule paraissait attacher plus de signification, plus d'efficacité tutélaire qu'à l'image même des dieux vénérables. C'était un râteau, un simple râteau, mais au dos duquel était juxtaposé un assemblage d'attributs peinturlurés, parmi lesquels on finissait par distinguer un bateau à voiles chargé de sacs de riz et pavoisé de petits drapeaux japonais. Le bateau du trésor joint ainsi à un râteau destiné à recueillir les ors

et les argents, produits éventuels des négoces futurs, favorise considérablement les opérations des hommes d'affaires !

Une nuée de petits marchands installés autour du temple vendaient par milliers et par milliers ces hochets de la folie, ces accessoires scintillants, rutilants et abracadabrants. Il était des bateaux du trésor si énormes qu'un homme seul les portait difficilement au bout d'une perche ; et il en était d'autres si petits qu'ils formaient comme des épingles de cravates dont se paraient beaucoup de personnes. Il convient certes, au retour du *O Washi Djindja*, de rapporter au domicile familial, pour en parer l'autel des Kamis, un râteau de la fortune chargé du bateau du trésor, et peu d'habitants de Tokio se dispenseraient de cette formalité. Le hasard me fit tout à coup rencontrer mon chemisier, un Japonais très avisé, établi à Ginza. Cet homme, qui parle anglais et que j'avais jusqu'alors considéré comme un Européen, portait avec componction un immense bateau du trésor.

— Croyez-vous réellement, lui demandai-je, à la vertu de ces symboles ?

— Je n'ai point d'idées arrêtées à ce sujet, fit-il. En tout cas, si ces choses-là ne font pas de bien, elles ne peuvent pas faire de mal. Donc, essayons toujours de nous rendre favorable la capricieuse fortune, et *we must enjoy ourselves. Life is short!*

Entre les rues droites du Yoshiwara, c'étaient de continuels remous de foules; on eût cru que les invisibles, dans le royaume de l'air, s'amusaient à les faire tournoyer, à les précipiter en de fantastiques méandres. Mais il semblait que les divinités adorables, ce fussent ces prostituées innombrables qu'on voyait assises en longues lignes dans leurs brillantes cages. Plus soigneusement que chaque soir elles s'étaient fardées, peintes et lustrées; elles avaient revêtu leurs soieries les plus magnifiquement brodées; elles étaient resplendissantes comme de gros papillons diaprés, comme ces superbes oiseaux des tropiques dont le plumage résume toutes les splendeurs du soleil. Immobiles presque, elles ne remuaient que pour bourrer le fourneau d'argent de leur longue pipe ou pour répondre au salut cordial d'un ami. Il semblait que si tant de décors, tant de chamarrures, tant de divines silhouettes de carton étaient ainsi brandis par un peuple en joie, ce ne pouvait être qu'en l'honneur de ces femmes silencieuses, de ces idoles éclatantes. Il fallait bien que ces créatures fussent des créatures d'élite, puisque nulle demeure privée, dans tout le reste de Tokio, n'eût pu être comparée à celles qui sont leurs temples. Où. ailleurs qu'au Yoshiwara, verrait-on ces imposantes résidences dont les trois ou quatre étages s'agrémentent de vérandas, de galeries, de grands balcons, de

rampes électriques et de rangées de lanternes polychromes? Au rez-de-chaussée, formant le fond des salles ou plutôt des étalages que ferment du côté de la rue des grilles de bois, on voit des glaces, des panneaux ciselés, des laques d'or, des aventurines et des bois sculptés : ce sont des éléphants portant des déesses, des paysages chinois, des chasseurs, des hallebardiers, et, dans un fouillis de volutes luisantes, des paons, des aigles, des cailles, des poissons; un grouillement d'animaux fantastiques qui s'élancent, bondissent, méditent ou planent.

Il faut que le Yoshiwara soit un important quartier de Tokio pour qu'il ait son bureau spécial de poste et de télégraphe, sa police particulière, ses colporteurs, ses musiciens, ses geishas renommées, ses bouffons, et, à côté de ses établissements hospitaliers, ses deux cent cinquante maisons de thé qui sont simplement des restaurants et des endroits propices à toutes les sortes de rendez-vous. On peut marcher pendant deux ou trois heures dans le Yoshiwara sans voir deux fois le même endroit. Les établissements les plus luxueux bordent des voies larges et régulières, mais ces voies sont coupées de passages étroits où le vice est à bon marché : les auvents qui recouvrent les balcons extérieurs des maisons se touchent presque et forment une sorte de voûte au-dessus de la rue; là, dans une odeur d'eau

savonneuse, de poisson séché et de tabac, le stupre a des relents ignobles.

Ce soir-là, le tumulte ne cessait de grandir; la bacchanale hennissait et piaffait. D'anodines libations de sakké suffisent à surexciter fort les Japonais; les dieux de carton, au-dessus des têtes, s'agitaient, vacillaient comme la pomme du mât du navire que secoue la tempête. Souvent les femmes mariées s'approchaient des cages dorées; elles regardaient attentivement, sans répugnance, sans mépris, les créatures recluses. Les belles promeneuses examinaient les belles captives et, de temps en temps, tirant leur mari par la manche, elles s'exclamaient : *Kirei-né!* « Jolie, n'est-ce pas? » Les maisons de thé regorgeaient, car il est fort amusant, un pareil jour, de traiter ses amis ou sa femme dans quelque *tcha-ya,* où des geishas sont convoquées. Pendant que ces musiciennes chantent et dansent, une femme intelligente et fine, si son mari s'éclipse un instant, feindra de ne le remarquer point; elle s'abstiendra d'aucune remarque incongrue. Aussi bien beaucoup d'hommes ont au Yoshiwara d'anciennes amies qu'il peut leur être fort agréable de revoir en cette nuit où tout est à l'allégresse et à l'abandon. Une épouse sage évitera, quand tout parle de joie, de mettre obstacle à des épanchements qui partent d'un fort bon naturel. Les patrons des lupanars

exposent fièrement derrière leurs grilles les beaux cadeaux reçus en ce beau jour par leurs pensionnaires. Ce sont des couvertures, des boîtes de laque, des friandises, mille colifichets. Car, en l'honneur du *O Washi Djindja* les hétaïres obtiennent de leurs amis des présents qui leur sont fort sensibles et un Japonais bien élevé, soucieux avant tout de ne point être jugé (*tsumaranai*) mesquin, connaît l'étendue de ses obligations. Plus d'une épouse vertueuse. bien loin de s'indigner d'une pareille coutume, s'intéresse à ces offrandes : elle les examine ; elle suppute même leur valeur, et encore une fois elle murmure son gentil : *Kireiné !* La fête se prolonge longtemps dans une rumeur de shamisen et de tympanons, dans le flamboiement des lumières, dans l'envol des drapeaux japonais déployés partout. Mais peu à peu la bacchanale se meurt, la foule sort des barrières : les Kuruma-ya s'élancent et la capitale entière se trouve envahie par les dieux de carton. Au foyer domestique, les âmes ancestrales contemplent avec satisfaction l'arrivée des navires de la fortune et des râteaux du bonheur, quand le vent amer du matin ramène les réalités mornes, les duretés de la lutte pour la vie et toutes les angoisses d'un peuple accablé de misère...

CHAPITRE III

Perplexité.

Un peuple peut-il connaître, peut-il comprendre un autre peuple? Je commence à croire que non. Les nations de la terre sont des énigmes les unes pour les autres. En tout cas, il me semble avéré qu'un Européen ne saurait connaître le Japon. Il ne peut que diminuer peu à peu ses ignorances, ses préjugés et ses illusions sur le compte de ce pays, ou plutôt il ne peut que changer d'erreurs et donner une forme nouvelle à ses imaginations.

Aucun écrivain étranger, après avoir résidé quelque temps au Japon, ne saurait s'empêcher d'éprouver cette étrange angoisse que tant d'hommes éminents ont connue. Il laisse parfois tomber sa plume, et, dans son désarroi, il regrette, comme cela nous est arrivé fréquemment, d'avoir essayé de décrire un sujet informe et multiforme, incolore et multicolore, d'avoir voulu palper l'impalpable et d'avoir tenté de cheminer parmi un

chaos sans horizon où rien n'est stable, où tout ce que l'œil prend un instant pour point de repère n'est qu'apparition, fantasmagorie, hallucination. Il faut bien qu'au Japon le monde extérieur soit encore plus décevant, plus inexistant qu'en aucun autre lieu où vivent des hommes pour qu'il n'y ait point ici deux étrangers capables de penser de la même manière sur un seul sujet. Non, deux étrangers ne déduisent pas une même conclusion des mêmes faits, ils ne voient pas d'une façon identique, ils ne pensent pas à l'unisson, ils ne donnent pas le même sens aux mots, on croirait qu'ils n'ont pas la même unité de mesure, ils n'arrivent pas au même total en faisant une addition, ils n'attribuent pas le même poids aux corps soulevés, ils ne trouvent pas le même goût aux mets dégustés, ni la même nuance aux objets contemplés...

Au Japon, nous ne nous sommes jamais lassé de nous entretenir avec les résidents européens, les plus anciennement établis dans ce pays, qu'ils fussent commerçants, missionnaires, professeurs, industriels ou agents diplomatiques et nous avons bien dû nous astreindre aussi à lire un très grand nombre de livres publiés sur le Japon antérieurement à notre voyage.

Mais, plus nous augmentons nos connaissances, et plus nous nous apercevons que nous ne connaissons rien. Plus nous étendons nos investigations, et plus nous découvrons combien sont rares,

oui, infiniment rares, les occurrences où nous pouvions noter sur nos carnets une notion plus consistante, plus durable que le reflet de nos illusions. Des séries entières d'opinions, au début de notre séjour au Japon, nous causaient peu d'hésitations; elles nous paraissaient évidentes. Mais nous n'oserons peut-être plus les exprimer aujourd'hui d'une plume aussi ferme. Il est des jugements que nous avons adoptés puis rejetés pour les adopter encore. Il est des idées dont nous avions été enthousiastes et que nous avons vues se changer en arguties. Des conclusions que nous avions établies se sont écroulées et leurs débris nous ont fourni des matériaux pour des pensers nouveaux et contradictoires. Nous avons vu nos raisonnements se décomposer et engendrer, à l'infini, d'autres raisonnements comme ces perspectives fantastiques qui naissent les unes des autres et s'alignent dans les imaginaires profondeurs des jeux de miroir.



Les vieux résidents européens, au Japon, nous ont dit :

— Comment voulez-vous juger le Japon après douze mois de séjour, quand, nous-mêmes, nous n'avons point le sentiment de connaître ce pays après l'avoir habité pendant dix ans?

Un tel parallèle, s'il n'avait pour force que cette différence entre un certain nombre de mois ou

d'années, ne serait pas convainquant. Beaucoup des vieux résidents (cela, d'ailleurs, est d'observation courante en tous pays), ont perdu toute curiosité objective, tout désir de rechercher des vérités, tout besoin de conclure.

Figés dans leurs besognes routinières, souvent même cloîtrés dans leur demeure où ils vivent en ne prenant que rarement contact avec la population, l'esprit engourdi dans des idées fixes, des habitudes, des antipathies et des préjugés devenus immuables, ils pourraient rester jusqu'à leur mort au Japon sans acquérir, sur ce pays, la moindre notion nouvelle. Il ne suffit pas de mener pendant longtemps, dans une contrée, l'existence d'un ruminant, d'y végéter comme un légume ou d'y bâiller comme une huître pour découvrir les mystères qu'elle recèle.

Mais cette assertion des vieux résidents n'en reste pas moins frappante dans ce sens qu'elle contient l'aveu très franc de leur inaptitude à rien comprendre au pays où ils vivent, inaptitude prouvée, d'ailleurs, par leurs conflits d'opinion, leurs contradictions et leurs disputes.

Unanime, l'opinion des vieux résidents ne l'est à aucun instant; chacun d'eux a ses vues, ses raisonnements et ses conclusions. En moyenne, je m'entretenais, chaque jour, avec cinq étrangers dont une partie de la vie s'était passée au Japon et qui parlaient couramment la langue des insu-

laires. C'est vous dire que je recueillais, chaque jour, sur un même fait, cinq interprétations différentes, cinq affirmations contradictoires, et, pour l'avenir du pays, cinq prophéties qui ne se ressemblaient pas, bien qu'elles renfermassent probablement toutes une parcelle de vérité. Notez que ces divergences de vues ne sont point nécessairement concomitantes à des différences de nationalités et de situations. On comprendrait aisément qu'un épicier ou un gargotier anglais de Yokohama ne raisonnât pas comme un diplomate français de Tokio, ou qu'un représentant de l'Armée du Salut fût d'une autre opinion qu'un prêtre de l'église apostolique et romaine. Mais ce qui surpasse, c'est que des hommes de la même nationalité, du même âge et tirant leurs idées générales des mêmes principes soient arrivés, après un séjour également long dans les îles nippones, à des conclusions radicalement opposées.

Il est des missionnaires protestants, anglais et américains qui, imbus de la même doctrine religieuse et vivant la même vie matérielle, ne pensent pourtant pas de la même manière sur les choses japonaises et s'accusent, réciproquement, d'incompréhension.

Il est des missionnaires catholiques français qui s'accordent en tout, sauf dans leurs hypothèses, sur la prospérité ou la déchéance future du Japon. Les journaux publiés par des Anglais et des Amé-

ricains, à Yokohama et à Kobé, portent constamment la marque de malentendus, de scissions, qui aboutissent, quelquefois, à de violentes polémiques. Les livres publiés sur le Japon, dans les pays d'Europe, représentent toutes les catégories du pessimisme ou de l'optimisme; il en est qui dénigrent tout ce qui est japonais; d'autres qui s'extasient devant tout, et qui loueraient tout, jusqu'à ce qui est, sans contredit, détestable.

CHAPITRE IV

Défauts japonais : Sournoiserie, Improbité.

Un fait est certain : les Japonais ne savent point se concilier les sympathies des étrangers. Plus on a vécu avec eux et moins on les aime, plus un désenchantement triste succède aux illusions de ces heures exquises : les premières heures.

Pourquoi arrive-t-il si souvent aux Européens, quand ils ont résidé longtemps dans ces délicieuses îles, de prendre en grippe leurs habitants? Tel ne fut point notre cas ni celui de plusieurs de nos commensaux, mais il nous faut bien constater que le peuple japonais ne sait point encore se faire aimer, lui, si aimable en apparence, lui qui renferme des personnalités si charmantes, lui dont le premier contact est si séduisant, si enchanteur.

Pourquoi? C'est difficile à dire. Peut-être le farouche égoïsme national qu'on sent en lui, son orgueil fou, ses méfiances perpétuelles, l'incessante contrainte qu'il s'impose pour dissimuler ses sen-

timents, un réel manque de spontanéité, d'ingénuité, qui fait toujours suspecter des feintes, des embûches et des hypocrisies; la manie qu'il a de tenir secret ce que les autres peuples publient et de nier ce qui est évident, une certaine félinité sous laquelle on s'imagine deviner des convoitises inouïes, des ambitions dévergondées, tout cela prévient les étrangers qui séjournent parmi les Japonais, et leur fait croire qu'ils se trouvent mêlés à un peuple hostile à tout ce qui n'est pas lui-même, un peuple sournoisement hargneux et, à tout prendre, dangereux.

Trop de mystères, trop de réticences, trop de dissimulations inutiles! L'excès en tout est un défaut; le mieux est l'ennemi du bien. Il y a des moments où cette habitude de tout cacher, de tout nier, de parler de tout dubitativement (oui de tout, même de ce qui a déjà été publié par les journaux officieux du pays), révèle par trop une méfiance, une sorte d'effroi maladif des étrangers. Je ne doute point que la victoire, l'augmentation du prestige national ne fassent très vite disparaître ces errements. Ils n'ont plus leur raison d'être. Maintenant, le Japon est, non seulement libre, mais respecté et redouté. Les Japonais n'ont plus le moindre prétexte à considérer l'homme blanc comme un représentant de l'oppression. Les Japonais ont, je vous l'assure, des vertus nationales admirables et plusieurs qualités des plus

séduisantes, comme cette politesse qu'un Français, parmi tous les Européens, est encore le plus capable de goûter le mieux. Mais il faudra qu'ils se débarrassent de leur excessive circonspection, et cela dans l'intérêt même de leur race. On finit par se méfier de celui qu'on sent se méfier toujours. Les Japonais ont la méfiance agressive et le mensonge provocateur.

Ces défauts trahissent l'hostilité contenue, rarement militante, mais toujours latente, que toute personne de race blanche devine ici dans la majorité des insulaires de toutes les classes. Ce manque de laisser-aller, de désinvolture, de franchise, les arrière-pensées dont on sent toujours le poids, voilà ce qui, à la longue, engendre des réactions dans l'esprit d'un étranger et l'oblige à se mettre en garde, parmi un peuple toujours en garde.

Les Japonais excellent aux subterfuges, aux artifices. La déloyauté de leurs commerçants, qui contraste si singulièrement avec la droiture chinoise, reste pour tous les Européens un sujet d'étonnement et de colère. Les Japonais de la classe intellectuelle conviennent eux-mêmes que l'immoralité commerciale est, dans leur pays, une véritable maladie nationale, un fléau, un grave obstacle au progrès. Chose paradoxale, mais réelle, on a créé dans une de leurs Universités une chaire de *probité commerciale*, où un professeur explique les avantages de la loyauté et les inconvénients de

la filouterie. Ces efforts vains, ces démonstrations platoniques n'empêchent point le Japon de demeurer, dans son ensemble, un pays où les contrefacteurs, les fraudeurs, les falsificateurs et les imposteurs de tout genre sont plus nombreux qu'en aucune autre partie de notre planète.

Je sais bien que souvent on exagère!

Grave cause d'erreur pour le public français : certaines personnes, venues de France au Japon, ont malencontreusement cumulé des occupations contradictoires; elles ont prétendu associer à des préoccupations littéraires, des tentatives mercantiles.

Plusieurs d'entre elles, parce qu'elles n'ont pas pu placer avantageusement leurs douzaines de bretelles ou leurs bandages herniaires, ou réussir quelque combinaison financière, ont gardé rancune au Japon et ont cru se venger de ce pays en le dénigrant rageusement, systématiquement dans nos gazettes. L'observateur doit n'avoir d'autre mission que d'observer. Il ne peut plus être un témoin impartial dès qu'il a des intérêts particuliers à servir, des trocs, des remises, des agios et des commissions à conquérir. Le bon observateur écrit pour informer, avertir sa nation, pour servir des intérêts généraux, non pour faciliter l'écoulement de ses propres drogues. La littérature de voyage ne saurait être une vaseline destinée à faciliter la pénétration d'un produit. Com-

mercer et écrire sont deux métiers également honorables, mais quiconque prétend les associer fait tort à soi-même et à son pays, dans ce sens que ses déceptions, ses rancunes particulières peuvent influer sur son jugement général et l'amener à écrire des réquisitoires, au lieu d'enregistrer des faits.

Quoi qu'il en soit, je dois noter que tous les commerçants européens, après avoir mené des transactions avec les Japonais, leur reprochent une systématique mauvaise foi, une enfantine perfidie. Désire-t-on avoir sous les yeux un « document »? Des commerçants européens de Yokohama veulent bien parfois m'adresser des communications. En voici une à laquelle je ne change rien ; elle est significative :

Yokohama, 2 août 1908.

. . . .

« *Le Japonais est malhonnête dans l'âme.*

« Si vous avez le moindre doute à ce sujet, il vous est facile de vous renseigner auprès des quatre ou cinq maisons parisiennes qui sont directement représentées au Japon ; et, si vous tenez à pousser plus loin votre enquête, questionnez les nombreux fabricants français qui exportent indirectement leurs produits dans ce pays. Je vous parie cent francs contre un sou, qu'à l'unanimité, le jugement des honnêtes gens qui ont fait

pendant de longues années du commerce avec le Japon, est que ses habitants sont menteurs, fripons, escrocs, voleurs et les plus éhontés des sacripants.

« Or, comme il y a encore beaucoup d'industriels et de marchands français qui peuvent ignorer la valeur morale ou plutôt l'amoralité des Japonais, j'estime qu'il aurait été juste que l'une de vos études envisageât ce point de vue.

« Faites-leur donc connaître ce fait qui est indiscutable : « Le Japonais n'attache pas la « moindre importance à la signature qu'il a apposée au bas d'un contrat ! » Envoyer des marchandises au Japon, c'est s'exposer en tout temps à des réclamations absurdes, et, si le marché baisse, à un laisser pour compte non motivé, malgré toutes les précautions que vous ayez pu prendre.

« Il serait trop long de vous donner des exemples de cette turpitude commerciale, je m'en rapporte au témoignage de n'importe quel commerçant ou industriel français qui a eu le malheur d'envoyer des marchandises dans ce pays.

« Sans quitter Paris, vous pourriez, sur ce point tout spécial, en apprendre plus long, au sujet des mœurs japonaises, que pendant un séjour d'un an à Tokio. Renseignez-vous et jugez. » X...

Voilà un exemple des reproches qui sont con-

stamment adressés aux Japonais. Vous avez entendu le langage des trafiquants européens établis chez les Nippons. Ce sont là des accusations brutales qui, exprimées dans toutes les langues de l'Europe, retentissent chaque jour à Yokohama et à Kobé.

Pendant que je résidais au Japon, un missionnaire protestant, l'un des plus vénérables de ces hommes qui ont passé leur existence entière dans ce pays, avec l'espoir bien futile de christianiser ses habitants, osa, par l'intermédiaire de la presse, soulever une polémique sur ce sujet irritant. Qui aime bien, châtie bien ! L'évêque Awdrey, afin de mieux corriger les mœurs des Japonais, les accusa publiquement dans les *Times* d'être d'abominables filous.

L'esclandre fut énorme ; la presse chauvine vitupéra l'évêque anglais ; le baron Suyematsu et d'autres personnages importants s'efforcèrent de répondre à ses véhéments reproches. Un moraliste japonais éminent, M. Ukita Wamin, examina objectivement cette question. Voici une traduction de ses raisonnements. Je l'emprunte, cette traduction, ainsi que plusieurs autres, aux *Mélanges japonais*, publiés à Tokio par les missionnaires catholiques. Et je la cite textuellement, parce qu'elle me paraît exprimer très bien l'opinion du monde intellectuel japonais sur une controverse que l'orgueil national déteste :

« Nous avons, au Japon, le *bushido* et, en tant que militaires, les Japonais ont une vertu qui pourrait être proposée comme modèle aux nations civilisées. Par contre, il est un fait, c'est que, en ce qui concerne la probité commerciale, nous ne pouvons supporter la comparaison avec les autres pays. Parmi les Européens, il en est qui vont jusqu'à douter que les militaires japonais et le peuple appartiennent à la même race. Ceci vient de ce que d'un côté on exalte trop les vertus des soldats japonais, tandis que de l'autre on exagère l'indélicatesse des commerçants ; mais il reste, comme fait acquis, que ces derniers sont inférieurs aux premiers.

« Depuis *Meiji*, grâce à l'égalité des classes, à la diffusion de l'instruction, au service universel, tous les Japonais aiment également leur pays, et sur les champs de bataille, aucun d'eux n'hésite à lui sacrifier sa vie. Mais quand les Japonais n'ont plus à l'esprit l'idée de la patrie et que, soit comme particuliers, soit corporativement, ils se livrent à des opérations qui n'ont aucune relation avec les affaires militaires, alors ils se préoccupent peu de développer la vertu, la moralité spéciale correspondante à l'industrie qu'ils exercent. Il y a progrès, cependant, depuis quelque temps, mais dans une limite si restreinte! Il est vrai aussi de dire que les transactions commerciales ne datent que de quelques dizaines d'années; mais,

dans ce laps de temps, les individus qui, par leurs actions, ont nui à la considération du pays, sont innombrables; par leur faute, la réputation de la nation japonaise, au point de vue commercial, est même tombée en dessous de la réalité. Ce n'est pas que nous ayons des vues pessimistes, quant à la probité des commerçants du Japon d'aujourd'hui. D'aucuns trouvent que, dans ces derniers temps, certaines compagnies l'ont cultivée sérieusement, et ils se félicitent même de ce qu'elle soit au-dessus de la droiture des politiciens. Mais quand on descend à la masse de la nation, on ne peut que regretter que la probité soit si peu prise en considération. Le peuple n'a pas l'idée du temps, ni de sa valeur, ni des relations étroites qu'il a avec le crédit, et comme nation commerciale, nous sommes bien loin encore des progrès accomplis par les nations civilisées. Si nous ne nous occupons pas d'amender ce défaut, on peut assurer que le Japon, vainqueur à la guerre, aura fait faillite dans les entreprises pacifiques. »

L'auteur demande ensuite qu'on applique au commerce et à l'industrie les principes du *bushido*, qui sont la loyauté, le courage et l'honneur. Il désirerait que, par une forte éducation commerciale, on établisse, entre patrons et ouvriers, les mêmes relations qu'entre *daïmyo* et *samouraï* dans l'ancien temps. « Quand on créa le service militaire universel, il y eut, dans le monde militaire,

de vives discussions. Jamais, disait-on, on n'arrivera à faire des soldats de laboureurs et de marchands. Les guerres de *Meiji* ont été la réponse à ces doutes. Pourquoi, dès lors, ce qui a réussi pour l'armée ne réussirait-il pas pour le commerce? De même que, sans l'entraînement spécial des *samouraï* de jadis, le peuple, par l'instruction et l'éducation, a pris l'esprit du *bushido*, de même, par l'éducation, on peut l'infuser dans le monde commercial. »

M. Ukita Wamin parle du *bushido* comme si ce code de morale militaire, cet enseignement du parfait chevalier avait réellement eu une influence sur les pensées et sur les actions des Japonais du xxe siècle. De nombreux critiques, pourtant, affirment qu'on se méprend quand on considère le bushido autrement que comme une intéressante relique d'un lointain passé, un faisceau de pensées endormies et à demi-mortes, mais que certains intellectuels ont, tout récemment, essayé de faire revivre en un bel effort de reconstitution historique, à la faveur de la dernière guerre.

* * *

Quoi qu'il en soit, la grande fierté, le noble désintéressement des paladins japonais ne vont pas toujours sans une certaine dose d'hypocrisie. Sou-

vent leur morgue ressemble assez à celle de ces Espagnols des romans picaresques qui n'eussent point accepté d'un voyageur une aumône mais qui eussent médité de l'attendre au tournant d'une route, l'escopette au poing, afin de le dévaliser entièrement. Certes, il faut dire à l'éloge des soldats japonais qu'ils ne reçoivent jamais un don d'argent, en échange de petits travaux faits pour des personnes étrangères à l'armée. Tant que j'accompagnai les troupiers russes, force me fut bien de constater que ceux-ci ne se bornaient point à empocher les pourboires qui leur étaient remis. Au moindre prétexte, pour avoir porté un paquet ou tenu la bride d'un cheval, ils mendiaient quelque présent; ils s'efforçaient d'émouvoir l'étranger par une attitude humble et presque suppliante. Quand, après Moukden, je me trouvai parmi les combattants japonais, je reconnus immédiatement que ces petits hommes jaunes étaient, infiniment plus que les Russes, fiers et dignes. Jamais, au cours de ma détention, je ne parvins à faire accepter une somme d'argent à un soldat japonais : pourtant, les services qui m'avaient été rendus étaient de ceux qu'un officier trouve tout naturel de payer à une ordonnance. Mais le Japonais, sous l'habit militaire, ne tend pas la main, même pour toucher ce qui lui serait légitimement dû. Tous les attachés et tous les journalistes étrangers accrédités auprès des armées japonaises en Mandchourie

ont fait des observations analogues à celle que j'énonce ici.

La chute de Port-Arthur venait de s'accomplir; des soldats japonais secoururent, au péril de leur vie, plusieurs infirmières russes tombées dans la mer, après le chavirement d'une barque. Le général Balashoff, chef de la croix rouge russe à Port-Arthur, envoya au Major général Iseji, commandant de la forteresse conquise, pour chacun des sauveteurs, une somme de 100 yen. Mais le général Iseji répondit aussitôt que les braves soldats nippons n'avaient point cru devoir accepter une pareille générosité. Quand ils avaient sauvé les dames russes d'une mort certaine, ils n'avaient été animés d'aucun désir de récompense. En se dévouant pour leurs semblables, ils n'avaient fait que se conformer aux prescriptions du *bushido*. Les soldats japonais, concluait Iseji, ne pouvaient recevoir, pour des services de cette nature, des cadeaux de personne, à l'exception toutefois de leur empereur.

Malgré de pressantes insistances, l'offre du général Balashoff fut fermement et définitivement refusée. Voilà une fierté admirable et l'on m'a cité beaucoup d'autres cas où les soldats nippons ont repoussé des présents qu'ils eussent fort bien pu accepter sans déchoir. Mais certaines aven-

tures qui m'arrivèrent par la suite, certains faits nouveaux que je dus constater modifièrent ou plutôt troublèrent ma pensée.

Après la guerre j'allai tout d'abord à Séoul, puis je me rendis à Port-Arthur.

Tous ces lieux étaient encore soumis à l'autorité militaire : celle-ci, après avoir constaté que mes papiers étaient en règle, me traita courtoisement. Or, si je ne trouvais que de fort bons procédés de la part des officiers japonais, les coolies coréens et chinois que j'employais tour à tour au transbordement de mes bagages devaient se plier à la surveillance de sous-officiers affectés à une sorte de service de maréchaussée. Et que remarquai-je plus d'une fois? Ce que je remarquai, le voici : Il était impossible aux misérables portefaix de conserver l'argent que je leur remettais pour rémunérer leurs services. A chaque instant, ils étaient rançonnés ou complètement dévalisés par les représentants de la force armée. La terreur qu'ils éprouvaient était si grande qu'ils n'osaient même pas faire entendre la moindre protestation. Ils s'éloignaient sans mot dire, trop heureux encore de n'être pas davantage molestés.

Parfois, quand j'avais besoin de coolies, les sous-officiers japonais me proposaient ou plutôt m'imposaient aimablement leurs bons offices. Ils m'assuraient que pour trois ou quatre yen je

trouverais autant d'hommes de peine qu'il m'en faudrait. Ils se chargeaient même fort obligeamment de la distribution des subsides, et je remarquai qu'ils en conservaient pour eux-mêmes plus des neuf dixièmes. Ils contraignaient les Chinois ou les Coréens, en leur faisant d'horribles menaces, à effectuer un travail dont, sans vergogne, ils accaparaient presque tout le produit. Ils croyaient que je n'en savais rien, mais je savais tout, au contraire. J'épiais leurs faits et gestes avec infiniment de curiosité car il me paraissait intéressant de les voir voler aux pauvres Coréens un argent qu'ils n'eussent jamais daigné recevoir de mes mains.

Telle est souvent la chevalerie japonaise ; elle me paraît surtout inspirée par l'idée d'étonner les étrangers, par la peur du « qu'en dira-t-on », par une sorte d'hypocrisie collective et de pose où collabore toute la nation. Toujours l'histrionisme national !

CHAPITRE V

Les derniers faits : Un programme de réduction des dépenses militaires et de bonne volonté envers les nations. — La nécessité de créer des richesses. — La Conquête du Pacifique. — PRÉDIRE?

Des prophéties? Tenter de prédire la destinée du Japon? Ce serait jeter un défi au ridicule qui, après avoir écrasé déjà plusieurs auteurs, nous guette. Prophétiser? Non! Supposer, faire des hypothèses? Peut-être.

En octobre 1908, l'empereur a envoyé un nouveau rescrit à son peuple. Il lui a commandé de chercher à gagner l'estime et l'amitié des nations étrangères. Admonition fort utile et d'autant plus opportune que le Japon à bout de ressources se voit contraint de réduire ses préparatifs militaires et navals. Le cabinet a décidé pendant l'automne de 1908 que le projet d'extension des armements et celui des travaux publics seraient répartis sur

onze ans au lieu de six. Un programme d'énergique réduction des dépenses a été adopté. Il en était temps. Le pays épuisé chancelait. En fait, la terrible guerre de Mandchourie a mis le Japon tout près de la ruine. Après Moukden et après Tsoushima les hommes d'État japonais, angoissés, souhaitaient ardemment la paix. S'ils ont si aisément accepté le traité de Portsmouth, c'est qu'ils ne pouvaient pas espérer une solution plus favorable.

A l'instant où nous écrivons, nous savons, à n'en pas douter, que le gouvernement a dû suspendre l'exécution de nombreux plans. Les présidents des grandes chambres de commerce, réunis à Kobé, viennent tous de s'exprimer dans des termes pessimistes. La gêne s'accroît dans le pays et jamais autant de désespérés n'ont choisi de mettre fin à des jours trop misérables.

***

Ainsi, la nation japonaise vient d'être obligée de convenir que désormais elle ne saurait suivre que de loin les grandes puissances européennes dans leur vertigineux essor, dans leur perpétuelle transformation des engins de guerre. Sa débilité financière est chose avérée. Elle a besoin de calme, de travail, de reconstitution, de reconstruction.

Dès lors, il est très improbable qu'elle se fourvoie avant longtemps dans une aventure belli-

queuse. Toutefois une collision entre le Japon et la Chine pourrait survenir si les insulaires entrevoyaient le moyen de faire payer par le Céleste Empire cette indemnité que la Russie n'a point voulu se laisser arracher. Mais les Chinois sont ouvertement soutenus par les États-Unis. Les Japonais savent bien qu'en se livrant à une agression contre les Célestes ils encourraient la dangereuse inimitié des *Yankees*. Ils s'abstiendront sans doute de soulever actuellement des conflits aussi redoutables.

*
* *

Le Japon est donc acculé, de plus en plus, à la nécessité de créer des richesses. Même s'il continuait à préméditer de grandes guerres, il ne saurait se munir des nouveaux outillages nécessaires à ces entreprises, qu'à la condition d'avoir développé, au préalable, ces profitables, ces lucratifs labeurs dont la réussite serait impossible sans de longues périodes de paix. Aussi, tant bien que mal, et malgré de funestes crises l'industrialisme ne cesse de se développer dans l'empire du Mikado.

Nonobstant les misères que nous avons narrées et malgré la précarité des finances nationales, la marine marchande du Japon fait chaque année des progrès étonnants. Peu à peu elle s'empare du commerce du Pacifique. Grâce aux subventions qu'elle reçoit de l'État, et à cause, surtout, des infimes salaires dont se contentent ses matelots.

elle parvient à réduire le prix du fret jusqu'à des chiffres qui ne laissent plus aucun profit aux armateurs anglais, américains ou allemands. Déjà les rapports annuels des grandes compagnies germaniques mentionnent clairement de tels faits. Ces puissantes sociétés ont cru devoir commencer à diminuer leurs flottes dans le Pacifique. La grande *Peninsular and Oriental Steamship Company* elle-même a plusieurs fois reconnu officiellement que ses lignes de Chine avaient eu grandement à souffrir de la concurrence japonaise. En Australie et au Canada on constate aussi le développement alarmant de la marine des Nippons et l'on s'en effraie. Des pessimistes assurent que tôt ou tard les compagnies européennes ou américaines du Pacifique abdiqueront : Comprenant l'impossibilité de soutenir une ruineuse concurrence elles se résoudraient à vendre leurs flottes aux Japonais. Ces insulaires parviendront-ils donc à monopoliser les transports maritimes dans l'Océan Pacifique, au xxe siècle comme la Grande-Bretagne accapara presque les grandes routes de l'Atlantique, pendant la dernière moitié du xixe siècle? On conçoit que les représentants des puissances européennes envisagent avec amertume de telles éventualités. Mais, considérons celles-ci, un instant, du même point de vue que les Japonais. N'ont-ils pas des raisons d'espérer qu'ils parviendront un jour à se récupérer de leurs actuels déboires?

*
* *

Voilà donc les Nippons, au début du XXe siècle, obligés de s'efforcer, par tous les moyens, à « faire de l'argent ». Mais nous avons vu précédemment qu'ils ne sauraient y parvenir sans adopter de plus en plus les procédés, les manières, les habitudes, les goûts, les appétits, les convoitises et le matérialisme des Européens. Nous avons vu aussi que le culte du veau d'or et les anciennes religions japonaises coexisteront difficilement. La divinité du Mikado est un mythe que la mort du souverain actuel emportera. Les dieux de l'Olympe shintoïste s'éloignent; déjà, ils sont moins visibles, cachés par la fumée des usines. Tous les cadres sociaux se disloquent. Combien de temps encore le culte des ancêtres gardera-t-il sa force et imposera-t-il à l'individu sa discipline? Les philosophes japonais se posent avec angoisse cette question capitale.

Si les Japonais perdaient ces croyances qui les ont malgré tout coordonnés et associés pendant des siècles, que leur resterait-il? Où trouveraient-ils les nouvelles bases d'une morale?

*
* *

De graves problèmes se posent dans toutes les nations. Partout, les conflits entre la ploutocratie et le paupérisme, entre le capital et le travail de-

viendront sans doute de plus en plus fréquents et de plus en plus impérieux.

Tous les peuples de la terre, tous ceux, veux-je dire, qui font servir à leurs labeurs les engins et les procédés les plus modernes seront sans doute, au cours du xxe siècle, agités par de grandes perturbations sociales. Les classes lutteront contre les classes et se disputeront âprement le droit au bonheur.

Chaque peuple, avec son intelligence et sa culture héréditaires, avec ses habitudes d'esprit, avec ses instincts et avec ses besoins physiques, évoluera vers une forme sociale dont la conception lui sera, jusqu'à un certain point, particulière.

Aux Japonais du xxe siècle, aux Japonais dépourvus de leurs antiques croyances, que resterait-il donc, pour essayer, eux aussi, de substituer un nouvel équilibre aux croulantes hiérarchies?

Il leur resterait leur tempérament violent, leur prédisposition à l'homicide, leur indifférence devant la mort, leur tendance à s'enflammer pour une idée nouvelle et à agir collectivement, grégairement, avec une force irrésistible.

Et alors, je relis ces phrases écrites par trois profonds observateurs des Japonais :

« ... Puisse l'anarchie ne plus jamais visiter le « Japon... »

« CHAMBERLAIN, 1900. »

« ... Ce vieil esprit de meurtre qui pourrait « encore inonder son sol du flot sanglant de « l'anarchie... »

« GRIFFIS, 1903. »

« ... La possibilité de désordres intérieurs tels « qu'ils pourraient rendre nécessaire, pour un « temps indéfini, la suspension de la constitution, « et conduire à une dictature militaire, à une sorte « de shogunat, mais de shogunat avec des uni- « formes modernes... »

« LAFCADIO HEARN, 1895. »

Je ne dis point qu'il faille prévoir de telles choses. Je ne dis point qu'elles soient probables, je ne dis point qu'elles constituent pour le Japon un péril latent ou éventuel. Je ne sais pas. Personne ne sait.

Mais de pareilles idées traversent quelquefois l'esprit de celui qui médite profondément l'histoire des Japonais. Songeant à leur mentalité, il murmure avec curiosité et avec perplexité aussi :

Où vont-ils ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. — **AVEC LES VAINCUS** 1

LIVRE PREMIER

PSYCHOLOGIE DE LA BRAVOURE JAPONAISE

Chapitre I. — Si la principale caractéristique des Japonais, c'est d'être plus braves que les Européens . . . 13

Chapitre II. — La nature japonaise : Influence des volcans, des tremblements de terre, des raz de marée et autres phénomènes cosmiques. — Natalité, famines et épidémies. 25

Chapitre III. — L'homme japonais. 38

Chapitre IV. — Que les Japonais sont accessibles à la crainte 52

Chapitre V. — L'ancien Japon ignorait la pitié. 59

Chapitre VI. — Les Japonais sont-ils cruels ? 64

Chapitre VII. — Prétendues preuves de la cruauté des Japonais. 71

Chapitre VIII. — Les assassinats politiques et l'apothéose des assassins 83

Pages

CHAPITRE IX. — Le tempérament frénétique 94

CHAPITRE X. — Facteurs historiques : Le Japon était une grande nation militaire depuis plusieurs siècles 102

CHAPITRE XI. — Autres facteurs historiques : L'Unité japonaise fut faite par la haine et la crainte qu'inspiraient aux insulaires les Européens. — Le péril russe signalé dès la fin du XVIIIe siècle. 111

CHAPITRE XII. — Que, dans l'esprit du peuple japonais, la guerre de Mandchourie fut à la fois une guerre défensive et une Révolution. 121

CHAPITRE XIII. — Si les Japonais sont religieux, et jusqu'à quel point leurs croyances déterminent leur bravoure. 126

CHAPITRE XIV. — Les innombrables superstitions du peuple japonais. — Les vestiges du culte phallique, les bacchanales et les fêtes orgiaques 135

CHAPITRE XV. — Le Japonais est un « exécutant » ; il a moins d'imagination, moins d'individualité que l'Européen, et il se subordonne spontanément à un ensemble. 148

CHAPITRE XVI. — Le Japon, c'est le pays du suicide. . . 161

CHAPITRE XVII. — En 1903 et en 1904, le peuple japonais subissait une crise de frénésie nationaliste. — C'est l'instituteur japonais qui a fait le combattant de Mandchourie 174

CONCLUSION. — La bravoure japonaise ne s'altérera pas avant longtemps, mais rien ne dit qu'elle s'emploiera toujours à des fins nationalistes. 182

LIVRE DEUXIÈME

LA FOLIE DE SEPTEMBRE 1905 193

LIVRE TROISIÈME

LA QUESTION SOCIALE

Pages

CHAPITRE I. — Le socialisme n'a pas encore, au Japon, d'existence politique 223

CHAPITRE II. — Qu'est-ce que le Parlement japonais? — Apparences et réalités. — Symptômes et Manifestations 226

CHAPITRE III. — Les débuts du socialisme japonais; comment le christianisme lui servit d'introducteur et pourquoi les conservateurs japonais détestent cette religion 235

CHAPITRE IV. — L'essor de l'industrialisme. — Les salaires. — L'exploitation des femmes et des enfants. — Les bagnes et les enfers du progrès ! 241

CHAPITRE V. — Les charges accablantes du Japon. . . . 250

CHAPITRE VI. — Les abîmes de la misère japonaise. — Le chômage, les grèves et les conflits armés. 254

CHAPITRE VII. — Obstacles à la diffusion des idées socialistes. — La solidarité subie et la solidarité voulue . 266

CHAPITRE VIII. — Le dogme de la divinité de l'Empereur. — Le prolétariat intellectuel. 275

CHAPITRE IX. — Naissance de l'antimilitarisme. — Critiques, insubordination, désertions par groupes. 284

CHAPITRE X. — L'avenir? 292

LIVRE QUATRIÈME

LA FEMME JAPONAISE ET LES DÉBUTS DU FÉMINISME

CHAPITRE I. — Ménagère ou courtisane. — L'expérience et le jugement des Européens. 297

CHAPITRE II. — La « femme d'intérieur ». — Comment

Pages

des moyens abominables ont abouti à des résultats exquis. — Vertus de la mère japonaise. — Les particularités du divorce. — Les concubines. — L'éternelle mineure 313

CHAPITRE III. — La naissance du féminisme. — Les rénovateurs du Japon voudraient créer une vie de société et des « dames » japonaises 328

CHAPITRE IV. — Résistance au féminisme. — La vie sentimentale existe à peine au Japon. — La misérable condition de la femme japonaise est-elle un des éléments de la grandeur du Japon ? 339

LIVRE CINQUIÈME

VISIONS ET RÉFLEXIONS

CHAPITRE I. — Panorama de Tokio. 349

CHAPITRE II. — Le passé dans le présent : Bacchanale au Yoshiwara 361

CHAPITRE III. — Perplexité 373

CHAPITRE IV. — Défauts japonais : Sournoiserie, improbité. 379

CHAPITRE V. — Les derniers faits : Un programme de réduction des dépenses militaires et de bonne volonté envers les nations. — La nécessité de créer des richesses. — La conquête du Pacifique. — PRÉDIRE ? 393

8330. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

Bibliothèque de Philosophie scientifique

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

1° SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

La Science et l'Hypothèse, par H. Poincaré, membre de l'Institut (18e mille).

La Valeur de la Science, par H. Poincaré (14e mille).

La Vie et la Mort, par le Dr A. Dastre, membre de l'Institut, professeur de Physiologie à la Sorbonne (8e mille).

Nature et Sciences naturelles, par F. Houssay, professeur à la Sorbonne (6e mille).

Les Frontières de la Maladie, par le Dr J. Héricourt (6e mille).

Les Influences ancestrales, par Félix Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne (9e mille).

Les Doctrines médicales, par le Dr E. Boinet, professeur de clinique médicale (5e mille).

L'Évolution de la Matière, par le Dr Gustave Le Bon, avec 64 figures (16e mille).

La Science moderne et son état actuel, par Emile Picard, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne (8e mille).

La Lutte universelle, par Félix Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne (8e mille).

La Physique moderne, par Lucien Poincaré, Inspecteur général de l'Instruction publique (9e mille).

L'Histoire de la Terre, par L. de Launay, professeur à l'École supérieure des Mines (8e mille).

La Musique, par J. Combarieu, chargé de cours au collège de France (7e mille).

L'Hygiène moderne, par le Dr J. Héricourt (8e mille).

L'Electricité, par Lucien Poincaré, Inspecteur général de l'Instruction publique (8e mille).

L'Evolution des Forces, par le Dr Gustave Le Bon, avec 42 figures (10e mille).

Le Monde végétal, par Gaston Bonnier, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, avec 230 figures (6e mille).

Les Transformations du Monde animal, par Charles Depéret, correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon (7e mille).

De l'Homme à la Science, par Félix Le Dantec (6e mille).

L'Evolution souterraine, par E.-A. Martel, directeur de *La Nature* (80 figures).

La Vérité scientifique, sa poursuite, par Edmond Bouty, membre de l'Institut, professeur de Physique à la Sorbonne.

La Conquête minérale, par L. de Launay, professeur à l'École des Mines.

La Dégradation de l'Energie, par Bernard Brunhes, directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme.

Science et Méthode, par H. Poincaré, membre de l'Institut.

Les Névroses, par le Dr Pierre Janet, professeur de Psychologie au Collège de France.

2° SCIENCES HISTORIQUES ET PSYCHOLOGIQUES

La Philosophie moderne, par Abel Rey, professeur agrégé de Philosophie (6e mille).

L'Ame et le Corps, par A. Binet, directeur du Laboratoire de psychologie à la Sorbonne (6e mille).

Les grands Inspirés devant la Science, par le colonel Biottot.

La Connaissance et l'Erreur, par Ernst Mach, professeur à l'Université de Vienne.

L'Athéisme, par Félix Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne (8e mille).

Science et Conscience, par Félix Le Dantec (6e mille).

Science et Religion dans la Philosophie contemporaine, par Emile Boutroux, membre de l'Institut (7e mille).

La Valeur de l'Art, par Guillaume Dubufe.

Psychologie de l'Education, par le Dr Gustave Le Bon (9e mille).

La Vie du Droit et l'Impuissance des Lois, par J. Cruet, avocat à la Cour d'appel.

Le Droit pur, par Edmond Picard, sénateur, professeur à l'Université de Bruxelles.

La Vie sociale, par Ernest van Bruyssel, consul général de Belgique (6e mille).

L'Allemagne moderne, par H. Lichtenberger, maître de conférences à la Sorbonne (8e mille).

Les Démocraties antiques, par A. Croiset, membre de l'Institut (6e mille).

Le Japon moderne, son Évolution, par Ludovic Naudeau.

9791. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 2-09.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 13 05 03 008 3